

AETIUS

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

GEORGES LIZERAND

AGRÉGÉ D'HISTOIRE

PROFESSEUR AU LYCÉE DE SENS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, Boulevard Saint-Germain, 79

—
1910

AETIUS

AETIUS

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

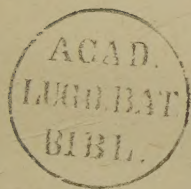
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

GEORGES LIZERAND

AGRÉGÉ D'HISTOIRE

PROFESSEUR AU LYCÉE DE SENS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, Boulevard Saint-Germain, 79

—
1910

A

M. CH. PFISTER

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS ET CITÉS

A. — SOURCES.

- AIMOIN, *Historiæ Francorum libri V.* Historiens de France, III, 21-139.
- AMMIEN MARCELLIN, *Rerum gestarum libri XVIII.* Edit. Gardthausen. Leipzig, 1874.
- CASSIODORE, *Chronica.* Edit. Mommsen, *Monumenta germaniæ historica, chronica minora*, II, 420-461.
- CASSIODORE, *Variæ epistolæ.* Edit. Mommsen, M. G. H., *Auctores antiquissimi*, XII (1902), 443-47.
- CHRONICA GALLICA an. CCCCLII. Edit. Mommsen, M. G. H., *chronica minora*, I, 646-662.
- CHRONICA GALLICA an. DXI. Edit. Mommsen, M. G. H., *chronica minora*, I, 632-42.
- CODE DE JUSTINIEN. Edit. Krueger. Berlin, 1887, in-4°.
- CODE THÉODOSIEN et *Novelles de Théodose et de Valentinien.* Edit. Hænel. Bonn, 1839, in-4°.
- CONTINUATION de la chronique de Prosper Tiro. Edit. Mommsen, M. G. H., *chronica minora*, I, 298-343.
- CORPUS inscriptionum latinarum, t. I, p. I. Berlin, 1876, in-fol.
- DEXIPPE, *E libris Dexippi Atheniensis de bellis Scythicis excerpta de legationibus gentium ad Romanos* Edit. Bekker et Niebuhr ; *Byzantine de Bonn*, 1829, in-8°.
- EVAGRIUS, *Histoire ecclésiastique.* Edit. H. de Valois. Paris, 1673, in-fol.
- FLODOARD, *Historiarum Remensis ecclesiæ libri V.* Edit. Migne. *Patrologie latine*, t. CXXXV, 27-406.
- FRÉDÉGAIRE (*Chronique dite de*). Edit. G. Monod. *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 63 (1885).

- GESTA DAGOBERTI. Edit. Krusch, M. G. H., SS. rerum merovingicanum, II, 399-425.
- GILDAS, De Excidio et conquestu Britanniae. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, III, 1-85.
- GRÉGOIRE DE TOURS, Historia Francorum. Edit. Omont et Collon. Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, 1886-93, 2 vol. in-8°.
- HYDACE, Chronique. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, II, 13-36.
- ISIDORE DE SÉVILLE, Historia Gothorum, Wandalorum, Sueborum. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, II, 267-303.
- JEAN D'ANTIOCHE. Dans les Fragments des historiens grecs, édit. Didot, IV, 538-622. Paris, 1851, in-8°.
- JORDANÈS, De origine actibusque Getarum. Edit. Mommsen, M. G. H., Auctores antiquissimi, V, 1, 1-52.
- JORDANÈS, De summa temporum vel origine actibusque gentis romanæ. Edit. Mommsen, ibid., 53-138.
- LIBER historiæ Francorum. Edit. Krusch, M. G. H., SS. rerum merovingicarum, II, 238-328.
- LOI DES BURGONDES. Edit. Bluhme, M. G. H. (série in-fol.), III, 533-78.
- LOI ROMAINE DES WISIGOTHS. Edit. dom Bouquet, Hist. de Fr., IV, 286-460.
- MARCELLINUS COMES, Chronica. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, II, 60-104.
- MARIUS D'AVENCHES, Chronicon. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, II, 232-39.
- MEROBAUDES (FLAVIUS), Carminum panegyricique reliquiæ. Edit. Niebuhr ; Byzantine de Bonn, 1824, in-8°.
- NOTITIA DIGNITATUM. Edit. O. Seeck. Berlin, 1876, in-8°.
- OLYMPIODORE. Dans les Fragments des historiens grecs, édit. Didot, IV, 58-68. Paris, 1851, in-8°.
- PAUL DIACRE, Gesta episcoporum Mettensium. Edit. Pertz, M. G. H., II, 260-70 ; édit. Migne, Patrologie latine, XCV, 699-723.
- PAUL DIACRE, Historia miscella. Muratori, SS. rer. ital., I, 1-485.

- PAULIN DE PELLA, Eucharisticon. Edit. G. Brandes. Corpus script. eccles., t. XVI. Vienne, 1888, in-8°.
- PHILOSTORGE, Histoire ecclésiastique. Edit. H. de Valois. Paris, 1673, in-fol.
- PRISCUS. Dans les Fragments des historiens grecs, édit. Didot, IV, 70-110. Paris, 1851, in-8°.
- PROCOPE, Histoire de la guerre des Vandales. Edit. Dindorf ; Byzantine de Bonn, 1833, in-8°, t. I.
- PROSPER TIRO, Epitoma chronicon. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, I, 385-485.
- SAINT AUGUSTIN, Lettres. Edit. Migne (Patrologie latine), t. II. Paris, 1841, in-8°.
- SAINT LÉON LE GRAND, Lettres. Edit. Migne (Patrologie latine), t. LIV, 551 et suiv. Paris, 1846, in-8°.
- SALVIEN, De gubernatione Dei libri VIII. Edit. Pauly. Corpus script. eccles., t. VIII. Vienne, 1883, in-8°.
- SIDOINE APOLLINAIRE, Œuvres. Edit. Luetjohann, M. G. H., auct. antiq., VIII (1887).
- SOCRATE, Histoire ecclésiastique. Edit. H. de Valois. Paris, 1668, in-fol.
- SOZOMÈNE, Histoire ecclésiastique. Edit. H. de Valois, Paris, 1668, in-fol.
- VICTOR TONNENNENSIS, Chronica. Edit. Mommsen, M. G. H., chronica minora, II, 184-206.
- VICTOR VITENSIS, Historia persecutionis Africæ provinciae. Migne, Patrologie latine, t. LVIII.
- VIE de saint Adolphe. Acta sanctorum, août, VI, 507-12.
- VIE de saint Aignan. Edit. Krusch, M. G. H., SS. rerum merovingicarum, III, 108-117.
- VIE de saint Alpin. AA. SS., septembre, III, 83-90.
- VIE de saint Baussenge. AA. SS., août, III, 293-94.
- VIE de saint Firmin. AA. SS., septembre, I, 178-80.
- VIE de sainte Geneviève. Dans Ch. Kohler, Etude sur la vie latine de sainte Geneviève. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, fasc. 48. Paris, 1881, in-8°.
- VIE de saint Germain. AA. SS., juillet, VII, 200-20.
- VIE de saint Héliodore. AA. SS., juillet, V, 647-51.
- VIE de saint Hilaire. AA. SS., mai, II, 25-34.

- VIE de saint Loup. AA. SS., juillet, V, 69-79.
VIE de saint Mesmin. AA. SS., septembre, III, 70-74.
VIE de saint Nicaise. *Analecta Bollandiana*, I, 609-643 ; II, 456-57.
VIE de saint Orens. AA. SS., mai, I, 64-62.
VIE de saint Séverin. AA. SS., janvier, I, 484-97.
VITA patrum Iurensium Romani, Lupicini, Eugendi. Edit. Krusch, M. G. H., SS. rerum merovingicarum, III, 125-166.
ZOSIME, *Historiæ romanæ sive novæ libri VI*. Edit. Niebuhr ; Byzantine de Bonn, 1837, in-8°

B — TRAVAUX MODERNES.

- ASCHBACH, *Geschichte der Westgothen*. Francfort-sur-le-Mein, 1827, in-8°.
BARTHÉLEMY (A. DE), *Etude sur la campagne d'Attila*. *Revue des Questions historiques*, t. VIII (1870), 337-404.
BAYET..., *Histoire de France*, publiée sous la direction de Lavissee, t. II (1^{re} partie). Paris, 1903, in-8°.
BEAULINCOURT (DE), Du « vicus Helena » de Sidoine Apollinaire. *Bulletin de la Société des Antiquaires de Morinie* (1867-71/72), 380.
BINDING, *Geschichte des burgundisch-romanischen Königreichs*. Leipzig, 1868, in-8°.
BLOCH, *Histoire de France*, publiée sous la direction de Lavissee, t. I (2^{me} partie). Paris, 1904, in-8°.
BULLETIN de la Société des Antiquaires de France, 5^e série, t. I (1880).
BULLETIN de la Société des Antiquaires de la Morinie, t. IV (1870).
CAILLEMER, *L'Etablissement des Burgondes dans le Lyonnais au milieu du V^e siècle*. *Mém. de l'Acad. des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon* ; classe des lettres, t. XVIII, 1-21.
CAMUT-CHARDON, *Notice sur la bataille d'Attila en 454*. *Mémoires de la Société d'Agriculture de l'Aube*, an. 1854, 360-88.

- CHANOINE, Note relative à l'invasion d'Attila dans les Gaules. Mémoires de la Société Académique de l'Aube, t. LXVI (1902).
- CHARAUX (Aug.), Tonantius Ferreolus, provinciæ Galliæ præfectus imp. Valentiniano III. Paris, 1876, in-8°.
- COMBES, Attila et la bataille de Châlons-sur-Marne. Bordeaux, 1871, in-8°.
- CROUZET (H.), Essai géographique et historique sur la bataille Catalaunique. Nevers, 1861, in-8°.
- CUISSARD, La Bataille de Mauriac. Revue de Champagne et de Brie, t. XXIII (1887), 4-12, 89-108.
- DAHN, Die Könige der Germanen. Würzburg, I (1870), V (1876), VI (1885), in-8°.
- DAREMBERG et SAGLIO, Dictionnaire des antiquités. Paris, t. IV (1904), in-4°.
- DEVIC et VAISSÈTE (Dom.), Histoire de la province de Langue-doc. Edit. Privat, t. I (1874) et II (1876). Toulouse, in-4°.
- DIDRON, Gallia Placidia, Valentinien III et le général Aetius. Annales archéologiques, t. XXI (1861), 222-27.
- DUCANGE, Glossarium mediæ et infimæ latinitatis. Paris, 1840-50, 7 vol. in-4°.
- DUCHESNE, La Vie de sainte Geneviève. Bibl. de l'Ecole des Chartes, t. LIV (1893), 209-24.
- FARON, Dissertation au sujet de la bataille d'Attila dans les Gaules et du lieu où elle s'est passée. Paris, 1725, et Châlons, 1791.
- FAUCHET, Les Antiquités gauloises et françaises. Genève, 1611, in-4°.
- FAURIEL, Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains. Paris, 1836, 4 vol. in-8°.
- FREEMANN, Aetius and Boniface. English historical review, An. 1887, t. II, 447-463.
- FRÉRET. De l'origine des Français et de leur établissement dans les Gaules. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXIII (1868), 2^e partie.
- FROMENTIN, Quelques mots sur le « Vicus Helena ». Congrès archéologique de France, t. XLVII (1880-81), 179-206.
- FUSTEL DE COULANGES, Histoire des Institutions de l'ancienne France (2^e édit.), t. I (1877).

- FUSTEL DE COULANGES, Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire. Paris, 1891, in-8°.
- GARINET (Jules), Etude sur l'invasion des Gaules par Attila en 451. Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres de la Marne, an. 1866, 241-86.
- GAUPP, Die germanischen Ansiedlungen und Landtheilungen in den Provinzen des römischen Westreichs. Breslau, 1844.
- GIBBON, Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain ; trad. Buchon. Paris, 1837, 2 vol. in-8°.
- GIRARD, Le Campus Mauriacus. Revue historique, t. XXVIII (1885).
- GRANGIER, De loco ubi victus Attila fuit olim dissertatio... Parisiis, 1644, in-8°.
- GROSLEY, Recherches qui fixent en Champagne, à quatre lieues de Troyes, le lieu de la grande défaite d'Attila. Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes, 1774, in-8°, pp. 127-158.
- GUILMOT, Découverte du « Vicus Helena » de Sidoine Apollinaire. Magasin encyclopédique, t. XV (1797), 162-73.
- HANSEN, De vita Aetii dissertatio ; pars I et II. Dorpati Livonorum, 1840, in-8°.
- HAVET (J.), Du Partage des terres entre les Romains et les Barbares chez les Burgondes et les Visigoths. Revue historique, t. VI (1878), 87-99.
- JAHN, Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens. Halle, 2 vol. in-8°.
- JUBAINVILLE (D'Arbois de), Nouvelle hypothèse sur le « Campus Mauriacus ». Bibl. de l'Ecole des Chartes, t. XXI (1860), 370-73.
- JUBAINVILLE (D'Arbois de), Encore un mot sur la bataille de Mauriac. Bibl. de l'Ecole des Chartes, t. XXXI (1870), 211-16, et Mémoires de la Société Académique de l'Aube, t. XXXIV (1870), 109-116.
- JULLIAN (C.), Le Diptyque de Stilicon au trésor de Monza. Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole de Rome, an. 1882, 1-35.
- KLEINCLAUSZ (A.), Histoire de Bourgogne. Paris, 1909, in-8°.
- KURTH (G.), Histoire de Clovis (2^e édit.). Paris, 1901, 2 vol. in-8°.

- LAPÉROUSE (G.), Etude sur le lieu de la défaite d'Attila dans les plaines de la Champagne. Mémoires de la Société Académique de l'Aube, t. XXVI (1862), 127-135. Tirage à part, Troyes, 1862, in-4°.
- LEBEUF, Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse. Edit. de 1848, 4 vol. in-8°.
- LE CLERT, Etude sur l'emplacement du Campus Mauriacus, lieu de la défaite d'Attila par les Romains. Mém. de la Soc. Académique de l'Aube, t. XCIX (1885), 209 225.
- LENAIN DE TILLEMONT, Histoire des Empereurs. Paris, 1690-1738, 6 vol. in-4°.
- LENAIN DE TILLEMONT, Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles. Paris, 1693-1712, 16 vol. in-4°.
- LÉOUZON LE DUC, Le Régime de l'hospitalité chez les Burgondes. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger, t. XII (1888), pp. 232 et suiv.
- LICHTENBERGER (H.), Le Poème et la légende des Niebelungen. Paris, 1891, in-8°.
- LONGNON, Géographie de la Gaule au VI^e siècle. Paris, 1873, in-8°.
- LONGNON, Pouillés de la province de Sens. Paris, 1904, in-4°.
- LOTH (J.), L'Emigration bretonne en Armorique. Paris, 1883, in-8°.
- MEZERAY, Histoire de France. Paris, 1643-51, 3 vol. in-fol.
- MOMMSEN, Aetius. Hermes, t. XXXVI (1901), 516-547.
- MONOD (G.), Sur un texte de la compilation dite de Frédégaire relatif à l'établissement des Burgundions dans l'Empire romain. Mélanges de l'Ecole des Hautes Etudes, 1877, 229-39.
- MORIN (L.), Excursions troyennes : Montgueux. Troyes, 1904, in-12.
- PAILLARD, L'Armée d'Attila en Champagne, relations entre saint Loup et le roi des Huns. Congrès archéologique de France, t. XX (1853-54), 403-10.
- PEIGNÉ-DELACOURT, Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila en 451. Paris, 1860, in-4°.
- PERRENOT, Les Etablissements burgondes dans le pays de Montbéliard. Montbéliard, 1904, in-8°.

- PROST (Aug.), Etudes sur l'histoire de Metz : les légendes. Metz-Paris, 1865, in-8°.
- SABATHIER, Mémoire manuscrit sur le lieu où Attila fut défait par l'armée d'Aetius, lu à la Société littéraire de Châlons-sur-Marne. Voir le Mercure de France, avril 1765, 163-67.
- SALEILLES (R.), De l'Etablissement des Burgondes dans les domaines des Gallo-Romains. Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur (1891), t. I, 43-103, t. II, 343-407.
- SAVY, Mémoire topographique de la partie des Gaules occupée aujourd'hui par le département de la Marne. Mémoires de la Soc. d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres de la Marne, an. 1859, 65-171 ; 1860, 115 et suiv.
- SCHMIDT (L.), Aelteste Geschichte der Wandalen, ein Beitrag zur Geschichte der Völkerwanderung. Leipzig, 1889, in-8°.
- THIERRY (Am.), Histoire d'Attila. Paris, 1856, 2 vol in-8°.
- THIERRY (Am.), Récits d'histoire romaine au v^e siècle Paris, 1860, in-8°. Et aussi dans la Revue des Deux Mondes, t. XI (1851), Aetius et Bonifatius, 276-311.
- TOURNEUR, Attila dans les Gaules en 451. Châlons-sur-Marne et Paris, 1834, in-8°.
- TRASSE, Dissertation historique et critique sur l'invasion d'Attila, roi des Huns... Mercure de France, an. 1753, avril, 16-47 ; mai, 44-35.
- VALENTIN-SMITH, La loi Gombette. Lyon et Paris, 1889-90, in-8°.
- VALOIS (A. de), Rerum francicarum libri VIII. Paris, 1646, in-fol.
- VERGNAUD-ROMAGNESI, Mémoire sur la butte de Mézières. Orléans, 1839.
- VINCENT (A. J. H.), Considérations sur la position géographique du Vicus Helena. Mémoires de la Société des Sciences de Lille (1840-41), 545.
- WURM (G.), De rebus gestis Aetii dissertatio. Bonnæ, 1844, in-8°.
- ZEUSS, Die Deutschen und ihre Nachbarstämme. Munich, 1837, in-8°.
-

AETIUS

I

AETIUS JUSQU'À SON CONFLIT AVEC BONIFACE

Flavius (1) Aetius naquit à Durostorum (Silistrie), ville de la Mœsie seconde (2), dans la portion orientale de l'Empire, probablement à la fin du quatrième siècle. Son père, Gaudentius, qui appartenait à une famille notable du pays (3), avait pris du service dans la portion occidentale de l'Empire; il y fit bien son chemin; ayant débuté par le poste d'officier de la garde, il devint maître de la cavalerie. Il périt en Gaule dans une émeute de sol-

(1) Voir Mommsen, *M. G. H., Chronica Minora, Consules*, t. III, p. 529.

(2) Le duc de cette province a en effet dans son commandement des troupes cantonnées à Silistrie : « Milites quarti Constantiniani, Durostoro; Præfectus legionis undecimæ Claudiae, Durostoro. » *Notitia dignitatum*, édit. Seeck, Or. XL, 26 et 33.

(3) « Fortissimorum Mœsiorum stirpe progenitus », dit Jordanès; *De rebus geticis*, XXXIV. Renatus Profuturus Frigeridus, cité par Grégoire de Tours, (*Hist. Fr.*, II, 8), dit : « Gaudentius pater, Scythicæ provinciæ primoris loci ». Pour expliquer cette contradiction, il faut supposer ou que Silistrie ne fut pas toujours en Mœsie seconde, mais fit aussi partie de la province voisine de Scythie, ou que Gaudentius était venu à Silistrie de la province de Scythie qui a été détachée, avant la dernière rédaction de la *Notitia*, de la province de Mœsie.

dat (1). Il avait épousé Itala, une femme de naissance illustre (2).

Aetius, dès sa jeunesse, fut employé dans la chancellerie impériale (3). Mais, bientôt, il entra dans la carrière militaire. Il fut d'abord remis en otage à Alaric, qui le garda trois ans (4), l'instruisant dans le métier des armes et le considérant comme un fils (5). Ensuite, il passa chez les Huns et fut l'otage de Roas (ou Rouas), oncle d'Attila, qui re-

(1) « Aetius Gaudentii comitis a militibus in Galliis occisi filius... ». *Chron. gallica an. CCCCLII*, édit. Mommsen. *M. G. H.*, an. 424. — Saint Augustin (*De civit. Dei*, XVIII, 54) parle d'un comte Gaudentius qui, de concert avec un certain Jovius, procédait à la destruction de temples en Afrique ; une loi du code Théodosien, VII, 15, 1 (409), mentionne un vicaire d'Afrique du nom de Gaudentius ; peut-être s'agit-il du père d'Aetius. Voir Mommsen, *Aetius. Hermes*, t. XXXVI (1901), p. 517, note 5.

(2) Renatus Profuturus Frigeridus, *l. c.*

(3) « A puero pretorianus ». Frigeridus. *l. c.* — Mommsen, *l. c.*, p. 518, note 2, pense qu'il s'agit ici de la fonction de « tribunus et notarius prætorianus » que l'on voit exercée par Stilicon (*C. I. L.*, VI, 1730), par son fils (Zosime, V, 34, 7), par le grand-père de Cassiodore (*Epist. variae*, I, 4, 10).

(4) Frigeridus, *l. c.*

(5) Merobaudes, *Panegyrique*, v. 131-43. — Il n'est pas facile de dire à quelle époque Aetius fut remis à Alaric. Zosime (V, 36) rapporte qu'en 408, Alaric, entre autres conditions de paix, réclama le fils de Jovius et Aetius comme otages et qu'Honorius refusa. Si Aetius avait déjà été otage avant cette date, on peut croire que Zosime l'eût dit. Or, en 409, le Sénat, pour plaire à Alaric, opposa Attale à Honorius ; peut-être, Aetius, en gage de soumission, fut-il livré alors. Mais il faut remarquer que le jeune homme ne serait pas resté trois ans chez les Goths, puisqu'Alaric mourut en 411. Si la conjecture précédente est exacte, Aetius serait né vers 395 ou 396, car Merobaudes dit qu'il était pubère au moment où il devint otage (« vix puberibus ... sub annis objectus Geticis puer catervis ». *Carmen* IV, v. 42-43). — A. Hansen (*De vita Aetii*, p. 19) pense, sans donner de preuve, qu'Aetius devint otage en 403.

cevait de Théodose II une solde annuelle — ou un tribut — de trois cent cinquante livres d'or (1). Roas était déjà très puissant chez les Huns et peu obéissant à l'égard de l'Empire. C'est auprès de cet homme qu'Aetius poursuivit son éducation militaire. Il se fit alors des amis parmi les Huns, et il apprit à connaître dans ce peuple ses futurs auxiliaires et ses futurs ennemis.

Auprès de Roas, Aetius connut Attila, qui devait être du même âge que lui (2). Tous deux eurent des relations de camaraderie. Plus tard, quand Aetius fut revenu en Italie, ils restèrent en correspondance; le Grec Priscus rapporte, en effet, qu'il rencontra chez les Huns une ambassade composée du comte Romulus, d'un officier, Romanus, de Promotus, commandant de la Pannonie, et d'un Gaulois, Constantius, envoyé par Aetius pour servir de secrétaire à Attila (3). Attila faisait aussi des cadeaux à Aetius; le plus singulier est peut-être celui de Zercon, un nain bègue et bossu, au nez camus, aux pieds tordus, donné jadis au général romain Aspar qui le perdit en Thrace dans une campagne contre les Huns; Zercon, après la mort de Bléda à qui il appartenait, fut donné par Attila, frère de ce dernier, à Aetius, qui le rendit à Aspar, son premier maître. C'est ce Zercon

(1) Ce tribut fut élevé plus tard à 700 puis à 2.400 livres. Priscus, *Fragments des historiens grecs*, édit. Didot, t. IV, fr. 1, p. 72; fr. 5, p. 74. Attila reçut aussi de l'Auguste d'Orient une solde dont le montant n'est pas connu. Priscus, *l. c.*, fr. 8, p. 90.

(2) On rapporte en effet qu'au moment de son invasion en Gaule ses cheveux étaient déjà presque blancs, « canis aspersus ». Jordanes, *De rebus get.*, XXXV.

(3) Priscus, *l. c.*, fr. 8, p. 84.

qu'avait rencontré Priscus à la cour d'Attila et qui fit tant rire l'assistance quand il vint à la fin d'un banquet redemander sa femme, en s'exprimant en latin, en gothique et dans la langue des Huns (1).

Nous ne savons pas quand Aetius revint en Italie. C'était sans doute alors un homme fait; il se maria bientôt avec la fille d'un certain Carpilion (2). L'historien Renatus Profuturus Frigeridus a fait de lui un portrait très brillant, que Grégoire de Tours nous a conservé (3): « Il était d'une taille moyenne, avait le corps vigoureux sans faiblesse ni

(1) Priscus, fr. 8, p. 92 et fr. 11, p. 96.

(2) « Aetius filius, a puero prætorianus, tribus annis Alarici obses, dehinc Chunorum; post hæc Carpilionis gener, ex comite domesticorum, et Joannis curam palatii gerere cœpit. » Renatus Profuturus Frigeridus cité par Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 8. De ce mariage naquit un fils, appelé du nom de son aïeul maternel Carpilion. Aetius eut un autre fils appelé Gaudentius du nom de son aïeul paternel; mais nous ne savons pas s'il naquit de la même femme. Si la tradition rapportée par le comte Marcellin (*Chron.*, an 432; voir plus loin p. 35) était sûre et si Boniface mourant avait recommandé à sa femme d'épouser Aetius, on pourrait admettre que celui-ci, veuf en 432, se soit remarié. La mère de Gaudentius serait alors d'origine gothique et royale, comme il ressort des paroles que lui prête Sidoine Apollinaire (*Panégyr. de Majorien*, v. 204 et suiv.):

« Nato quæ regna parabo ?

Exclusa sceptris Geticis, respublica si me

Præterit et parvus super hoc Gaudentius huius

Calcatur fatis. »

et de la manière dont Mérobaudes (*Carm.* IV, v. 16 et suiv.) parle d'elle :

« Conjux non levibus canenda Musis,

Heroum suboles, propago regum,

Cuius gloria feminam superstat. »

Si la tradition rapportée par le comte Marcellin est inexacte, ces vers s'appliqueraient à la fille de Carpilion.

(3) *Hist. Fr.*, II, 8.

lourdeur, un extérieur mâle et élégant (1), un esprit très actif; cavalier agile, habile à lancer des flèches, adroit à la lance, très propre à la guerre, il excellait dans les arts de la paix. Exempt d'avarice et de toute avidité, il était doué des dons de l'esprit, ne s'écartant pas de son devoir par de mauvais penchants, supportant les injures avec une grande patience, aimant le travail, ne craignant aucun danger, souffrant avec beaucoup de courage la faim, la soif et les veilles (2). » On croit volontiers qu'Aetius avait acquis les vertus militaires que lui attribue Frigeridus; on ne possède aucun document qui confirme ses qualités d'esprit; le détail de sa carrière ne permet pas de reconnaître en lui les qualités morales que lui a généreusement dispensées l'historien.

(1) Didron (*Gallia Placidia, Valentinien III et le général Aetius. Annales archéologiques*, t. XXI (1861), pp. 222-27) a sans raison considéré l'une des figures du diptyque de Monza comme le portrait d'Aetius. Voir Jullian, *Le Diptyque de Stilicon au trésor de Monza. Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole de Rome*, an. 1882, pp. 1-35.

(2) Ce portrait est peut-être emprunté à Merobaudes qui, dans la préface de son panégyrique (Edit. Niebuhr, p. 9), reconnaît à Aetius les mêmes qualités, avec plus de rhétorique : « Si quid a bellis vacat, aut situs urbium, aut angustias montium, aut plana camporum, aut fluminum transitus, aut viarum spatia metiris, atque ibi quis pediti, quis equiti accommodatior locus, quis excursui aptior, quis receptui tutior, quis stationi uberior, exploras. Ita ad bellum proficit etiam ipsa intermissio bellorum. Iam vero, præter Martios labores, cuius tanta in consiliis alacritas, in iudiciis severitas, in conloquiis mansuetudo, in vultu æqualitas, in ira brevis, in amore diuturnitas ? »

II

AETIUS ET BONIFACE ⁽¹⁾

Ce fut à la mort d'Honorius qu'Aetius intervint pour la première fois d'une façon active dans le gouvernement de l'Empire. Alors eut lieu une guerre de succession (2). Johannes, qui du temps d'Honorius était primicier des notaires (3), grâce peut-être à l'appui de Castinus, maître de la milice, devint Auguste (4). Il se montra favorable aux Eglises qui ne se rattachaient pas à l'Eglise catholique, mais il semble qu'il retrancha quelque chose des privilèges de celle-ci (5).

Le nouvel empereur n'eut guère pour lui que l'Italie. La province d'Afrique, à la tête de laquelle était le comte Boniface, ne le reconnut pas (6). D'autre

(1) Voir : Am. Thierry, *Aetius et Bonifacius* (*Revue des Deux Mondes*, t. XI [1851], pp. 276-311) et Freeman, *Aetius and Boniface* (*English historical review*, 1887, t. II, pp. 417-465), qui le premier a vu clair dans le conflit de ces deux personnages.

(2) Sur cette guerre de succession, voir G. Wurm, *De rebus gestis Aetii*, pp. 10-20.

(3) « Nullo iure debitum Johannes ex primicerio notariorum regnum sumit. » *Chron., gall. a. CCCCLII*, an. 423.

(4) « Honorius moritur ; et regnum ejus Johannes occupat, connivente, ut putabatur, Castino, qui exercitui magister militum præerat. » Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 423.

(5) « Privilegia ecclesiarum omnium, quæ sæculo nostro tyrannus inviderat, prona devotione revocamus... », dit une constitution de Placidie, datée d'Aquilée. *Code Théodosien*, L. 16, t. 2 de episcopis, ecclesiis et clericis, l. 47 (an. 425).

(6) « ... Quo tempore, Johannes, dum Africam, quam Bonifatius obtinebat, bello reposcit, ad defensionem sui infirmior factus

part, Théodose ne voulut pas accepter Johannes comme collègue et reçut fort mal ses ambassadeurs qu'il menaça. (1). Les actes suivirent de près; il envoya contre « l'usurpateur » une armée qui s'empara d'abord de Salone en Dalmatie (2), puis se divisa : une partie, commandée par Ardaburius, traversa l'Adriatique; une autre, commandée par Aspar, fils d'Ardaburius, longea la côte et prit Aquilée, Johannes s'était préparé à la résistance, bien qu'il fût fort embarrassé par la rébellion de Boniface. Il avait envoyé Aetius, comte des domestiques, chez les Huns avec beaucoup d'or; Aetius devait y lever une armée et prendre à revers l'armée de Théodose que Johannes attaquerait de front (3). La campagne commença mal d'abord pour Théodose. Ardaburius, maître de la milice, qui traversait l'Adriatique, vit sa flotte dispersée par la tempête et fut fait prisonnier, ce qui donna l'espoir à Johannes de pouvoir

est. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 424. Boniface avait autrefois envoyé de l'argent à Placidie quand celle-ci s'était, à la suite d'une brouille avec Honorius, retirée à Constantinople : « Καὶ μόνος αὐτῇ Βονηφάτιος τὰ πιστὰ φυλάττων, ἀπὸ τῆς Ἀφρικῆς, ἧς ἦρχε, καὶ χρήματα ὡς εἰδύνατο ἔπεμπε, καὶ πρὸς τὴν ἄλλην αὐτὸς ἔσπευδε θεραπαίαν· ὕστερον δὲ καὶ εἰς τὴν τῆς βασιλείας ἀνάληψιν ἅπαντα συνεβάλετο. » Olympiodore, *Fragments des historiens grecs*, édit. Didot, t. IV, § 40, p. 67. Disons aussi que Boniface s'était brouillé un an auparavant (422) avec Castinus, l'appui le plus considérable de Johannes. — La chronique de 452 (*M. G. H., Chron. Minora*, édit. Mommsem, I, p. 658) dit que Sigisvultus passa en 423 en Afrique contre Boniface. Toutefois, il est possible que le chronographe confonde ici avec l'expédition que fit ce général en 427.

(1) Selon Renatus Profuturus Frigeridus cité par Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 8.

(2) Philostorge, *Hist. eccl.*, dans Photius, XII, 13.

(3) Renatus Profuturus Frigeridus, cité par Grégoire de Tours *Hist. Franc.*, II, 8.

négociier avec l'Auguste de Constantinople. L'historien Socrate rapporte qu'un ange intervint et révéla à Aspar une route inconnue qui, à travers les marais, conduisait à Ravenne (1); Philostorge nous dit qu'Ardaburius, prisonnier, profita de la liberté qu'on lui laissait pour gagner les soldats de Johannes (2). Aspar arriva, pénétra dans Ravenne sans presque rencontrer de résistance et prit Johannes (3). On coupa au « tyran » la main droite, on le promena dans Aquilée monté sur un âne, et on lui trancha la tête dans le cirque de la ville.

Théodose avait tenu longtemps secrète la mort d'Honorius afin de prendre les mesures nécessaires (4). Il avait son candidat : c'était le jeune Valentinien, fils de Placidie, femme de Constance, qui avait quitté peu auparavant Ravenne et était venue se réfugier à Constantinople sans qu'on lui reconnût le titre d'Augusta (5). Théodose, à Constantinople, donna au jeune Valentinien qui n'avait que cinq ans le titre de « Nobilissimus » et reconnut à sa mère celui d'« Augusta » (6); puis, Valentinien reçut celui de « César » (7); plus tard enfin, il fut, à Rome, salué « Auguste » (8). Aetius, chez les

(1) Socrate, *Hist. ecclésiastique*, VII, 23.

(2) *Hist. ecclésiastique*, dans Photius, XII, 13.

(3) La ville fut ensuite pillée. *Chron. Gall. a. CCCCLII*, an. 425.
— Comte Marcellin, *Chron.*, an. 425.

(4) Socrate, *Hist. ecclés.*, VII, 23.

(5) Prosper Tiro, *Chron.*, an. 424.

(6) Comte Marcellin, *Chron.*, an. 424.

(7) Hydace place cet événement à Constantinople : « Theodosius Valentinianum, ... Constantinopoli Cæsarem facit ». *Chron.*, I, 84. Valentinien paraît être, pour la première fois, qualifié de ce titre dans une loi du 15 novembre (XVIII kal. decem.). *Code Théodosien*, L. II, t. 12, l. 7.

(8) Sur le lieu et l'année de la salutation impériale, les chroni-

Huns, avait recruté une armée; il était rentré en Italie (1), trop tard pour sauver Johannes, mais il avait eu le temps de commencer la lutte avec Aspar. Comme il pouvait faire échec au nouvel Auguste, et qu'il était redoutable, on composa avec lui. Il conserva les dignités que lui avait conférées Johannes; on le créa comte (2) et on le nomma probablement « *magister equitum per Gallias* (3) ».

Une partie de ses soldats Huns resta à la solde de l'Empire et lui constitua une troupe dévouée (4); l'autre, ayant reçu de l'or, retourna chez elle (5).

queurs ne sont pas d'accord. « Valentinianus qui erat Cæsar, Romæ Augustus appellatur ». Hydace, *Chron.*, I, 85; « Valentinianus Romæ imperator factus ». *Chron. Gall. a. CCCCLII*, an. 426; le comte Marcellin (*Chron.*, an 425) dit que Valentinien devint « imperator » à Ravenne; Socrate (*Hist. ecclés.*, VII, 25) place cet événement vers le 23 octobre (425) « *περὶ τὴν τρίτην καὶ εἰκάδα τοῦ αὐτοῦ μηνὸς Ὀκτωβρίου* »; voir aussi Olympiodore, *Fragments des historiens grecs*, t. IV, § 46, p. 68. Il est probable que Valentinien devint Auguste à Rome comme le mentionnent la plupart des chroniqueurs, et comme semblait le commander la tradition. En ce qui concerne l'année, on peut remarquer que Valentinien est appelé « César » dans une loi du 18 nov. (XV. kal. dec.) 425 (*Code Théodosien*, L. VI, t. 30, l. 24) et « Auguste » dans une loi du 30 janvier (III kal. feb.) 426 (*Code Théodosien*, L. V, t. 1, loi 7).

(1) « Aetius... cum Chunis Johanni opem laturus, Italiam ingreditur. » *Chron. Gall. a. CCCCLII*, an. 425.

(2) « *Τὴν τοῦ κόμητος ἄξιαν λαμβάνει.* » Philostorge, *l. c.*, XII, 14. — Cela veut probablement dire qu'on lui confirma sa dignité de « comes domesticorum ».

(3) Cela paraît résulter de ce fait qu'Aetius, à partir de cette époque, commanda l'armée des Gaules et ne devint maître de la milice « *magister equitum et peditum præsentalis* » qu'en 429. Voir plus loin, p. 31.

(4) Voir plus loin, p. 49.

(5) « *Data venia Aetio, eo quod Chuni quos per ipsum Johannes acciverat ejusdem studio ad propria reversi sunt.* » Prosper Tiro,

Ces conventions furent sans doute suivies d'un échange d'otages; parmi ceux que les Romains remirent aux Huns, nous voyons Carpilion, fils d'Aetius (1). Ainsi, dès le début du règne de Valentinien,

Chron., an. 425. — « Valentinianus... Hunosque, qui in Italia erant Johanni præsidio, per Aetium mira felicitate dimovit. » Cassiodore, *Chron.*, an. 425. Voir aussi Philostorge, *l. c.*, XII, 14. — Gibbon (*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, trad. Buchon, t. I, ch. 34, p. 804) a rapporté à cette époque un passage de Priscus (*l. c.*, fr. 7, p. 76) qui fait allusion à une cession des Pannonies aux Huns par les Romains, en parlant d'Oreste; « ὃς τοῦ Ρωμαϊκοῦ γένους ὧν ἔκει τὴν πρὸς τῷ Σάῳ ποταμῷ Παιόνων χώρων, τῷ βαρβάρῳ κατὰ τὰς Ἀετίου στρατηγοῦ τῶν ἐσπερίων Ρωμαίων συνθήκας ὑπακούουσιν »; cette hypothèse, qui fait de l'abandon de ces provinces une récompense de l'aide donnée à Johannes, n'est confirmée par aucun texte. Wurm (*l. c.*, p. 67) place la cession de ces pays vers 433 ou 434, comme récompense de l'aide fournie par les Huns à Aetius contre Placidie et Sebastianus; sans cela, pense-t-il, Prosper Tiro ne pourrait pas écrire (*Chron.*, an. 432) « Aetius per Pannonias ad Hunnos fugit », comme si les Huns n'étaient pas encore établis dans ces provinces. Cet argument n'a que peu de valeur; il est possible que Prosper Tiro ait voulu dire seulement qu'Aetius fut obligé de traverser les Pannonies pour obtenir du secours du roi des Huns qui pouvait alors résider ailleurs. En tout cas, le passage précité est en contradiction avec une phrase du comte Marcellin qui écrit à l'année 427 : « Pannoniæ, quæ per quinquaginta annos ab Hunnis retinebantur, a Romanis receptæ sunt », ce qui veut dire, sans aucun doute, que les Pannonies sont reçues des Romains, et qu'à une possession de fait succède en 427, pour les Huns, une possession de droit. Cet abandon serait donc un remerciement de Valentinien accordé peut-être à la requête d'Aetius.

(1) Carpilion fut l'otage des Huns, car en 448, Attila demande aux Romains de rendre tous les transfuges qui avaient passé dans l'Empire depuis le temps où Carpilion avait été otage : « πάντας τοὺς παρά σφίσι καταφυγόντας βαρβάρους ἀπὸ τῶν Καρπιλεόνος χρόνων, ὃς ὠμήρευσεν παρ' αὐτῷ παῖς ὧν Ἀετίου τοῦ ἐν τῇ ἐσπερᾷ Ρωμαίων στρατηγοῦ, ἐκπέμψαι παρ' αὐτόν. » Pris-

les futurs adversaires s'étaient rencontrés dans des camps opposés, et pourtant comme des hommes également nécessaires : si Boniface, rejetant l'autorité de Johannes, était resté le partisan fidèle de Placidie, Aetius, par sa volte-face, avait rendu possible l'avènement de Valentinien.

Boniface était un Romain (1). Il avait de grands talents militaires; il avait défendu Marseille contre Ataulf qu'il avait blessé de ses propres mains (2); il avait chassé des nations barbares de l'Afrique. Ses qualités personnelles ont laissé un vif souvenir; Olympiodore reconnaît qu'il avait l'âme héroïque; il aimait la justice et méprisait l'argent (3). C'était un homme très pieux et très curieux des choses de la religion (4). Après la mort de sa première femme, « détestant les vanités du siècle », il avait voulu « embrasser la servitude de Dieu »; il confia

cus, *Fragments des historiens grecs*, édit. Didot, t. IV, fr. 8, p. 81. — C'est peut-être à cet événement que Cassiodore fait allusion quand il mentionne une ambassade de Carpilion auprès d'Attila. *Variae epistolæ*, I, 4. *M. G. H.*, édit. Mommsen, p. 15.

(1) Procope, *Guerre des Vandales*, I, 3. Selon une lettre qui lui est attribuée, et dont l'authenticité n'est pas établie, il aurait été Thrace et Barbare. Lenain de Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, XIII, 712. Sur Boniface, voir *ibid.*, XIII, art. 271, 272, 332, 333, 334, 338, 347, 351.

(2) En 413. Olympiodore, *Fragm. des historiens grecs*, édit. Didot, t. IV, fr. 21, p. 62. En 422, il suivit le général Castinus qui combattait les Vandales d'Espagne; il se brouilla avec lui et revint en Afrique.

(3) « Ὅτι Βονηφάτιος ἀνὴρ ἦν ἡρωϊκὸς καὶ κατὰ πολλῶν πολλὰκις βαρβάρων ἠρίστειυσεν, ἄλλοτε μὲν σὺν ὀλίγοις ἐπερχόμενος, ἄλλοτε δὲ καὶ σὺν πλείοσιν, ἐνίοτε δὲ καὶ μονομαχῶν καὶ ἀπλῶς εἰπεῖν, παντὶ τρὶπῳ πολλῶν βαρβάρων καὶ διαφόρων ἐθνῶν ἀπήλλαξε τὴν Ἀφρικὴν. Ἦν δὲ καὶ δικαιοσύνης ἑραστὴς, καὶ χρημάτων κρείττων. Ἐπράχθη δὲ αὐτῷ καὶ τι τοιοῦτον. » Olympiodore, *l. c.*, t. IV, § 42, p. 67. Voir aussi saint Augustin, lettre 220.

(4) Voir saint Augustin, lettres 50 et 205.

ses projets à saint Augustin et à Alype, frère de ce dernier, à Tubunes (1) ; tous deux le déterminèrent à y renoncer, parce que « ce qu'il faisait alors importait davantage aux Eglises du Christ (2) ».

Peu avant l'année 427, il fut chargé — sans doute par Placidie (3) — d'une mission — sans doute en Espagne, et peut-être chez les Vandales. Il y connut une jeune fille arienne, très riche, Pélagie, dont il s'éprit. Il semble que leurs croyances différentes aient d'abord fait obstacle à leur rapprochement. Peut-être disputèrent-ils de théologie ; Boniface eut l'impression d'avoir converti Pélagie ; il l'épousa.

Mais Pélagie était restée ou redevint arienne. Elle eut bientôt une fille qui fut baptisée par des ariens. En ce temps, où les querelles théologiques étaient très vives, l'événement dut avoir un grand retentissement. Les catholiques d'Afrique — en particulier saint Augustin, son ami — en furent stupéfaits. Ce qui ajoutait à la surprise, c'était la situation de Boniface. Il était l'agent d'un gouvernement dont la conduite, en matière religieuse, était bien nette. Placidie, d'Aquilée, en juillet, août et octobre 425, avait, au nom de son fils, porté trois lois contre les hérétiques (4) et confirmé des privilèges judiciaires du clergé catholique (5). Voilà qu'un comte

(1) Aujourd'hui Tohna (Algérie, départ. de Constantine).

(2) Saint Augustin, lettre 220.

(3) « Navigasti, uxoremque duxisti, sed navigasse obediētiæ fuit quam secundum apostolum debebas sublimioribus potestatibus. » Saint Augustin, lettre 220. Mommsen (*Actius. Hermes*, t. XXXVI [1901], p. 521, note 4) croit que ce voyage se rapporte à l'ordre de rappel qui fut donné à Boniface par Placidie. Si cette interprétation était exacte, on ne comprendrait guère que la guerre durât encore au moment où écrivait saint Augustin.

(4) *Code Théodosien*, L. 16, tit. 5 de hæreticis, lois 62, 63, 64.

(5) *Ibid.*, L. 16, tit. 2 de episcopis, ecclesiis et clericis, lois 46 et 47.

d'Afrique laissait les ariens prendre de l'influence chez lui ; que ne ferait-il pas plus tard ? La pensée dut venir à plusieurs que Boniface pourrait un jour passer ou même qu'il était déjà passé à l'arianisme.

Les dires de ces gens aidèrent probablement beaucoup au succès d'une conspiration qui fut alors organisée contre Boniface, et sur laquelle Procope (1) nous fournit des renseignements assez abondants. Aetius aurait écrit confidentiellement à Boniface que Placidie allait lui donner l'ordre de revenir en Italie, et qu'il devait, s'il obéissait, se considérer comme perdu. Ensuite, il aurait conseillé à Placidie de rappeler le comte d'Afrique ; ce dernier, s'il refusait de venir, ferait la preuve de sa trahison. Il faut d'abord observer que Procope écrivait plus d'un siècle après cet événement et qu'il n'était pas bien placé pour être exactement renseigné sur cette affaire (2), et, en second lieu, qu'aucun autre texte ne mentionne Aetius parmi les ennemis d'alors de Boniface. Aetius, à cette époque, était en Gaule, plus préoccupé par les Barbares, semble-t-il, que par les intrigues de la cour. Le gouvernement ne lui appartenait pas ; il était aux mains d'un triumvirat : Félix, qui avait remplacé Castinus comme maître de la milice (3), Padusa, femme de Félix, le diacre Grunnitus. Or, c'est Félix que Prosper Tiro repré-

(1) *Guerre des Vandales*, I, 3. Voir aussi Jean d'Antioche qui s'inspire de ce récit, *Fragments des historiens grecs*, t. IV, fr. 196, p. 613.

(2) Le récit de Procope a, il y a longtemps déjà, éveillé la défiance de G. Wurm, *De rebus gestis Aetii*, pp. 37-38.

(3) « Castinus autem in exilium actus est, quia videbatur Johannem sine conniventia ipsius regnum non potuisse praesumere. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 425.

sente comme l'instigateur de la conspiration (1). On ne sait pas bien quels crimes ou quels desseins le nouveau maître de la milice imputa au comte d'Afrique (2); mais on voit bien à quelle mesure il incita Placidie; il lui conseilla — et elle fut docile — de rappeler Boniface.

Boniface n'obéit pas à l'ordre de rappel; comme on voulait le contraindre par la force, il résista par les armes. Une première armée envoyée contre lui, sous les ordres de Mavortius, Gallio, Sinox, fut battue par suite de la trahison de ce dernier, que Boniface, sur un soupçon de trahison, fit ensuite mettre à mort (3); une seconde armée, commandée par

(1) « Bonifatio, cuius intra Africam potentia gloriaque augebatur, bellum ad arbitrium Felicis, quia ad Italiam venire abnuerat, publico nomine illatum est... » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 427.— « Bonifatio Africam tenenti infauste bellum ingeritur. » Cassiodore, *Chron.*, an. 427.

(2) Il n'est pas impossible que Boniface ait prêté le flanc à la critique par son administration. Après s'être brouillé avec Castinus en Espagne, il était passé en Afrique après avoir touché l'Italie (*Chron. gall. an. CCCCLII*, an. 422); il avait dû employer le pays par la force, (« Africam invadit », dit Hydace, *Chron.*, XXVIII, 78) et en chasser des peuples barbares (Olympiodore, *l. c.*, IV, fr. 42, p. 67). Pendant le court gouvernement de Johannes, il avait gouverné le pays en pleine indépendance; peut-être eut-il la même attitude du temps de Valentinien. La chronique de l'année 452 rapporte que le passage de Boniface en Afrique fut le point de départ de tous les maux qui suivirent « idque reipublicæ multorum laborum et malorum sequentium initium fuit ». *Chron. gall.*, an. CCCCLII, an 422.

(3) « Bonifatio ejus intra Africam potentia gloriaque augebatur, bellum ad arbitrium Felicis quia ad Italiam venire abnuerat publico nomine illatum est, ducibus Mavortio et Gallione et Sincœce, qui obsidentes Bonifatium prodente Sincœce occisi sunt, mox etiam ipso qui prodiderat interfecto, exinde gentibus, quæ uti navibus nesciebant, dum a concertantibus in auxilium vocantur, mare perivium factum est. . . » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 427.

Sigisvult, battit Boniface. Peut-être les indigènes de l'Atlas profitèrent-ils alors de cette guerre pour piller le pays, dégarni des troupes qui étaient opposées à celles qui venaient d'Italie.

A ce moment arrivèrent les Vandales qui augmentèrent le désordre de la province. On a cru généralement que Boniface, pressé par les armées de Placidie, confiant dans la justice de sa cause, avait pris la résolution désespérée de faire appel à ces Barbares. Toutefois, il faut observer que les Vandales étaient poussés par les Goths de l'intérieur de la péninsule ibérique (1) et qu'ils étaient peut-être désireux de se soustraire à ce voisinage. Mais, au lieu de rester dans la Mauritanie, en face de la Bétique, ils passèrent dans la province d'Afrique, soit qu'ils voulussent profiter de son état d'anarchie pour la piller, soit qu'ils fussent alors appelés par Boniface (2).

Si Boniface recourut à leur aide, il n'y a pas lieu de manifester un grand étonnement, parce que son acte n'était pas alors un fait exceptionnel; depuis que l'Empire manquait de soldats nationaux, on avait procédé de la sorte; on était même allé,

(1) « Gens Vandalarum exclusa de Hispaniis ad Africam transit. » Cassiodore, *Chron.*, an. 427.

(2) Après avoir mentionné les débuts de la guerre entre le gouvernement et Boniface, Prosper Tiro ajoute : « Exinde gentibus, quæ uti navibus nesciebant, dum a concertantibus in auxilium vocantur, mare pervium factum est. » *Chron.*, an 427. Le chroniqueur semble faire ici allusion à cet appel. — Jordanès affirme que les Vandales furent appelés par Boniface : « ... Bonifacius dum in offensam Valentiniani venisset, malo publico se defendere voluit; invitatoque ab Hispaniis Gizericho, Wandalarum rege, dolum quem conceperat peperit. » *De temporum successione*, édit. Mommsen, *M. G. H., Auctores ant.*, t. V, I (1882), p. 42.

comme on sait, jusqu'à installer, dans l'Empire, des peuples entiers. Ce que fit Boniface ne diffère pas beaucoup de ce que fit Aetius. Celui-ci, pour soutenir la cause de Johannes, avait levé des soldats chez les Huns; plus tard, nous le verrons installer des Alains et les Burgondes en Gaule. Mais Aetius eut toujours assez d'ascendant ou de force pour se faire obéir de ces barbares; Boniface, au contraire, fut débordé tout de suite. Jusqu'alors, on n'avait établi des Barbares que dans la région des frontières, ou bien on les avait laissés dans les lieux où ils s'étaient établis par force, comme les Vandales et les Wisigoths; mais on n'avait pas songé à faire passer la mer aux Barbares et à les établir dans un pays qu'ils ne revendiquaient pas et où ils ne pouvaient vraiment servir l'Empire; disons toutefois qu'en les appelant en Afrique, Boniface en délivrait l'Espagne. Pour expliquer la résolution de Boniface, on a supposé une intervention de sa femme; cela n'est pas impossible. Pélagie, qui avait réussi à faire baptiser sa fille par des ariens, devait avoir beaucoup d'influence sur son mari. Son séjour ancien en Espagne, les relations que sa riche famille pouvait avoir avec les Vandales facilitèrent peut-être les négociations entre le gouverneur révolté et les Barbares. Toutefois, il semble bien que Boniface n'ait pas été tout à fait libre, et que son entourage, ou bien un parti, l'ait entraîné plus loin qu'il n'eût voulu aller. Saint Augustin rapporte en effet — comme si cela eût exigé beaucoup de prudence — qu'il profita d'un voyage d'un diacre au camp du comte pour faire passer à celui-ci une lettre de reproches, dans laquelle il fait allusion à cet entourage : « Ce ne sont pas seulement tes propres convoitises qu'il te faut maintenant subir, lui dit-il, tu es devenu

l'esclave des passions des autres. Ces hommes, qui t'entourent, qui défendent ta puissance et ta vie..., t'aiment-ils pour toi et selon Dieu ? Ils aiment les biens du siècle; ils cherchent à les acquérir par ton moyen : de sorte que toi, qui devrais réprimer tes passions, tu es contraint de satisfaire celles d'autrui (1) ». Il n'est peut-être pas difficile de citer un groupe de ces Africains auprès de qui une lettre de saint Augustin pouvait rendre Boniface suspect; ce devaient être des adversaires religieux de l'évêque, sans doute des Donatistes. Peu de temps avant, ils avaient souffert d'une persécution d'Honorius; leurs évêques avaient été privés de leurs sièges et bannis de l'Afrique; des amendes très lourdes avaient frappé ceux qui continueraient à se réunir (2). L'occasion dut leur sembler favorable pour reprendre la lutte.

Les conventions conclues entre Boniface et le roi des Vandales Genséric ne nous sont pas connues. Le passage des Barbares, qui étaient environ 80.000, s'effectua en 427 (3), à travers le détroit de Gadès, sur une flotte fournie par les Romains.

Entre temps, Aetius, en Italie, avait poursuivi sa carrière honorifique. Il se brouilla dans des circonstances inconnues avec le triumvirat qui dirigeait Placidie. Il obtint la maîtrise de la milice que l'on enleva à Félix qui reçut, comme compensation,

(1) Saint Augustin, lettre 220.

(2) Le 30 mai 428, Théodose leur défendra, ainsi qu'à beaucoup d'autres sectes, de se réunir pour prier dans l'empire ; « nusquam in Romano solo conveniendi, orandique habeant facultatem ». *Code Théodosien*, Liv. 16, t. 5 de hæreticis, loi 65.

(3) « Gens Vandalorum ab Hispania ad Africam transit. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 427. — Victor Vitensis, *Historia persecutionis Africae provinciae*, I, 4.

le titre de Patrice (1), mais qui, inconsolable, songea, semble-t-il, à se débarrasser d'Aetius. Celui-ci veillait; un jour, les soldats de la garnison de Ravenne s'armèrent, allèrent au palais et demandèrent qu'on leur livrât le Patrice, sa femme, et le diacre Grunnitus. On obéit, et ils les massacrèrent (2). Aetius retourna ensuite en Gaule; personne ne pouvait désormais lui disputer le premier rang auprès de Valentinien (3).

Placidie d'une part, Boniface de l'autre s'étaient portés aux extrêmes. Quand les Vandales furent dans la province d'Afrique, que Félix eut disparu et qu'Aetius se trouva le maître, on songea à s'expliquer. Sur les négociations qui s'ouvrirent alors, et qui, selon Procope, sont dues à l'initiative des amis de Boniface (4), deux lettres insérées dans la correspondance de saint Augustin, et que l'on peut, semble-t-il, rapporter à cette époque, jettent quelque lumière. On voit que le comte Darius (5), homme

(1) « Felice ad Patriciam dignitatem provento, Aetius magister militum factus est. » Prosper Tiro, *Chron.*, an 429. Sur le maître de la milice, voir Mommsen, *Aetius. Hermes*, t. XXXVI (1901), pp. 531-547.

(2) « Aetius Felicem cum uxore Padusia et Grunnito diacono, cum eos insidiari sibi præsensisset, interimit. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 430. « Felix qui dicebatur Patricius Ravenna tumultu occiditur. » Hydace, *Chron.*, VI, 94. Voir aussi Comte Marcellin, *Chron.*, an. 430.

(3) La rivalité d'Aetius et de Félix fut peut-être déterminée par l'ambition de la femme d'Aetius qui poussa son mari à disgracier Majorien. Sid. Apoll., *Panégyr. de Majorien*, v. 293 et suiv.

(4) *Guerre des Vandales*, I, 4.

(5) Darius est venu postérieurement à 421 en Afrique, selon Lenain de Tillemont (*Mémoires ecclésiastiques*, XIII, 930); ce voyage ne peut se rapporter qu'au conflit de Boniface avec le gouvernement. Sur Darius, voir Lenain de T., *l. c.*, XIII, pp. 930-31, et saint Augustin, lettres 229, 230, 231.

aimable, instruit, est occupé à négocier la paix. Saint Augustin l'encourage en ces termes : « Il est certes glorieux de vaincre par son courage, à force de fatigues et de dangers, un ennemi indomptable, et d'assurer le repos aux provinces troublées de sa patrie ; mais il y a plus de gloire à tuer la guerre elle-même avec la parole qu'à tuer des hommes avec le fer, à conquérir la paix par la paix qu'à l'obtenir par la guerre (1) ». Darius réussit, sans doute, à convertir Boniface ; de son côté, Placidie, soustraite aux avis de Félix, inquiétée peut-être par la puissance grandissante d'Aetius, reconnaissante des anciens services rendus par Boniface, fut plus conciliante : la paix fut faite.

Un danger plus grave que la révolte de Boniface menaçait maintenant l'Empire : c'était la révolte des Vandales de l'Afrique, dont l'origine n'est pas connue ; elle a pu se produire dès leur passage dans la province, ou seulement après que Boniface eut fait sa paix avec Placidie, alors qu'il n'avait plus besoin de ces auxiliaires. Contre eux, se coalisèrent les armées romaines qui, la veille encore, luttaient l'une contre l'autre. Boniface fut battu une première fois ; il reçut des renforts de Constantinople et essuya une seconde défaite (2). A la fin de mai, ou au début de juin 430 (3), Genséric vint assiéger Bône ; toutefois, la ville résista et ne fut prise que plus tard (4). Bien

(1) Saint Augustin, lettre 229.

(2) Procope, *Guerre des Vandales*, I, 3.

(3) Cette date ressort de ce fait que saint Augustin mourut le 28 août, le troisième mois du siège, à la suite d'une maladie qui ne paraît pas avoir été longue. Voir Lenain de Tillemont, *l. c.*, XIII, 940.

(4) Sur la désolation de l'Afrique, voir Salvien qui la présente comme un châtiment de Dieu (*De gubernatione Dei*, l. 7 et 8) et Victor Vitensis, *Historia persecutionis Vandalicæ*, l. 1.

que l'état de la province d'Afrique fût alors très précaire, Boniface passa en Italie, sans doute à la demande de Placidie. Le comte fut bien reçu ; on oublia les désastres qu'il avait attirés sur l'Empire pour ne songer qu'aux malheurs qu'il avait éprouvés. Aetius perdit alors son titre de maître de la milice ; Boniface prit sa place et reçut en outre le titre de Patrice (1).

Sur les causes de la disgrâce d'Aetius, règne la plus profonde obscurité. Si nous avons accepté le récit de Procope, cette disgrâce résulterait de la rancune de Placidie, qu'il avait trompée, et de la colère de de Boniface, qu'il avait injustement accusé. Mais comme le récit de Procope doit être rejeté, nous sommes obligés de recourir à une hypothèse : peut-être Aetius s'était-il révolté contre Placidie de la même façon que Boniface ? Mais alors, nous devons reconnaître qu'aucun document du temps ne laisse constater un acte de sa désobéissance. Peut-être Placidie, par simple précaution, voulut-elle se débarrasser d'un homme qui lui avait fait sentir son pouvoir en 424 et en 429 et qui lui avait arraché pour ainsi dire, avant la mort de Félix, la maîtrise de la milice (2) ?

Aetius, bien qu'il fût privé de son titre, avait encore à sa disposition l'armée de Gaule (3). Il la

(1) « Bonifatius, in æmulationem Aetii, de Africa per Placidiam evocatus, in Italiam ad palatium redit. Qui, depulso Aëtio, in locum ejus succedens..., » Hydace, *Chron.*, VIII, 99. « Bonifatius ab Africa ad Italiam per Urbem venit, accepta magistri militum dignitate... » Prosper Tiro, *Chron.*, an 432.

(2) Rappelons que le premier consulat d'Aetius date précisément de 432.

(3) « Placidiae matris Valentiniani imperatoris instinctu, ingens

conduisit contre l'armée de Boniface qu'il rencontra à cinq milles de Rimini (1). Ce fut une bataille désespérée; l'armée d'Aetius fut mise en déroute; mais Aetius était décidé à se débarrasser de son adversaire. La veille du combat, il avait préparé une lance plus longue que sa lance ordinaire; il rencontra, dans une sorte de combat singulier, Boniface qui, blessé, mourut peu de temps après (2). Le comte Marcellin a mis autour de la figure de Boniface comme une sorte d'auréole; Boniface, avant de mourir, aurait pardonné à son ennemi; il aurait même conseillé à sa femme Pélagie de prendre Aetius comme mari, s'il lui prenait plus tard le désir de se remarier (3).

Aetius était débarrassé de son plus redoutable adversaire; mais il n'avait plus d'armée. Pendant quelque temps il mena une vie errante; il se cacha dans un domaine d'Italie, puis, s'y trouvant menacé,

bellum inter Bonifatium et Aetium patricios gestum est. » Comte Marcellin, *Chron.*, an. 432.

(1) « Pugna facta inter Aetium et Bonifatium in V. [miliario] de Arimino. » *Consularia italica*, édit. Mommsen, *M. G. H., Chronica minora*, t. I, p. 301.

(2) « Aetius, longiore Bonifatii telo pridie sibimet præparato, Bonifatium congregientem vulneravit inlæsus, tertioque mense Bonifatius vulnere quo sanciatu fuerat emoritur... » Comte Marcellin, *Chron.*, an. 432. — « Paucis post mensibus inito adversum Aetium conflictu, de vulnere quo fuerat percussus interiit. » Hydace, *Chron.*, VIII, 99. — « Paucos post dies morbo extinctus est, » dit Prosper Tiro, *Chron.*, an. 432. — « Bonifatius, certamine contra Aetium habito percussus, victor quidem sed moriturus abscedit. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 432.

(3) «...Pelagiam uxorem suam valde locupletem nulli alteri nisi Aetio nupturam fore exhortans.» Comte Marcellin, *Chron.*, an. 432. — Ce détail, donné par le comte Marcellin, ne permet pas de conclure de l'âpreté de la bataille à une inimitié personnelle.

passa à Rome, ensuite en Dalmatie et arriva enfin chez les Huns. Il fut bien reçu par Roas, chez qui il leva des soldats (1), et, en 433, il reparut en Italie, à la tête, comme en 424, d'une armée de Huns. Il ne rencontra presque pas de résistance; on lui opposa Sebastianus, gendre de Boniface, qui n'était pas sûr de ses soldats; on négocia avec les Goths pour obtenir leur appui, mais on perdit du temps (2). Sebastianus, expulsé du palais par Aetius (3), s'enfuit à Constantinople et commença dès lors une vie errante (4), et Aetius redevint pour la troisième fois le maître de la situation. Placidie capitula; en 434, elle lui rendit ses anciennes dignités; il fut duc de l'une et l'autre milice et il reçut le titre de patrice (5).

(1) « Aetius vero cum deposita potestate in agro suo degeret ibique cum quidam inimici eius repentino incursu opprimere temptassent, profugus ad Urbem atque illinc ad Dalmatiam, deinde per Pannonias ad Chunos pervenit, quorum amicitia auxilioque usus pacem principum... obtinuit. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 432. — « Cum ad Chunorum gentem, cui tunc Rugila præerat, post prælium se Aetius contulisset, impetrato auxilio ad Romanum solum redigitur. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 433.

(2) « Gothi ad ferendum auxilium a Romanis acciti. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 433.

(3) « Cui (Aetio) Sebastianus gener substitutus, per Aetium de palatio superatus expellitur. » Hydace, *Chron.*, VIII, 99.

(4) « Sebastianus exul et profugus effectus, navigat ad palatium Orientis. » Hydace, *Chron.*, X, 104. — Comte Marcellin, *Chron.*, an 435.

(5) « Aetius dux utriusque militiæ Patricius appellatur. » Hydace, *Chron.*, VIII, 103. — « Aetius in gratiam receptus », *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 434. — Mommsen (*l. c.*, p. 522, note 6) se demande si le titre de patrice doit être pris dans son sens ordinaire, ou bien s'il désigne une dignité plus éminente. Il est probable qu'Aetius obtint la dignité qui était vacante par suite de la mort de Boniface; or, rien n'indique que ce dernier, de même

III

AETIUS EN GAULE

Dès le début du règne de Valentinien, Aetius avait été occupé en Gaule; il résida souvent dans ce pays au temps de la révolte de Boniface; il fut fort occupé par sa défense après la mort de son adversaire. C'est là qu'il témoigna le plus d'activité; c'est là qu'il rendit le plus de services à l'Empire. Il y gagna une réputation moins trouble que n'est celle qu'il acquit par sa lutte avec Félix et sa rencontre avec Boniface

Aetius eut à lutter contre divers peuples barbares : les Francs, les Goths, les Burgondes; il dut s'occuper des Alains; il dut réprimer la révolte des Bagaudes.

En 428, il s'était trouvé en face des Francs; il les avait battus, et leur avait repris la partie de la Gaule voisine du Rhin qu'ils avaient occupée. Il n'est pas probable qu'Aetius ait expulsé alors les vaincus. On peut croire, au contraire, qu'il les laissa dans le pays et qu'il leur permit d'y occuper une partie des terres. Mais on ne sait sous quelles con-

que Félix qui l'avait précédé, ait reçu un titre particulièrement éminent. Sur la dignité de patrice créée par Constantin et qui fait de son titulaire une sorte de père de l'empereur (*Code de Justinien*, LXII, t. 13, l. 3 et 5), voir Ch. Lécrivain, *Dictionnaire des antiquités*, v^o patricii, t. IV, p. 349.

ditions eut lieu cette concession. Personne ne mentionne alors un partage de terres. Peut-être les pays voisins du Rhin étaient-ils devenus déserts à la suite des guerres qui, depuis tant d'années, ensanglantèrent cette portion de la frontière ? Peut-être aussi les terres du domaine public suffirent-elles aux nouveaux venus ? Peut-être, enfin, les Francs étaient-ils peu nombreux et aisés à installer ? On a voulu identifier ces barbares avec les Francs qui, plus tard, sous la conduite de Clodion, se heurtèrent à Aetius ; cela n'est pas possible ; en 428, Aetius s'est occupé des Ripuaires ; plus tard, il a eu affaire aux Saliens.

Ceux-ci, qui étaient jusqu'alors installés dans le pays de Tournai, sortirent des limites qui leur avaient été assignées, et, à une date qu'il est difficile de préciser (2), sous la conduite de Clodion, ils

(1) « Pars Galliarum propinqua Rheno, quam Franci possidentem occupaverant Aetii [comitis] armis recepta. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 428 ; « Aetius, multis Francis cœsis, quam occupaverant propinquam Rheno Galliarum partem recepit. » Cassiodore, *Chron.*, an. 428. Merohaudes fait allusion à ce succès dans un passage obscur de son panégyrique, v. 5-7.

(2) Hydace rapporte qu'Aetius battit les Francs en 432 : « Superatis per Aetium in certamine Francis, et in pace receptis, Censorius comes legatus mittitur ad Suevos... » *Chron.*, VIII, 98. On est d'abord conduit à identifier ce combat avec celui que décrit Sidoine Apollinaire, ce qui ne va pas sans de grosses difficultés. En effet, le poète (*Panég. de Majorien*, v. 523) qualifie Majorien de « juvenis » à l'occasion d'un événement de 458, ce qui revient à dire que le combat a précédé de peu l'année 458. (Voir G. Kurth, *Clodis*, pp. 183-189). Mais, d'autre part, nous savons qu'Aetius, poussé par sa femme, retira à Majorien son commandement. (Sid. Apoll., *Panégyr. de Majorien*, v. 293 et suiv.) ; or, Majorien n'intervient pas dans les guerres dirigées contre les Goths, les Burgondes, les Bagaudes, les Alains, ce qui semble indiquer qu'il était déjà éloigné par Aetius et que la guerre contre les Francs de Clodion a eu lieu de bonne heure.

envahirent la cité des Atrebates et s'établirent au « vicus Helena ». Sur l'identification de ce vicus, on a beaucoup discuté; on a proposé (1) d'y voir le village actuel d'Allaines dans la Somme, sous prétexte qu' « aucune autre localité du Nord de la France n'a un nom aussi visiblement dérivé d'Helena » et que la grande voie de Soissons à Sangatte, que Majorien a dû suivre, passe aux abords d'Allaines, où l'on retrouve toutes les circonstances topographiques de la description de Sidoine Apollinaire », qui, seul, nous renseigne sur cet épisode des campagnes d'Aetius. Mais M. Longnon n'a pas eu de peine à montrer que le mot Allaines ne pouvait venir que de Alania, appellation fréquente en France, qui désigne un établissement d'Alains; que le village d'Allaines n'a jamais fait partie de la cité des Atrebates, car il se trouvait en dehors du diocèse d'Arras, son ancien équivalent; que Sidoine, en décrivant le combat des Francs et des Romains, parle seulement d'un chemin qui n'était pas nécessairement la voie de Soissons à Sangatte; que les détails topographiques du récit du poète sont trop vagues pour guider beaucoup les recherches. On a pensé aussi que le « vicus Helena » correspondait à Lens ou au mont Eleu, englobé aujourd'hui dans cette ville (2); mais, d'une part, le mont Eleu n'était occupé autrefois que par un castrum et non un vicus, et, d'autre part, ni ce mot, ni le mot Lens (autrefois Lenis) ne peuvent venir d'Helena. On a aussi

(1) Decagny, *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 5^e série, t. I (1880), p. 92. — Voir aussi Vincent (A. J. H.), *Considérations sur la position géographique du Vicus Helena. Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, 1840/1, 545.

(2) Ternineck, *Bull. de la Soc. des Ant. de Fr.*, l. c., p. 92.

identifié ce vicus avec Hesdin-le-Vieux (1), qui faisait partie de l'ancien diocèse d'Arras; mais cette ville s'appelait autrefois Hesdinum, Hisdinum, Hesdinum (2), formes très éloignées d'Helena, — et elle ne se trouve pas dans les plaines découvertes de l'Artois (3). La conjecture la plus acceptable a été présentée par M. Longnon (4) : le vicus Helena serait aujourd'hui le village d'Helesmes (Nord, arrondissement de Valenciennes, canton de Denain). Helesmes faisait autrefois partie du diocèse d'Arras qui correspond à l'ancien pays des Atrebates; aucun détail topographique des environs de ce village n'est en contradiction avec la description de Sidoine; l'un d'eux lui correspond parfaitement, car Helesmes se trouve à l'entrée du plat pays artésien qu'avait envahi Clodion (5).

Les Francs se trouvaient donc au « vicus Helena ». Tout près était un étroit passage où aboutissaient plusieurs chemins; la chaussée resserrée —

(1) Fromentin, *Quelques mots sur le « vicus Helena »*. *Congrès archéologique de France*, t. XLVII (1880/1), 179-206. — G. Kurth, *Clovis*, p. 187, note 1; Bayet, *Histoire de France* publiée sous la direction de Lavissee, t. II, 1^{re} partie, p. 75.

(2) Dard, *Bulletin de la Société des Antiquaires de Morinie*, an. 1870, p. 339. — De Beaulaincourt (*Du « vicus Helena » de Sidoine Apollinaire*, *ibid.*, 380-95) l'identifie avec Houdain (Pas-de-Calais, arrond. de Béthune).

(3) Notons aussi que Guilmot (*Découverte du « Vicus Helena » de Sidoine Apollinaire. Magasin encyclopédique*, t. XV (1797), pp. 162-75) a identifié le lieu du combat avec le village d'Evin (Pas-de-Calais, arrond. de Béthune, canton de Carvin).

(4) *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, l. c., pp. 95-99.

(5) « ...Post tempore parvo

Pugnastis pariter Francos qua Cloio patentes

Atrebatum terras pervaserat. »

Sid. Apoll., *Panég. de Majorien*, v. 211-13.

peut-être par des marais — traversait une rivière par un pont fait de pièces de bois. Les Barbares se gardaient mal; sur une colline voisine de la rivière, ils célébraient bruyamment le mariage d'un des leurs, un jeune homme aux cheveux blonds, et dansaient. Soudain, conduits par Aetius et Majorien, les Romains attaquèrent. Les Francs, quoique surpris, firent une résistance énergique, protégés par leurs armures. Pourtant, ils finirent par lâcher pied et ils tournèrent le dos. Les Romains firent un butin inattendu; ils s'emparèrent du camp de leurs ennemis, des préparatifs du banquet, de chaudrons de cuivre brillant, et même de la fiancée. Il est probable que ce simple combat suffit à refouler les Francs dans leur domaine primitif. Aucun document sûr ne mentionne leurs révoltes du temps d'Aetius; il y en a par contre, comme on verra, qui rapportent leur soumission (1).

Le peuple qui donna le plus à faire à Aetius fut certainement le peuple Goth qui, peu satisfait de la seconde Aquitaine où il avait été cantonné, voulait agrandir son domaine et était tenté par la Narbonnaise (2).

En 425, profitant peut-être des troubles qui suivi-

(1) Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 9) rapporte que Clodion se serait emparé de Cambrai et peu après avancé jusqu'à la Somme. Il est extrêmement douteux qu'Aetius eût toléré une semblable invasion. — En parlant de la soumission des Francs, Jordanès (*De reb. get.*, XXXIV) mentionne aussi la défaite des Suèves qui n'est rapportée par aucun autre texte à Aetius : « Aetius..., qui superbiam Suevorum Francorumque barbariem immensis credibus servire Romano imperio coegisset. »

(2) Sur les Goths, voir : J. Aschbach, *Geschichte der Westgothen* (Francfort-sur-le-Mein, 1827, in-8°), pp. 117-132; Dahn, *Die Könige der Germanen*, t. V, pp. 72-82.

rent la mort d'Honorius, les Wisigoths étaient venus assiéger la ville d'Arles (1) ; Aetius les battit et les força à abandonner le siège. Les Goths, soumis, rentrèrent probablement dans le devoir.

En 430, ils recommencèrent leur tentative, sans doute parce qu'Aetius était alors embarrassé par sa lutte avec Félix. Une de leurs bandes, conduite par Anaolsus, vint mettre le siège devant la ville d'Arles que défendait Cassius (2). Aetius revint encore ; il anéantit cette troupe de barbares et fit leur chef prisonnier (3). A la suite de ce combat, eut lieu sans doute une convention dont nous ne connaissons pas toutes les clauses. Du moins savons-nous que Valentinien remit à Théodoric, roi des Wisigoths, en gage de ses promesses, plusieurs seigneurs de Gaule comme otages, entre autres Théodore, parent d'Avitus. Ce dernier alla trouver le roi des Wisigoths qui essaya de le gagner à son service. Avitus refusa cette offre, mais il obtint du roi l'élargissement de Théodore (4).

Pendant qu'Aetius combattait les Francs, en 431, les Suèves avaient attaqué les habitants de la Galice. Ceux-ci députèrent au maître de la milice l'évêque Hydace, accompagné d'autres ambassadeurs (5).

(1) « Arelas, nobile oppidum Galliarum, a Gothis multa vi oppugnatum est, donec imminente Aetio non impuniti abscederent. » Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 425. — La chronique de 452 rapporte inexactement cet événement à l'année 427. *M. G. H., Chronica Minora*, éd. Mommsen, I, p. 658.

(2) *Vie de saint Hilaire*, AA. SS., mai, II, p. 28, § 7.

(3) « Per Aetium comitem, haud procul de Arelate quædam Gothorum manus extinguitur, Anaolso optimate eorum capto. » Hydace, *Chron.*, VI, 92.

(4) Sid. Apoll., *Panégyr. d'Avitus*, v. 215-226.

(5) « Rursum Suevi initam cum Gallæcis pacem, libata sibi occasione, conturbant. Ob quorum deprædationem Hydatius episcopus

Aetius renvoya Hydace, accompagné du comte Censorius, chez les Suèves (1); mais nous ne savons pas quel fut le résultat de l'ambassade, car l'évêque est très concis à cet endroit de sa chronique. Très obscure aussi est la mention qu'il fait des Goths à cette occasion; l'un d'eux, Vetto, serait venu de Gaule en Galice pour y tramer quelque chose. Venait-il en vertu des obligations des Wisigoths pour aider les habitants de la Galice contre leurs ennemis? On ne sait; on apprend seulement qu'il retourna en Gaule sans avoir rien fait (2).

Trois ans plus tard, au moment où les Burgondes se révoltaient, la guerre recommença; et les Wisigoths, après avoir pris plusieurs villes voisines de leur pays, vinrent assiéger Narbonne (3). Les assiégés, malgré leur vive résistance, allaient capituler, quand le comte Litorius, lieutenant d'Aetius, arriva avec des cavaliers portant chacun deux sacs de grain (4). Il ravitailla la ville, dont le siège fut levé

ad Aetium ducem, qui expeditionem agebat in Galliis suscipit legationem. » Hydace, *Chron.*, VII, 96.

(1) « Censorius comes legatus mittitur ad Suevos, supradicto secum Hydatio redeunte. » Ibid., VIII, 98.

(2) « Vetto, qui de Gothis dolose ad Gallæciam venerat, sine aliquo effectu redit ad Gothos. » Ibid., VII, 97. — Les Suèves et les Galiciens firent la paix l'année suivante. Ibid., VIII, 100.

(3) « Narbona obsideri cæpta per Gothos. » Ibid., XII, 107.

(4) « Gothi pacis placita perturbant et pleraque municipia vicina sedibus suis occupant, Narbonensi oppido maxime infesti. Quod cum diu obsidione et fame laboraret, per Litorium comitem ab utroque periculo liberatum est, siquidem per singulos equites binis tritici modiis advectis strenuissime, et hostes in fugam verterit et civitatem annona impleverit. » Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 436.

l'année suivante, grâce à Aetius (1). Toutefois, cet événement ne mit pas fin à la guerre. Nous voyons en effet que le comte Litorius, après avoir vaincu les Armoricains, rentra en campagne et que sa cavalerie de Huns désola l'Auvergne (2). Après avoir traversé ce pays, il vint assiéger Toulouse (3). Sur ce siège, nous possédons un certain nombre de détails dont plusieurs ne sont pas sûrs. La vie de saint Orens, évêque d'Auch, rapporte que ce personnage, à la prière de Théodoric, effrayé, serait venu en ambassade auprès d'Aetius et de Litorius. Le premier, mettant pied à terre, aurait reçu l'évêque avec respect et se serait recommandé à ses prières; le second, restant à cheval, l'aurait fort mal reçu. En récompense de sa conduite, Aetius serait sorti sain et sauf de la guerre, avec son armée; en punition de la sienne, Litorius aurait été fait prisonnier et mis à mort. L'intention édifiante qui transparait dans ce

(1) « Narbona obsidione liberatur, Aetio duce et magistro militum. » Hydace, *Chron.*, XIII, 110.

(2) « Litorius Scythicos equites tum forte subacto
Celsus Aremorico Geticum rapiebat in agmen
Per terras, Arverne, tuas : qui proxima quæque
Discursu, flammis, ferro, feritate, rapinis
Delebant, pacis fallentes nomen inane. »

Sid. Apoll., *Panégyr. d'Avitus*, v. 246-250. — M. Molinier (*Hist. du Languedoc*, I, 429) suppose sans motif que Litorius avait délivré la ville de Tours des Wisigoths. Cette ville fut menacée d'une attaque et protégée par Majorien à une date inconnue. Sid. Apoll., *Panégyr. de Majorien*, v. 210-211.

(3) On s'explique difficilement pourquoi Litorius passa par l'Auvergne pour aller de l'Armorique à Toulouse. — On a prétendu (A. de Valois, *Rerum Francicarum libr. VIII*, l. 3, p. 140) que les Huns, sous leur roi Gariéric, avaient fait alors le siège de Bazas. Grégoire de Tours (*De gloria Martyrum*, I, 13) dit que les Huns levèrent le siège grâce à l'intervention de l'évêque de la ville. L'historien pourrait avoir attribué aux Huns le siège que Paulin de Pella a décrit plus loin, p. 52.

récit inspiré de Salvien suffit à en faire écarter les détails (1). Il est possible que les Toulousains, harassés par le siège, aient, comme le dit Salvien, sollicité la paix de Litorius (2) ; celui-ci a pu refuser ou bien poser des conditions trop dures. Le fait acquis, c'est que, confiant dans ses forces, peut-être aussi dans une réponse favorable des haruspices (3), il tenta l'assaut avec témérité. Mais il avait trop compté sur les Huns qui se débandèrent. Le jour même où il croyait entrer dans la ville en vainqueur, il fut fait prisonnier (4) ; peu après, il fut mis à mort par les Toulousains. Aetius n'était pas présent au siège de la ville, mais il combattait alors contre les Goths, sans qu'on puisse dire en quel endroit ; Prosper Tiro mentionne que l'Empire remporta des succès sur eux en 438, et Hydace dit que « *sub Aetio* », huit mille d'entre eux furent tués (5).

(1) *Vie de saint Orens*. AA. SS., mai, I, pp. 61-62, § 3. — Sur la faible valeur de ce document, voir Ch. Lécivain, *Note sur la vie de saint Orientius, évêque d'Auch. Annales du Midi*, 1891, pp. 257-58.

(2) *De gub. Dei*, édit Pauly, VII, 39.

(3) Prosp. Tiro. *Chron*, an. 439.

(4) « *Bello Gothico, sub Theodorico rege, apud Tolosam Litorius romanus dux inconsultus cum auxiliari Hunorum manu irruens, cæsis his, ipse vulneratus capitur et post dies paucos occiditur.* » Hydace, *Chron.*, XV, 116 ; Salvien, *l. c.*, VII, 40 ; Cassiodore, *Chron.*, an. 439.

(5) « *Gothorum cæsa octo milia sub Aetio duce.* » Hydace, *Chron.*, XIV, 112 ; « *Adversum Gothos in Gallia quædam prospere gesta* ». Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 438. Peut-être s'agit-il ici d'une direction générale et non d'une participation personnelle d'Aetius. Ceci serait d'accord avec un passage du préambule du Code Théodosien, qui fut reçu au Sénat en 438, et qui mentionne que l'Assemblée acclama Aetius en ces termes : « *Aeti aveas; dictum XV, ter consulem te; dictum X, etc.* » Ces derniers mots ne peuvent faire allusion qu'à l'obtention possible d'un troisième consulat. Voir l'édition de Hænel, col. 87. Voir pourtant plus loin, p. 52, note 4.

Un chroniqueur rapporte que Théodoric demanda alors la paix (1). Rien de plus inexact; le désastre de Litorius était plus grave que les succès d'Aetius n'étaient importants. Ce furent les généraux romains, au contraire, qui offrirent la paix au roi des Wisigoths, et ce fut celui-ci qui refusa les trésors que voulait lui donner Aetius (2). La continuation de la guerre était donc à craindre, car rien ne pouvait arrêter l'ennemi (3), quand Avitus, l'ami de Théodoric, ménagea entre les Romains et les Wisigoths une paix qui fut plus solide que les précédentes (4). L'issue incertaine d'un nouveau combat déterminait peut-être Théodoric à céder; « longtemps, des deux côtés, dit Jordanès, les troupes se tinrent rangées en bataille; mais les forces étant égales de part et d'autre, et aucune des deux armées n'étant plus rassurée que l'autre, on se donna la main, on rétablit l'ancienne concorde, et le traité ayant été confirmé, une paix sincère établie de part et d'autre, les deux armées se retirèrent (5) ». A partir de cette époque, et pendant plus de dix ans, les Wisigoths restèrent inactifs; ils ne témoignèrent aux Romains ni bienveillance, ni hostilité. Nous voyons que le comte Sébastianus, l'ancien adversaire d'Aetius, trouva dans sa vie errante un refuge auprès de Théodoric; mais, en 444, il quitta le roi et

(1) « Pax cum Gothis facta, cum eam post ancipitis pugnae lacrimabile experimentum humiliter quam [unquam] antea poposcissent. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 439. — « Inter Romanos et Gothos pax efficitur. » Hydace, *Chron.*, XV, 117.

(2) Sid. Apoll. *Panegyrique d'Avitus*, v. 299-300.

(3) «... Nec erat pugnare necesse,

Sed migrare Getis. »

Ibid., v. 301-303.

(4) Ibid., v. 304-309.

(5) Jordanès, *De rebus geticis*, XXXIV.

passa à Barcelone (1). Nous savons que plus tard une fille de Théodoric fut mariée à Hunnéric, fils de Genséric (2) ; mais ce n'était pas là une union menaçante pour l'Empire, puisque, depuis 435, Genséric avait fait sa paix avec Valentinien (3).

Les événements qui précèdent ont, dans l'ensemble, abouti à la victoire de l'Empire ; toutefois, on fut obligé de composer avec les Goths qui furent vaincus, mais non annihilés. Cela tient, dans une certaine mesure, à leur nombre et à leur valeur ; mais cela tient aussi aux embarras qu'éprouva alors Aetius qui, sans compter quelques peuples de la région du Nord des Alpes, eut à lutter contre les Burgondes et contre l'insurrection des Bagaudes (4).

Les Juthungi, peuples de Germanie qui avaient peut-être envahi l'Empire, avaient été vaincus par lui en 430 (5). La même année d'abord, puis l'année suivante, il soumit les habitants du Norique qui

(1) Hydace, *Chron.*, XX, 120. L'année suivante, il passa chez les Vandales. *Ibid.*, XXI, 130.

(2) Jordanès, *De rebus geticis*, XXXVI.

(3) « Pax facta cum Vandalis, data eis ad habitandum Africæ portione. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 435 ; Cassiodore, *Chron.*, an. 435.

(4) A leur tour, les troubles de la Gaule furent préjudiciables à l'Afrique : « Aetio rebus quæ in Gallia componebantur intento, Gisiricus, de cujus amicitia nihil metuebatur, Carthaginem dolo pacis invadit. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 439. — Cassiodore, *Chron.*, an 439.

(5) « Aetius Juthungorum gentem delere intendit. » *Chron. Gallica a. CCCCLII*, an. 430. — « Juthungi per eum (Aetium) similiter debellantur et Nori. » Hydace, *Chron.*, VI, 93. — Dexippe (édit. Bekker et Niebuhr, § 1, p. 11) rapporte qu'Aurélien combattit ce peuple sur la rive gauche du Danube où il habitait. Le rapprochement des Nori et des Juthungi dans la phrase d'Hydace semble indiquer que les Juthungi s'étaient installés près des Nori. Des Juthungi servaient comme auxiliaires dans

s'étaient révoltés (1). Vers la même époque, il vainquit aussi les Vindéliens (2).

Ce fut ensuite le tour des Burgondes qui, en 413, avaient obtenu la région de la Gaule voisine du Rhin (3). Ils furent reçus alors à titre de fédérés, car nous savons qu'en 435 ils se révoltèrent. Ils voulurent dépasser les limites qui leur avaient été assignées et, de la Germanie première, passer dans la Belgique première. Mais Aetius intervint; il rencontra les révoltés avec leur roi Gondicaire, les battit et les obligea à demander la paix (4). Il la

l'armée romaine : *Notitia dignitatum* (édit. Seeck), Or. XXVIII, 142; Or. XXXIII, 31; *Laterculus Veronensis* (édit. Seeck). XIII, 22.

(1) « Aetius, dux utriusque militiæ, Noros edomat rebellantes. » Hydace, *Chron.*, VII, 95.

(2) « Nam post luthungos et Norica bella, subacto Victor Vindelico, Belgam, Burgundio quem trux Presserat, absolvit junctus tibi. » Sid. Apoll., *Panég. d'Avitus*, v. 233-35.

(3) « Burgundiones partem Galliæ appropinquantem Rheno obtinuerunt. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 413.

(4) « Eodem tempore, Gundicharium, Burgundionum regem intra Gallias habitantem, Aetius bello obtrivit pacemque ei supplicanti dedit, qua non diu politus est, siquidem illum Chuni cum populo suo ab stirpe deleverint. » Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 435. — « Bellum contra Burgundionum gentem memorabile exarsit, quo universa paene gens cum rege per Aetium deleta. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 435. — « Burgundiones rebellaverant; a Romanis duce Aetio debellantur. » Hydace, *Chron.*, XII, 108, soit en 436, ce qui est inexact. — « Gundicarium, Burgundionum regem, Aetius bello subegit pacemque ei reddidit supplicanti, quem non multo post Hunni peremerunt. » Cassiodore, *Chron.*, an. 435. — « Burgundiones qui revellabant a Romanis a duci Agetio sunt perdomati. » *Chron. dite de Frédégaire*, édit. Monod, p. 63. — P. Diacre s'est trompé en attribuant la défaite de Gundicaire à Attila en 451 : « Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protriverat. » *De ordine episc. Mettensium*. Migne, *Patrologie latine*, XCV, 715.

leur accorda d'ailleurs, ce qui veut dire sans doute que, les ayant chassés de la Belgique, il leur laissa le pays qu'ils occupaient le long du Rhin. Les Burgondes ne bénéficièrent pas longtemps de cette paix; peu après, ils furent, selon le témoignage de Prosper Tiro, détruits par les Huns. Cette intervention des Huns a quelque chose d'étrange, car aucun texte ne mentionne, après 435 et avant 451, une expédition de ce peuple en Gaule. Un détail de la chronique d'Hydace ajoute encore à l'obscurité de cet événement; à l'année 437 (438), il est dit que « vingt mille Burgondes sont mis à mort », probablement par Aetius, duc et maître de la milice (1). Il est assez difficile d'admettre que les Burgondes, suppliants et vaincus en 435, aient pu reconstituer leurs forces, de manière à déterminer peu après une intervention d'Aetius. Il est possible que la mise à mort de vingt mille Burgondes doive être identifiée avec le massacre opéré par les Huns. Mais ces Huns ne sont pas une portion du peuple établi dans la vallée du Danube et qui vient de passer le Rhin (2). Il faut sans doute les identifier avec les auxiliaires de cette nation qui servaient depuis longtemps dans l'armée romaine; peut-être sont-ils les soldats qu'Aetius avait levés pour soutenir Johannes, ceux qui combattirent avec lui Sebastianus en 432 et ceux qui furent battus avec Litorius au siège de Toulouse. Peut-être cette lutte est-elle le résultat d'une querelle entre Burgondes et Huns ? Peut-être, au contraire, les Huns

(1) « Narbona obsidione liberatur Aetio, duce et magistro militum. Burgundionum cæsa XX millia. » XIII, 110. — Sur la chronologie d'Hydace, qui est en retard d'une année, voir l'édition de Mommsen, p. 5.

(2) Comme le pense Kleinclausz, *Hist. de Bourgogne*, p. 32. L'arrivée des Huns est en effet postérieure; voir plus loin, p. 88.

furent-ils lancés contre les Burgondes par Aetius qui aurait décidé, mais non conduit l'opération (1) ? Cette seconde guerre affaiblit considérablement les Burgondes ; mais il y a de l'exagération à dire que la nation et la famille royale en furent anéanties (2).

En cette même année 435, Aetius dut s'occuper de l'insurrection des Bagaudes, sur laquelle les documents nous renseignent mal. Les Bagaudes n'étaient pas des nouveaux venus ; on avait dû les combattre déjà au troisième siècle en Gaule (3). Paulin de Pella, qui en rencontra à Bazas, nous dit que c'étaient des esclaves révoltés, unis à quelques jeunes gens de condition libre égarés par la rage et armés spécialement pour le massacre de la noblesse (4). Sur les causes de cette sédition, il règne beaucoup d'obscurité. Salvien dit d'eux, dans sa manière déclamatoire : « les Bagaudes ont été spoliés, affligés, mis à mort par de mauvais juges. Nous les appelons rebelles, nous les appelons hommes perdus, et c'est nous qui les forçons à être criminels. Quelle est la cause de la Bagaudie, sinon nos iniquités, l'improbité des juges, leurs proscriptions, leurs

(1) Voir A. Jahn, *Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens*, I, pp. 353-55

(2) Voir Gaupp, *Die germanischen Ansiedlungen und Landtheilungen in den Provinzen des römischen Westreichs*, trad. Valentin-Smith, p. 44, § 43.

(3) Voir Bloch, *Hist. de Fr.*, publiée sous la direction de Lavisse, I, 2^e partie, pp. 266, 321, 441. Voir aussi Lenain de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, pp. 208-209.

(4) « Factio servilis, paucorum mixta furori

Insano juvenum... licet ingenuorum,

Armata in eadem specialem nobilitatis. »

Eucharisticon, v. 34-36. Paulin de Pella n'écrit pas le mot Bagaudes ; mais l'identification n'est pas contestable.

rapines ? (1) » Il y a beaucoup à laisser dans ces accusations; Salvien apporte à l'exposé des événements d'alors une opinion toute faite; il ne néglige aucune occasion d'affirmer que les malheurs des temps sont la punition de l'inconduite de ses contemporains. On peut admettre que les vices de l'administration aient déterminé alors beaucoup de mécontentement. Mais il est plus probable que la cause du soulèvement réside dans une crise sociale qui coïncida avec un affaiblissement du gouvernement. Les gens de peu se soulevèrent contre les nobles, moins peut-être parce que ceux-ci exerçaient les fonctions administratives que parce qu'ils détenaient la terre et par conséquent la richesse.

La révolte des Bagaudes fut très grave. La Gaule ultérieure, entraînée par Tibatto, se sépara de Rome (2). La répression fut difficile et longue; Aetius entama une vraie guerre contre les insurgés; quelques-uns des chefs furent vaincus, d'autres mis à mort. La capture de Tibatto, en 437, amena quelque tranquillité (3). Pourtant, il resta des Bagaudes; l'un d'eux, un Gaulois, « homme pervers », le méde-

(1) « De Bacaudis nunc mihi sermo est, qui per malos iudices et cruentos spoliati, afflicti, necati, postquam jus Romanæ libertatis amiserant, etiam honorem Romani nominis perdiderunt... Et vocamus rebelles, vocamus perditos, quos esse compulimus criminosos. Quibus enim aliis rebus Bacaudæ facti sunt, nisi iniquitatibus nostris, nisi improbitatibus iudicum, nisi eorum proscriptionibus et rapinis...? » Salvien, *De gub. Dei*, édit. Pauly, V, 6, pp. 109 110.

(2) « Gallia ulterior Tibattonem principem rebellionis secuta, a Romana societate discessit, a quo tracto initio, omnia pæne Galliarum servitia in Bacaudam conspiravere. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 435.

(3) « Capto Tibattone, et ceteris seditionis partim principibus vinclis, partim necatis, Bacaudarum commotio conquiescit. » *Chron. gall. an. CCCCLII*, an. 437.

cin Eudoxe, pourchassé sans doute, passa en 448 chez les Huns (1); contre ceux d'Espagne, nous voyons encore Frédéric, fils de Théodoric, diriger en 454 une expédition (2).

En 440, Aetius entre en relation avec les Alains (3), qui, d'ailleurs, se trouvaient déjà en Gaule. A son retour d'Italie, où, après l'apaisement des troubles de la Gaule, il était allé passer quelque temps (4), il donna à un groupe de gens de cette nation, commandés par leur roi Sambida, des terres à partager, prises dans les campagnes de Valence (5); comme ces terres étaient désertes, leur partage, dont il n'est plus ensuite question, dut s'opérer aisément.

En 442, des Alains font encore parler d'eux. En

(1) Voir plus loin, pp. 84-85.

(2) « Per Fredericum, Theudorici regis fratrem, Bacaudæ Teraconenses cæduntur ex auctoritatē romana. » Hydace, *Chron.*, XXX, 158.

(3) Sur eux, voir Zeuss, *Die Deutschen und ihre Nachbarstämme*, 700-706; et Dahn, *Die Könige der Germanen*, I, 260-65.

(4) « Pacatis motibus Galliarum, Aetius ad Italiam regreditur. » *Chron. gall.*, a. CCCCLII, an. 439.

(5) « Deserta Valentinæ urbis rura Alanis, quibus Sambida præerat, partienda traduntur. » *Chron. gall.*, a. CCCCLII, an. 440. Peut-être faut-il identifier ces Alains avec ceux qui assiégèrent Bazas de concert avec les Goths, pendant que Paulin de Pella était dans cette ville. Le roi de ces Alains, gagné par Paulin, abandonna les Goths et passa du côté des défenseurs. Alors les Goths, renonçant à poursuivre le siège, se retirèrent, suivis par les Alains toujours disposés à remplir leur devoir d'auxiliaires,

« ... Fidem pacis servare parati

Romanis, quoquo ipsos sors oblata tulisset. »

Eucharisticon, v. 97-98. Ces événements se passèrent peu après que Paulin eut atteint trente ans, comme l'indiquent les vers suivants :

« Sed transacta ævi post trina decennia nostri,

Successit duplicis non felix cura laboris ; »

Ibid., v. 32-33. Cela nous conduit aux environs de 410, car Paulin était né en 376.

cette année, plusieurs d'entre eux, à qui Aetius avait donné des terres à partager, entrèrent en lutte avec les indigènes qui avaient voulu se défendre, les battirent et les expulsèrent de leurs domaines (1). Gaupp (2) a pensé que ces Alains étaient ceux des environs de Valence. Cette identification est difficilement acceptable. En effet, en 440, on nous parle de terres désertes qu'on localise exactement aux environs de Valence; en 442, on mentionne des propriétaires et on nous dit que les révoltés se trouvaient dans la Gaule ultérieure, c'est-à-dire sur la rive droite de la Loire (3).

Il y a, dans la vie de saint Germain, un passage qui peut aider à comprendre la chronique de Prosper Tiro. Il y est dit qu'Aetius, qui alors gouvernait la République, offensé par l'insolence des habitants du tractus Armoricanus, permit à Eocharich, roi des Alains, avide et féroce, d'occuper ce pays (4). Il est

(1) « Alani, quibus terræ Galliae ulterioris cum incolis dividendæ a Patricio Aetio traditæ fuerant, resistentes armis subigunt et expulsis dominis terræ possessionem vi adipiscuntur. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 442

(2) *L. c.*, p. 4.

(3) Gaupp est amené par son identification à considérer la rive gauche du Rhône comme faisant partie de la Gaule ultérieure. Mais un passage de Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 9), où l'on voit : « ex ulteriori Gallia Jovinum adsumpsisse ornatus regio. » indique bien qu'il s'agit d'un pays du nord de la Gaule, car Olympiodore (*l. c.*, § 17, p. 61) nous apprend que cet usurpateur fut salué Auguste à Mayence. Il faut très probablement identifier la Gaule ultérieure avec celle des dix provinces, c'est-à-dire avec le diocèse de Trèves. Longnon (*l. c.*, p. 168, note 3) propose, sans nécessité, de substituer dans la chronique de 452 le mot « citerioris » à « ulterioris ».

(4) « Vix demum de transmarina expeditione remeaverat, et jam legatio Armoricani tractus fatigationem beati antistitis ambiebat. Offensus enim superbæ insolentia regionis vir magnifi-

probable qu'il s'agit ici des Alains de la Gaule ultérieure. Le tractus Armoricanus ne comprenait pas seulement la Bretagne d'aujourd'hui; il s'étendait jusqu'à la rive droite de la Loire, et c'est peut-être des attaques des Armoricains que Majorien délivra la ville de Tours (1). Il est très possible que la dureté d'Eocharich ait déterminé une révolte des indigènes; mais alors, la répression de ce soulèvement aurait entraîné Eocharich trop loin. Ce barbare se révolta, et saint Germain, qui revenait de Bretagne, le trouva à la tête d'une puissante armée prête à la guerre. Il réussit à le fléchir et le détermina à demander pardon à l'Empereur et à Aetius (2).

Un passage de l'histoire des Goths de Jordanès se prête, il est vrai, à première lecture, à une autre in-

cus Aetius, qui tum rempublicam gubernabat, Eochari, ferocissimo Alanorum regi, loca illa inclinando pro rebellionis praesumptione permiserat, quæ ille aviditate barbaricæ cupiditatis inhiaverat. » *Vie de saint Germain*, AA. SS., juillet, VII, p. 216, § 62.

(1) * ... Cum bella timentes

Defendit Turones, aberas; post tempore parvo

Pugnastis pariter, Francus qua Cloio... »

Sid. Apoll., *Pan. de Majorien*, v. 210-12. Sur la date de cet événement qui précéda de peu la défaite des Francs de Clodion, voir plus haut, p. 38.

(2) *Vie de saint Germain*, l. c., p. 216, § 62. L'Empereur, à la demande de l'évêque, pardonna aux révoltés; mais il revint sur sa décision à la suite d'une nouvelle révolte. *Vie de saint Germain*, l. c., p. 219, § 73. Toutefois, l'autorité impériale fut restaurée en Armorique, car Sidoine Apollinaire (*Lett.*, V, 9) dit que toute la Gaule obéissait aux préfets de Valentinien. L'intervention de saint Germain, qui eut lieu avant son voyage à Ravenne, où il mourut en 448, doit se placer en 447. Voir Lebeuf, *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auvergne et de son ancien diocèse* (édit. de 1848), I, 62-64, et J. Loth, *L'émigration bretonne en Armorique*, p. 47. — Ce sont peut-être ces Alains d'Armorique qui furent vaincus plus tard (451) par Thorismond. Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 7.

interprétation. L'historien nous parle en effet d'une troupe d'Alains campés près d'Orléans, dont ils avaient la garde. Quand Attila arriva en Gaule, leur roi Sanguibanus, effrayé par les périls de l'avenir, songea à livrer la ville à l'envahisseur (1). Aetius fit alors surveiller Sanguiban, qui fit son devoir à la bataille de « Mauriacus ». Ces Alains étaient-ils les mêmes que les Alains d'Armorique ? Sanguiban n'était-il pas le successeur d'Eocharich (2) ? Ou bien, faut-il admettre que Jordanès, dont le récit de la campagne de 451 appelle tant de réserves (3), s'est trompé ? Son roi Sanguibanus ressemble fort au roi Sambida que l'on installa aux environs de Valence. Une confusion de cette gravité n'est pas impossible de la part d'un homme qui écrivait un siècle après les événements, en Italie, et dans de mauvaises conditions (4).

Les Burgondes, dont il n'avait plus été parlé depuis 436, reparaissent alors. La chronique de 452 rapporte qu'en 443, le pays appelé Sabaudia leur fut donné à partager avec les habitants (5).

Sur cette région, la Sabaudia, pour laquelle on a proposé toutes sortes d'identifications (6), deux renseignements nous sont fournis. Ammien Marcellin rapporte que le Rhône, en sortant du lac Léman, coule en Savoie et chez les Séquanes, en lais-

(1) « Sangibanus namque, rex Alanorum, metu futurorum perterritus, Attilæ se tradere pollicetur, et Aurelianam civitatem Galliaë, ubi tunc consistebat, in ejus jura transducere. » *De rebus geticis*, XXXVII.

(2) Telle est l'opinion de A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e s.*, p. 168.

(3) Voir plus loin, pp. 102-103.

(4) Voir plus loin, p. 103.

(5) « Sapaudia Burgundionum reliquiis datur cum indigenis dividenda. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 443.

(6) Voir A. Jahn, *l. c.*, I, pp. 381-82.

sant à sa droite la Lyonnaise, à sa gauche la Viennoise (1). D'autre part, la *Notitia dignitatum* mentionne un préfet de la flotte des barques d'Yverdon en Savoie et un tribun de la première cohorte flavienne de Savoie établi à Grenoble (2). De ces deux textes, il résulte que la Savoie s'étendait au Sud-Ouest jusqu'à Grenoble, au Nord-Est jusqu'à Yverdon, et à l'Est peut-être jusqu'aux hauts sommets des Alpes. Toutefois, il n'est pas probable que tout ce pays fut alors donné aux Burgondes; nous savons en effet que, plus tard, deux frères, Romain et Lupicin, se rendirent dans des lieux écartés du désert du Jura, situés entre la Bourgogne et l'Allemagne et voisins de la cité d'Avenches, pour y fonder le monastère de Saint-Claude (*Condatisco*) (3). Puisqu'Avenches, voisine d'Yverdon, était alors au Nord de la Bourgogne, il faut admettre que les Burgondes n'avaient reçu que le Sud et le milieu de la Savoie, en sorte que Genève devait être le centre de leur établissement (4). Nous ne savons pas pourquoi

(1) « A Poenninis Alpihus effusione copia fontium Rhodanus fluens..., et paludi sese ingurgitat nomine Lemanno, eamque intermeans, nusquam aquis miscetur externis ...Unde sine jactura rerum per Sapaudiam fertur et Sequanos; longeque progressus, Viennensem latere sinistro per-tringit, dextro Lugdunensem. » XV, 11. Les Séquanes dont il est ici question sont les habitants du pays de Belley qui, enclavé entre la Lyonnaise et la Viennoise, faisait partie de la Maxima Sequanorum. Voir Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e s.*, p. 69, note 3.

(2) « Præfectus classis barcariorum Ebruduni Sapaudie; tribunus cohortis primæ Flavie Sapaudie Calaronæ. » *Notitia dignitatum*, édit. Seeck, Oc. XLII, 15 et 17.

(3) *Vita patrum Iurensium Romani, Lupicini, Eugendi*, édit. Krusch, *M. G. H.*, SS. rerum merovingicarum, III, § 1.

(4) C'est à Genève que résidait Chilpéric, *ibid.*, c. 1, § 5. Voir Longnon, *l. c.*, p. 66.

Aetius transporta les Burgondes en cet endroit; nous constatons cependant que la Savoie n'était pas éloignée de leur domaine primitif, qu'elle commandait des routes d'invasion en Italie; le cas échéant, ses habitants se trouvaient à portée des Goths qui pouvaient se révolter.

Les Burgondes, en Savoie, restèrent des auxiliaires; c'est à ce titre qu'ils servent contre Attila en 451 (1). Mais une question plus importante se pose : dans quelles conditions les installa-t-on dans leur nouveau pays, et quel sens faut-il donner au partage qu'ils en purent faire ?

En établissant des Barbares dans une portion de l'Empire comme soldats, Aetius ne faisait pas une chose nouvelle. Depuis longtemps, il y avait des précédents, et des règles avaient été établies par la loi. Le gouvernement romain, dans les régions dépourvues de camp, — c'étaient en général celles qui étaient éloignées des frontières, — logeait les soldats chez l'habitant. C'était là une charge assez lourde, car les soldats pouvaient être mariés et amener avec eux leur famille. Aussi avait-on réglé avec soin les détails de leur installation dans plusieurs lois (2) dont l'une, émanée d'Arcadius et de son col-

(1) « In numero auxiliarorum. » Jordanes, *De rebus geticis*, XLIV. — Peu après, ils combattent en Espagne contre les Suèves, à la suite du roi des Wisigoths : « Theodoricus arma movit in Suævos, Burgundionum quoque Gundiuchum et Hilpericum reges auxiliares habens sibi devotos » ; or, en cette occasion, Théodoric combattait pour l'Empire. Jordanès, *l. c.*, XLIV. En 472, les Burgondes sont encore fédérés ; alors, en effet, une troupe de Bretons au service de l'Empire, vaincue par les Wisigoths, se réfugie « ad Burgundionum gentem vicinam Romanisque in eo tempore foederatam ». Ibid., XLV.

(2) *Code Théodosien*, L. VII, t. 4, de erogatione militaris annonæ ; L. VII, t. 8, de metatis. *Novelles de Théodose*, I, t. 16, de

lègue Honorius, date de 398, c'est-à-dire du vivant d'Aetius. D'après ces lois, deux fonctionnaires sont chargés du cantonnement des soldats; l'un d'eux, le « metator », recherche la place où l'on établira le camp, l'endroit où l'on hospitalisera les soldats; l'autre, le « mensor », indique aux soldats leur place ou inscrit leur nom sur la porte de la maison qui leur est assignée (1). Le soldat s'appelle l'hôte; celui qui lui donne l'hospitalité porte aussi le nom d'hôte (*hospes*) ou de *dominus*, *possessor*. La relation juridique qui unit ces deux personnes s'appelle hospitalité (*hospitalitas*).

L'hôte ne doit que le couvert au soldat, qui doit se contenter de l'annone fournie par l'Etat. Quand une troupe est arrivée au lieu fixé pour son établissement, le soldat reçoit un billet de logement (*pittacium*) et se rend chez le propriétaire qui lui est assigné. On divise la maison en trois parties; le propriétaire en choisit d'abord une; le soldat, son hôte, choisit entre les deux autres; la troisième revient au propriétaire (2). Si l'hôte a le rang d'illus-

metatis. Sur cette question, voir Gaupp, *l. c.*, § 16, *Das Einquartierungswesen*, pp. 85-93, traduit dans Valentin-Smith, *La Loi Gombette*, pp. 83-90.

(1) « Deputatas singulis quibusque domus enotant, et portibus hospitaturi nomen adscribunt. » *Code Théodosien*, l. VII, t. 8, l. 4.

(2) « Duas dominus propriæ domus, tertia hospiti deputata, eatenus intrepidus ac securus possideat portiones, ut in tres domo divisa partes, primam eligendi dominus habeat facultatem, secundam hospes quam voluerit exsequatur, tertia domino relinquenda... Illustribus sane viris non tertiam partem domus, sed mediam hospitalitatis gratia deputari decernimus; ea dumtaxat conditione servata, ut alter ex his quilibet, quive maluerit, divisionem arbitrii æquitate faciat, alter eligendi habeat optionem... » *Code*

tre, la maison n'est divisée qu'en deux portions par le propriétaire ou le soldat; ensuite, le soldat ou le propriétaire choisit l'une des deux moitiés.

Il existe toutefois des dispenses. Les synagogues, les bâtiments impériaux, les boutiques, les ateliers sont affranchis du logement des soldats (1). Les sénateurs, les professeurs, les médecins et diverses autres personnes jouissent d'une exemption (2); d'abord elle ne concerna que la maison qu'ils habitaient; plus tard, des lois étendirent cette exemption à plusieurs maisons (3).

Comme l'installation à demeure de soldats chez des particuliers pouvait avoir des inconvénients, la loi avait pris de grandes précautions pour que les habitants de l'Empire ne fussent pas spoliés. On défendait aux soldats d'exiger de leurs hôtes des prestations, telles que le *salgammum* (4), le *cœnaticum*, l'*unguentarium*, le *pulveraticum* (5); on ne permettait que les prestations volontaires; mais, là encore, pour écarter les abus, une défense de Théodose et d'Honorius intervint en 413 (6). Il y a dans l'hospitalité organisée par ces lois quelque chose de

Théodosien, L. VII, t. 8, l. 5. Voir aussi *ibid.*, VII, 8, de metatis; VII, 4, de erogatione militaris annonæ; *Novelles de Théodose*. II, tit. 95.

(1) *Code Théodosien*, L. VII, t. 8, de metatis, l. 3, 14, 15.

(2) *Ibid.*, L. XIII, t. 3 de medicis, et profess., l. 3, 10, 16, 18; *Code de Justinien*, L. XII, 40, de metatis, l. 8, 9, 10, 11; *Ibid.*, L. X, 53, de profess., et med., l. 11.

(3) *Code Théodosien*, L. VII, t. 8, l. 16; *Novelles de Théodose*, t. XXV, de metatis; *Code de Justinien*, L. XII, t. 40, de metatis, l. 10.

(4) Voir *Code Théodosien*, L. VII, t. 9, de salgamo hospiti non præbendo, l. 3, et le commentaire de Godefroy.

(5) *Ibid.*, L. VII, t. 4, de erogatione annonæ, l. 12, et le commentaire de Godefroy.

(6) *Ibid.*, L. VII, t. 8, de metatis loi 10, § 2.

plus que dans l'hospitalité que nous devons aux soldats qui se déplacent aujourd'hui; ce régime choque nos idées d'indépendance et nous paraît très lourd. Mais il faut se dire que ces soldats barbares, établis chez l'habitant, étaient presque seuls chargés de la défense de l'Empire.

La pensée qui vient d'abord à l'esprit, c'est qu'Actius, en 443, a procédé conformément aux règles de l'hospitalité pour établir les Burgondes en Savoie. Mais cette hypothèse rencontre une grosse difficulté, car on constate qu'à la fin du v^e siècle les Burgondes ne se trouvent plus dans la condition de soldats hospitalisés; ils sont devenus de véritables propriétaires du sol qu'ils occupent. Ce fait a été contesté par quelques historiens (1) qui pensent que la terre en Savoie n'a pas été partagée entre les propriétaires et les Burgondes et que les indigènes n'ont pas été vraiment dépossédés; mais des travaux nombreux (2) et l'interprétation naturelle des documents établissent le contraire.

(1) Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (2^e édit.), I, pp. 597 et suiv., et *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, pp. 279 et suiv. — Léouzon le Duc, *Le Régime de l'hospitalité chez les Burgondes. Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, t. XII (1888), p. 232 et suiv.

(2) Voir : Gaupp, *Die germanischen Ansiedlungen und Landtheilungen in den Provinzen des römischen Westreichs*, Breslau, 1841, in-8^o, traduit dans Valentin-Smith, *La Loi Gombette*, pp. 1-88; Binding, *Das Burgundisch-romanische Kœnigreich*, I, p. 16 et suiv.; A. Jahn, *Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens*, pp. 407-475; Caillemet, *L'Etablissement des Burgondes dans le Lyonnais au milieu du Ve siècle. Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, classe des lettres, t. XVIII (1878-79), pp. 1-21; J. Havet, *Du Partage des terres entre les Romains et les Barbares chez les Burgondes et les Visigoths. Revue historique*, t. VI (1878), pp. 87 et suiv.

Tout d'abord, les expressions qu'emploie la loi des Burgondes ne peuvent se comprendre que s'il y eut réellement partage et appropriation. Au titre 54, il est dit, en effet : « au temps où notre peuple a reçu le tiers des esclaves et les deux tiers des terres (1) » ; au titre 13, la loi envisage le cas où un Burgonde ou un Romain a défriché pour se l'approprier une parcelle d'une forêt restée jusque-là indivise : dans ce cas, celui qui a fait le défrichement ne pourra conserver son essart (*exartum*) sans indivision, que s'il laisse prendre à son hôte sur la forêt autant de terrain qu'il en a pris lui-même (2) ; au titre 31, il est question de « *campi* », c'est-à-dire de terres vagues possédées en commun ;

R. Saleilles, *De l'Etablissement des Burgondes dans les domaines des Gallo-Romains*. *Revue Bourguignonne de l'enseignement supérieur* (1891), t. I, pp. 43-103, et II, pp. 343-407 (Voir la bibliographie donnée par l'auteur, I, p. 44, note 1) ; Perrenot, *Les Etablissements burgondes dans le pays de Montbéliard*, Montbéliard, 1904, in-8°. Ce même érudit a publié d'autres études relatives aux établissements Burgondes hors de la Savoie à une époque postérieure à celle dont nous nous occupons : *Les Alamans et les Burgondes dans la trouée de Belfort vers la fin du V^e siècle* (*Bulletin de la Société d'émulation de Belfort*, an. 1908, n° 27) ; *Difficultés que présente l'interprétation des noms de lieu (de provenance germanique) dans le territoire de Belfort* (*Ibid.*, an. 1909, n° 28) ; d'autres études du même auteur relatives à la Franche-Comté paraîtront prochainement dans les Mémoires des Sociétés d'émulation du Doubs et du Jura.

(1) « Licet eo tempore, quo populus noster mancipiorum tertiam et duas terrarum partes accepit... » § 1. — Chez les Wisigoths, le partage et l'appropriation du sol ressortent sans discussion possible du passage suivant : « Divisio inter Gothum et Romanum facta de portione terrarum sive silvarum. . » *Loi des Wisigoths*, I, 1, 16.

(2) « Si quis tam Burgundio quam Romanus in silva communi exartum fecerit, aliud tantum spatii de silva hospiti suo consignet, et exartum, quem fecit, remota hospitis communione possideat. »

si l'un des copossesseurs en défriche une portion, et qu'il la plante en vigne, il devra donner à l'autre une part égale de ce terrain en friche (1). Le titre 84 est encore plus explicite; il stipule en effet que le lot donné au Burgonde *sors* est inaliénable, à moins que ce Burgonde ne possède d'autres biens, sans doute des terres données par le roi et prélevées sur le domaine public; dans ce cas, le lot pourra être vendu, mais le Romain aura un droit de préemption (2). Evidemment, ce Romain possède une terre voisine du *sors* (3) du Burgonde, dont ce *sors* même a été primitivement détaché; la part du Burgonde peut être achetée par un étranger si l'hôte romain n'use pas de son droit de préemption. A cette terre détachée du domaine primitif qui peut, par vente, passer à un étranger, il n'y a qu'un nom qui convienne : c'est une propriété.

Il n'existe pas dans la loi Burgonde de texte qui, correctement interprété, soit en contradiction avec ce qui précède, pas un où le sens du mot *tertia*, employé au singulier (4), désigne autre chose qu'une part de propriété. Toutefois, on a cru en trouver

(1) § 1. « Inter Burgundiones et Romanos id censuimus observandum, ut quicumque in communi campo, nullo contradicente, vineam fortasse plantaverit, similem campum illi restituat, in cujus campo vineam posuit. »

(2) Voir plus loin, p. 67.

(3) La part du Burgonde s'appelle « *sors* » ou « *terra sortis titulo acquisita, sortis jure possessa* »; le sens du mot a été clairement établi par Gaupp, *l. c.*, p. 64 du § 47, notes 1 et 2; Fustel de Coulanges (*Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, pp. 306-313) a montré que le mot « *sors* » n'impliquait nullement un tirage au sort.

(4) Le mot « *tertia* » est employé au pluriel et ne désigne pas une part de propriété au titre 79 : « Licet jampridem a nobis fuerat ordinatum, ut si quis in populo nostro barbaræ nationis personam, ut in re sua consisteret, invitasset ac, si ei terram ad habitandum voluntarius deputasset, eaque per annos XV sine tertiis

dans la loi des Wisigoths, qui est celle d'un peuple dont l'établissement a de l'analogie avec celui des Burgondes (1), et qui peut-être a servi de modèle en quelques endroits à la loi Gombette (2).

habuisset in potestate ipsius permaneret, neque exinde quicquam sibi ille qui dederat, sciret esse reddendum : tamen ut absque ulla permutatione omni tempore generaliter memorata conditio debeat custodiri, præsentì placuit lege constitui ». Le sens de ce passage est clair ; un Burgonde a installé sur son domaine comme tenancier un autre Burgonde qui doit lui payer des redevances appelées « *tertiae* », analogues au « *tierces* » du Moyen-Age. S'il arrive que ce tenancier ne les paie pas pendant quinze ans, il y a prescription en sa faveur, et il devient propriétaire de sa tenure. On ne règle ici que des rapports entre Burgondes ; aucune allusion n'est faite à la « *tertia* » qui fut laissée aux Romains dans le partage des terres qu'on fit en faveur des Barbares.

(1) On peut être tenté de rapprocher de l'établissement des Burgondes en « Savoie » celui des Wisigoths en Aquitaine. Toutefois, il y a lieu de remarquer que ce rapprochement doit être fait avec précaution et qu'il ne peut nous fournir que peu de lumière. En effet, les circonstances ne sont pas les mêmes dans les deux cas. Les Wisigoths n'étaient pas un peuple vaincu et suppliant. C'étaient des Barbares fort embarrassants, presque des maîtres qui avaient fait beaucoup de mal en Orient, en Italie, en Espagne, et dont on cherchait à se débarrasser. Aussi, en 448 (Hydace, *Chron.*, XXIV, 69), Constance les installa-t-il en Aquitaine dans des conditions très favorables ; il leur donna la moitié des bois, comme l'indique la loi des Wisigoths (X, I, 9), et les deux tiers des terres, comme cela ressort de l'article précédent (X, I, 8) : « ... *Divisio inter Gothum et Romanum facta de portione terrarum sive silvarum nulla ratione turbetur, si tamen probatur celebrata divisio. Nec de duabus partibus Gothi aliquid sibi Romanus præsumat aut vindicet, aut de tertia Romani Gothus sibi aliquid audeat usurpare aut vindicare.* » D'autre part, les textes relatifs à l'établissement de 419 sont extrêmement maigres. Ce n'est pas l'établissement des Wisigoths — le premier en date — qui aide à comprendre celui des Burgondes, mais ce sont plutôt les textes relatifs aux Burgondes qui nous expliquent l'établissement des Wisigoths.

(2) Ceci, d'ailleurs, est contesté. Voir Gaupp, *l. c.*, 30 31, et Saleilles, *l. c.*, p. 355.

Il est question, dans cette loi, du « partage fait entre un Goth et un Romain, au sujet d'une portion de terres et de forêts (1) » ; ce partage, cette « division », est inséré à la suite de sept articles relatifs à des partages entre cohéritiers et voisins, et avant cinq articles relatifs à des terres données, sous condition, « *ad placitum canonis datae* » (2). Selon Fustel de Coulanges, l'article précité se rattache au second groupe ; or, il stipule que dans le partage les deux tiers appartiendront au Goth, le tiers au Romain, sans que ni l'un ni l'autre puisse prétendre davantage ; ces tiers ne désigneraient pas une portion du sol, car si le sol avait été partagé, il serait inutile de dire que chaque propriétaire ne doit pas empiéter sur l'autre ; ils ne peuvent que désigner « un prix de fermage qui était apparemment du tiers (3) ». Cette interprétation ne peut pas être admise. Il ne faut pas s'étonner du passage de la loi qui proscriit les empiètements de propriétaire à propriétaire ; une semblable prescription serait inutile dans une société policée, et elle peut sembler telle aujourd'hui ; elle était nécessaire dans une société aussi troublée que l'était la société barbare du v^e siècle. C'est ce que montre la comparaison de ce texte avec une prescription aussi évidente du titre 54 de la loi des Burgondes : « *Licet..., tamen quia complures, ut comperimus, immemores periculi sui, ea quæ præcepta fuerant excesserunt, necesse est, ut præsens auctoritas ad instar mansuræ legis emissæ et præsumptores coerceat, et huc usque contemptis remedium debitæ securitatis attribuat* ».

L'article 15 du titre I (L. X) a paru à quelques-uns

(1) X, I, 8. Cité plus haut, p. 63, note 1.

(2) X, I, 11.

(3) Fustel de Coulanges, *l. c.*, p. 599.

offrir un sens douteux. Il est ainsi conçu : « Qui accolam in terram suam suscepit et postmodum contingat, ut ille qui suscepit cuicumque tertiam reddat, similiter censiant, et illi qui suscepti sunt, sicut et patroni eorum, qualiter unumquemque contigerit ». Le mot « *tertia* » ne désigne nullement ici une redevance, mais bien la part de propriété laissée au Romain dans le partage. Un barbare usurpateur a concédé à quelqu'un une parcelle de terre qui contient une « *tertia* » de cette sorte dont on ordonne la restitution au Romain ; dans ce cas, le tenancier et le concédant sont responsables pour le paiement de l'impôt qui pèse sur cette terre. Ces usurpations étaient fréquentes ; elles sont condamnées à l'article suivant, et les juges reçoivent l'ordre d'arracher aux usurpateurs les « *tertiæ* » qu'ils occupent indûment (1), expression qui, soit dit en passant, ne peut se dire d'une redevance, mais convient seulement à un bien foncier.

Ce serait encore à une redevance d'un tiers que, selon Fustel de Coulanges, ferait allusion le passage suivant de Sidoine Apollinaire : « *Necdum enim de hereditate socruali quicquam vel in usum tertiarum sub pretio medietatis obtinui* (2) ». Sidoine aurait hérité de sa belle-mère une terre affermée au tiers des fruits ; mais, pour se concilier ses cohéritiers, il offrirait — sans succès d'ailleurs — de la compter dans sa part d'héritage, comme si elle était affermée à moitié (3). En réalité, rien n'indique que la « *tertia* » dont il est question soit une fraction de la

(1) « *Judices... tertias Romanorum ab illis qui occupatas tenent, auferant, et Romanis sua exactione sine aliqua dilatione restituant.* » X, I, 16.

(2) *Lettres*, VIII, 9.

(3) F. de Coulanges, *l. c.*, p. 599.

part d'héritage, ni que Sidoine ait affaire ici à des cohéritiers. Les récriminations qui précèdent ce passage laissent plutôt croire que l'auteur est en conflit avec les Barbares; d'autre part, il est difficile d'admettre que l'expression « *usus tertiae* » désigne le tiers des revenus d'une terre, car le mot *usus* ne convient d'ordinaire qu'à une possession matérielle (1). Ne serait-il pas plus simple d'admettre que Sidoine croyait avoir droit à la moitié de l'héritage vacant et qu'à titre de transaction il était disposé à se contenter du tiers en le comptant pour la moitié ?

En résumé, aucun des textes allégués n'est en contradiction avec l'interprétation ordinaire du mot « *tertia* » dans la loi des Burgondes. Nous sommes donc autorisés à conclure que, du temps de la rédaction de cette loi, soit au plus tard vers 490, les Burgondes, comme antérieurement les Wisigoths, étaient devenus propriétaires.

Toutefois, on peut se demander de quelle nature était leur propriété, et si elle était purement romaine, sans limite, ni réserve. Il y a dans la loi précitée deux passages qui ne sont pas conciliables avec cette interprétation. Il est dit en effet, au titre 55, qu'en cas de contestation entre deux Romains pour les limites des « *agri* » qui donnent lieu à l'hospitalité, les hôtes barbares ne seront pas associés au litige, auquel n'interviendront que les Romains (2). Gaupp

(1) Saleilles, *l. c.*, p. 377.

(2) « *Quamlibet certa sub districtione olim fuerit constitutum, ut Barbarus in causa Romani, quam contra alterum Romanum commoverit, quamve exceperit, sese non ausus esset adungere: tamen pensiores habentes de causarum actione tractatum jubemus, sicut actis jam temporibus præcepimus custodiri, quotiens de agrorum finibus, qui hospitalitatis jure a Barbaris possiden-*

explique que ce litige n'est pas une action de propriété, mais seulement une action spéciale qui revenait à savoir « quelles avaient été, avant le partage avec les Burgondes, les véritables limites des deux champs contigus », et qu'en conséquence, seuls, « les Romains devaient se mettre en avant (1) ». Pourtant une action intentée à raison des limites avait nécessairement des conséquences à l'égard de la propriété du Burgonde; et il est au moins surprenant de voir que, dans un procès qui intéressait sa propriété, le Burgonde ne pouvait intervenir. D'autre part, ce barbare connaissait nécessairement les limites primitives du domaine; sans cela, la superficie en eût été incertaine; et comment, dans ce cas, aurait-il pu en prendre exactement la portion qui lui avait été concédée par l'hospitalité, que ce fussent les deux tiers, la moitié ou le tiers? En second lieu, il est dit, au titre 84, qu'un droit de préemption (2) est accordé à l'hôte romain en cas de vente du lot du Burgonde, ce qui, d'ailleurs, ne peut avoir lieu que si le détenteur de ce lot possède d'autres pro-

tur, inter duos Romanos fuerit mota contentio, hospites eorum non socientur litigio, sed Romani in iudicio contententes expectentur, ut cujus Barbari hospes evicerit, cum ipso postmodum de re obtenta habeat rationem. Quodsi quis Barbarorum sese ad litigandum in ejusmodi causationem miscuerit, mox repulsus inferat mulctæ nomine, pro eo quod interdicta contempnit, solidos XII. »

(1) Gaupp, *l. c.*, § 49, pp. 75-76.

(2) « Hoc etiam interdictum, ut quisque habens alibi terram, vendendi necessitatem habet, in comparando, quam Burgundio venalem habet, nullus extraneus Romano hospiti præponatur nec extraneo per quodlibet argumentum terram liceat comparare » § 2.

priétés (1). Gaupp voit dans cette prescription « une preuve de la faveur dont les Romains jouissaient ». N'est-il pas plus probable que le droit de préemption dérive du droit ancien de propriété qu'avait le Romain sur toute la terre, et qu'il constitue une sorte de supériorité, un « dominium » sur la terre du Burgonde ? Ainsi, contrairement à l'opinion de Fustel de Coulanges, les Burgondes devinrent propriétaires des lots qui leur furent concédés ; mais leur propriété ne peut pas, contrairement à ce qu'admet Gaupp, être assimilée à la propriété que définit le droit romain. Elle est limitée, atténuée, et fait songer déjà aux modes de possession que l'on a connus au Moyen-Age (2).

L'établissement des Burgondes en 443 a été décidé quand Aetius était vraiment le maître de la Gaule. Bien qu'il soit impossible de prouver qu'il fut alors en Gaule, il est extrêmement probable, ou qu'il décida cette mesure, ou qu'il présida à son exécution. La pensée vient d'abord à l'esprit que le partage des terres commença à être opéré sous ses yeux, et que les Burgondes devinrent dès lors des propriétaires.

Mais, à la réflexion, une question se pose. Ces soldats Burgondes, qui autrefois ne bénéficiaient que des avantages de l'hospitalité, sont-ils passés d'un seul coup à la condition de propriétaires ? Entre

(1) « Quia cognovimus, Burgundiones sortes suas nimia facilitate distrahere, hoc præsenti lege credidimus statuendum, ut nulli vendere terram suam liceat, nisi illi qui alio loco sortem aut possessiones habet » § 1. — Léouzon le Duc (*l. c.*, p. 243) pense que les biens mis en adjudication par le Burgonde en ce cas « sont quelconques ». Mais le paragraphe précité indique au contraire par l'emploi du mot « sortes » qu'il s'agit des portions accordées aux Barbares en vertu du partage initial.

(2) Voir Saleilles, *l. c.*, pp. 394 et suiv., et Léouzon le Duc, *l. c.*, pp. 236-38.

leur condition primitive et celle que décrit la loi des Burgondes, n'y a-t-il pas place pour des situations intermédiaires, des étapes, des échelons ?

Le paragraphe 1 du titre 54 est ainsi conçu : « Au temps où notre peuple reçut le tiers des esclaves et les deux tiers des terres, nous avons édicté que quiconque aurait reçu de nos parents ou de nous un domaine (*ager*) avec des esclaves ne pourrait exiger le tiers des esclaves et les deux tiers des terres au lieu où l'hospitalité lui a été déléguée ». La loi constate ensuite que cette prescription a été violée, et elle ordonne de revenir à l'ancien état de choses. Donc, au moment où l'on a rédigé ce titre, il y a des Burgondes qui, à l'endroit où ils ont reçu l'hospitalité, possèdent le tiers des esclaves et les deux tiers des terres. Or, cette expression de terres (*terræ*) a un sens très précis; elle désigne des terres labourables, par opposition aux autres parties du domaine : les terrains vagues (*campi*) (1), les terrains défrichés (*exarta*) (2), les bois (*silvæ*) (3), les vergers (*pomaria*) (4), l'enclos (*curtis*) (5) ». Mais alors, deux nouvelles questions se posent : d'abord, que possèdent en sus des terres labourables les Burgondes qui n'ont rien reçu du roi ? Ensuite, que doivent posséder les Burgondes qui ont reçu des terres de lui (6) ? Car le sens de l'édit est bien tel

(1) Tit. 23, § 3 ; 31.

(2) Tit. 54, § 2.

(3) Tit. 13 ; 23, § 4 ; 28, §§ 1-3 ; 54, § 2 ; 67.

(4) Tit. 54, § 3.

(5) Ibid.

(6) Ces terres provenaient des fonds particuliers de l'Etat « *fundi rei privatæ* », des possessions de la maison impériale « *prædia domus augusti* », des biens patrimoniaux de l'empereur « *fundi patrimoniales* ». Gaupp, *l. c.*, § 46, p. 55.

qu'il ordonne aux Burgondes de rendre ce qu'ils ont pris en trop, mais non de rendre tout ce qu'ils possédaient au « lien d'hospitalité ».

Le même titre 54 dit que les Burgondes ont réclamé au sujet de terres défrichées récemment. Mais, comme on ne veut pas augmenter les charges des Romains, on décide qu'en matière de défrichements les Burgondes n'auront droit qu'à une part égale à celle qui leur revenait dans la forêt, c'est-à-dire à la moitié; il en sera de même pour les terrains vagues que l'on aura défrichés, les vergers et l'enclos qui entourent l'habitation ; donc, avant l'époque où les Burgondes reçurent le tiers des esclaves et les deux tiers des terres, ils ne possédaient que la moitié des terres de l'endroit où ils avaient été hospitalisés. Nous ne savons pas dans quelles circonstances le lot de terres labourables a été porté aux deux tiers et quand, à titre de conséquence, un tiers des esclaves fut attribué aux nouveaux venus. Gaupp pense que le roi « pouvait considérer la satisfaction de cette prétention comme le meilleur moyen, non seulement de tenir son peuple en paix, mais encore de mettre les Romains à l'abri de querelles futures et, tout au moins, de leur assurer la possession paisible de ce qui leur était laissé (1) ». C'est là une explication étrange. L'augmentation du lot des Barbares n'est pas une preuve de la bienveillance du roi, mais bien plutôt de l'accroissement du pouvoir des Barbares qui ne se sentent plus dépendants de l'Empire. Sur la date qu'il faut attribuer à cet édit, on ne peut fournir que des indications approximatives. Il ne peut être rapporté au *vi*^e siècle, car il y est fait allusion dans un des anciens titres de la loi des Bur-

(1) *L. c.*, § 44, p. 52.

gondes; il faut donc le placer entre l'année 443 et la fin du v^e siècle et, par conséquent, l'attribuer à l'un des trois rois qui ont régné alors : Gundioc, Chilpéric, Gondebaut. La solution est fournie par un passage du titre 54, dans lequel le roi dit : « eo tempore quo populus noster,, tertiam,, accepit, a nobis fuerit emissa preceptio, ut quicumque agrum cum mancipiis seu parentum nostrorum, sive largitate nostra perceperat... ». Il n'est pas possible d'attribuer ces paroles à Gundioc ni à Chilpéric qui ne pouvaient parler des concessions de leurs parents, puisqu'il ne s'interpose aucun règne entre le leur et l'établissement de 443 (1); l'édit doit donc être rapporté à Gondebaut; il est, par suite, postérieur à 472, date de sa nomination comme patrice (2), et antérieur à 480-90, date de la plus ancienne rédaction de la loi burgonde (3).

Est-il possible de remonter plus haut que cet événement que nous ne pouvons fixer avec précision, et pouvons-nous croire que les Burgondes ont toujours joui de la moitié des biens soumis au partage ?

Aucun texte burgonde ne permet de répondre nettement à cette question; mais il est pourtant possible de jeter sur elle quelque lumière. Nous savons, par exemple, que les Ostrogoths partagèrent des terres italiennes avec leurs propriétaires primitifs, mais qu'ils n'en prirent qu'un tiers. Pourtant,

(1) Voir Jahn, *l. c.*, Stammtafel des burgundionischen Könighauses erster Dynastie, t. I, p. 555.

(2) Ibid, p. 539, note 3.

(3) Voir Gaupp, *l. c.*, § 43, pp. 44-45. Bluhme en place la rédaction entre 480 et 499. Préface de l'édition de la loi, *M. G. H.*, III, p. 500. — Cette loi de Gondebaut pourrait être considérée comme faisant partie de celles qu'il promulgua en faveur des Romains et que mentionne Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 33).

cela se passait à la fin du v^e siècle, au bénéfice d'un peuple victorieux et puissant, alors qu'il n'y avait plus d'Auguste en Italie, que l'Auguste de Constantinople était peu capable de gouverner la portion occidentale de l'Empire, qu'Aetius avait disparu sans laisser personne qui pût le remplacer. Au contraire, les Burgondes, quand on les établit, étaient très affaiblis par leurs défaites de 435; ils n'étaient pas nombreux; ils ne s'imposaient pas comme des maîtres, ils se présentaient en suppliants. Il est bien difficile d'admettre qu'on leur ait accordé, dès 443, un traitement aussi favorable que celui qui fut plus tard accordé aux Ostrogoths. Et l'on peut croire que, de même que leur situation fut améliorée quand on porta leur part de terre labourables aux deux tiers, de même la concession qu'on leur fit de la moitié des domaines était une amélioration, et qu' auparavant ils avaient dû se contenter d'un tiers (1). Sur les causes de cette amélioration, on est réduit aux conjectures; mais il n'est pas impossible qu'elle ait eu lieu en 457 (2), quand les sénateurs de la région de Lyon, révoltés contre Majorien, appelèrent les Burgondes et partagèrent des terres avec eux (3).

La concession de portions de domaines aux Burgondes, à titre de propriétés, a-t-elle eu lieu en 443 ? On l'a cru, et M. J. Havet a écrit : « .. On devait songer à occuper les bras de tous ces barbares; or, on sait que les habitants des provinces romaines

(1) Voir Caillemer, *l. c.*, p. 11, note 1.

(2) Telle est l'opinion de Jahn, *l. c.*, p. 397, note 1.

(3) « Burgundiones partem Galliæ occupaverunt, terrasque cum Galliis senatoribus diviserunt. » Marius d'Avenches, *Chron.*, an. 456. Le Cont. de Prosper Tiro (*M. G. H., Chronica Minora*, t. I, p. 303) rapporte l'événement à 457, ce qui est plus acceptable, car Majorien ne devint empereur qu'en cette année.

ne suffisaient plus à cultiver leurs terres. On dut donc trouver tout naturel de donner aux barbares de la terre à cultiver pour en tirer leur nourriture (1) ». Nous avouons que le passage de l'hospitalité au partage des terres ne nous paraît pas aussi naturel. L'hospitalité comporte l'abandon du tiers de la maison; à cet abandon, l'établissement définitif ajoute une portion correspondante de terres; de plus, il y a entre l'hospitalité, même grevée de prestations illégales telles qu'en constate le code Théodosien, et le partage des terres tel que nous le révèle le roi des Burgondes, un abîme juridique; et nous doutons qu'un gouvernement qui, dans ses lois, avait organisé si fortement la propriété l'ait franchi aisément. Cela ne pourrait être admis que si les Burgondes eussent été victorieux des Romains et qu'on dût les craindre ou puissants et qu'on dût les ménager. Mais, comme il n'en était rien en 443, nous sommes obligés de chercher si des événements extérieurs ou des particularités du partage ne fournissent pas une solution.

Une première hypothèse se présente. Si le sort des Burgondes a été amélioré, n'est-ce pas parce qu'ils l'ont mérité ? Rien dans leur histoire n'est à relever jusqu'au temps de l'entrée d'Attila en Gaule. Mais, en 451, ils font bonne figure; ils rejoignent l'armée d'Aetius et participent à la grande bataille de Mauriacus. Cet événement constitue une date dans leur histoire, car il est dit au titre 17 de leur loi que tous les procès mus entre les Burgondes, et qui n'ont pas été jugés jusqu'à cette bataille, sont annulés (2). Un événement qui fait annuler les pro-

(1) *Revue hist.*, l. c., p. 97.

(2) « De causis aliis et calumniatorum remotione. Omnes omnino causæ quæ inter Burgundiones habitæ sunt et non sunt finitæ ad pugnam Mauricensem habeantur abolitæ. »

cès que l'on n'a pas encore jugés doit intéresser profondément une société. Ne pourrait-on pas admettre qu'il est en relation avec un changement de condition des Burgondes qui sont passés alors, en récompense de leurs services, de la condition d'hôtes à celle de propriétaires ?

Ce n'est là qu'une hypothèse. Si le partage des propriétés est antérieur et date par exemple de l'année 443, on est obligé de chercher ailleurs une explication. On en trouverait aisément une, si l'on pouvait établir que la population offrit le partage ou simplement le consentit volontiers. Cela se produisit en 457 pour le Lyonnais; « eo anno, dit Marius d'Avenches, Burgundiones partem Galliæ occupaverunt, terrasque cum Gallis dividerunt »; ce même fait est rapporté inexactement à l'année 372 par la chronique dite de Frédégaire : « Per legatos invitati a Romanis vel Gallis qui Lugdunensiam provinciam remanebant... ut tributa reipublicæ potuissent rennuere, ibi cum uxoribus et liberis visi sunt consedis (1) ». Mais il s'agit ici d'une époque très tourmentée; Avitus, l'empereur des Lyonnais, vient d'être tué; comme on élève au rang d'Auguste Majorien qui leur déplait, il n'y a plus pour eux d'empereur; ils ne veulent plus envoyer d'argent à l'Auguste d'Italie. Leur acte est la conséquence d'une révolte; dans leur intérêt pécuniaire, et pour se mettre à l'abri de la vengeance de Majorien,

(1) Voir G. Monod, *Sur un texte de la compilation dite de Frédégaire relatif à l'établissement des Burgondions dans l'empire romain. Mélanges de l'Ecole des Hautes-Etudes*, 1877, pp. 229-239. La correction et l'interprétation de l'auteur, auxquelles nous nous rallions, ont été combattues par Fustel de Coulanges dans ses *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, pp. 283-84.

ils appellent les Burgondes et ils paient assez cher leurs services. D'ailleurs, ce sont des sénateurs, de grands propriétaires qui peuvent donner. Rien de semblable en 443 dans la Savoie.

On pourrait supposer que la Savoie était alors un pays peu habité, aux terres sans valeur, mal cultivées ou même abandonnées. Sans insister sur la pauvreté naturelle de la région, on peut remarquer qu'il s'est produit dans l'Empire, à partir du second siècle, une crise économique. Il y a eu un temps où la terre produisait si peu et où les impôts étaient si lourds que des contribuables abandonnèrent leurs terres. L'Etat les donna à la curie de la cité, en la chargeant de leur trouver de nouveaux propriétaires; si elle ne pouvait en découvrir, elle devait acquitter elle-même l'impôt qui pesait sur ces terres. Si cela lui était impossible, la terre abandonnée devait être partagée entre les propriétaires voisins. De tels abandons ont pu se produire en Savoie, et le pays a pu désirer l'arrivée d'une nouvelle main-d'œuvre, même au prix d'un abandon de propriété; mais il faut dire qu'aucun texte n'indique ces abandons et ne laisse deviner ces désirs.

Il faut considérer l'effet qu'aurait produit un partage de la propriété gallo-romaine, même s'il eut laissé aux indigènes les deux tiers de leurs propriétés. « Qu'on essaie de se figurer, dit très bien Fustel de Coulanges, ce que serait un tel déplacement de la propriété...; qu'on se figure encore quelles traces matérielles il aurait laissées après lui; quelles douleurs et quelles rancunes il aurait mises pour longtemps dans les cœurs; et l'on sera surpris de ne trouver parmi tant d'écrits et de témoins de toute sorte, ni l'indice de ces difficultés,... ni l'expression

de ces rancunes (1) ». Nous savons que les Alains, établis par Actius en Gaule, déterminèrent un soulèvement des habitants, avec qui ils engagèrent une vraie lutte. Rien n'indique que les Burgondes aient été mal reçus en 443; l'appel que leur adressèrent plus tard les Lyonnais montre, au contraire, que leur venue, et par suite le partage, étaient acceptés par les esprits.

Si, dès 443, on a pris aux indigènes la moitié, ou seulement le tiers des terres que l'on devait partager, il faut supposer que l'on a procédé d'une manière satisfaisante pour tous. Or, l'économie du partage que l'on imagine d'ordinaire a quelque chose de choquant, car on admet que les Burgondes ont reçu la même proportion de chaque domaine partagé. Mais il y avait des domaines de toute sorte en Gaule. On trouvait de petits propriétaires qui possédaient quelques arpents; d'autres — c'étaient les curiales — en possédaient au moins vingt-cinq; il y avait enfin des sénateurs pour qui un domaine de mille arpents était modeste, et même petit (2). Le partage que l'on suppose d'ordinaire aurait conduit à découper des lots fort inégaux. Sans doute, il pouvait y avoir, parmi les Burgondes, des différences de naissance ou de dignité qui comportaient des attributions inégales de terres (3); mais il est douteux

(1) *Histoire des institutions...* (2^e édit.), I, p. 456.

(2) Rappelons qu'Ausone appelle *villula* un domaine de 1.050 arpents. Fustel de Coulanges, *L'Alleu et le domaine rural*, p. 35.

(3) Telle est l'opinion de Gaupp : « il est permis de croire que généralement, dans le partage des terres, on tint particulièrement compte de la diversité de condition et que les « optimates » Burgondes devinrent les hôtes des « honorati » Romains et de la noblesse provinciale, c'est-à-dire des décurions, et les hommes libres, les hôtes des « possessores » dans le sens restreint du mot ». *L. c.*, § 45, p. 54.

que les différences dans la société burgonde fussent comparables à celles de la société romaine. Un partage systématique des domaines — abstraction faite de leur étendue respective — aurait été injuste; il aurait soulevé des protestations et leur écho, de même que celui de tant d'autres, serait venu jusqu'à nous.

On est donc conduit à chercher une solution qui, tout en donnant de quoi vivre aux Burgondes, fût acceptable pour les Gallo-Romains; tel est l'avantage de celle qu'a proposée M. Saleilles (1). L'auteur remarque d'abord que la villa gallo-romaine ne formait pas un tout indivisible, mais qu'elle comprenait plusieurs cellules, plusieurs centres de culture que la loi burgonde appelle *colonicae*. D'autre part, le lieu sur lequel l'hospitalité a été concédée aux Burgondes s'appelle *ager* (2); ce mot ne désigne pas un simple champ; c'est, comme l'indiquent les vers de regret de Paulin de Pella (3), une exploitation comprenant des terres labourables, des prés, des vignes, des vergers, mais une exploitation plus petite qu'une villa. Or, l'*ager* est mis, au titre 38 de la loi, sur le même pied que la *colonica* (4). D'ail-

(1) *L. c.*, I, pp. 80 et suiv.

(2) « Quotiens de agrorum finibus qui hospitalitatis jure a barbaris possidentur... » Tit. 55, § 1.

(3) « Non *ager* instructus propriis cultoribus ullus,

Non *vineta* quibus solis *urbs* utitur ipsa

Omne ad *praesidium vitae* aliunde parandum

Sed tantum *domus urbana*, *vicinus* et *hortus*

Atque ad *perfugium senii* *perparvus agellus*

Non sine vite quidem, vel pomis, sed sine terra : »

Eucharisticon, v. 524-29.

C'est par le mot *ager* que l'on désigne l'exploitation du colon au *Code de Justinien*, I, 3, 16 ; XI, 63 ; XI, 68, 6, et au *Code Théodosien*, V, 4, 3. Voir aussi Fustel de Coulanges, *L'Alleu et le domaine rural*, pp. 208-209.

(4) « Si quis in *agro regio* vel *colonica* voluerit *adplicare*. » Tit. 38, § 7.

leurs, au titre 67, il est question d'une forêt indivise que l'on veut partager; on réserve la part du Romain sur la forêt elle-même, puis sur ce qui dans cette forêt a été défriché; comme cette part est de moitié, il est évident que l'on a affaire ici à un terrain sur lequel l'hospitalité a été conférée. Mais on remarque que sur ce terrain il n'y a pas qu'un seul hôte barbare; il y en a plusieurs, car on dit qu'une fois la moitié du Romain mise à part, chacun des ayant-droit, possesseur d'un ager ou d'une colonica, prendra sur le bois proportionnellement à la terre arable de son lot (1). Si l'on avait donné à chaque Burgonde une moitié de la villa, il n'y aurait pas lieu de mentionner plusieurs ayant-droit; si on le fait, c'est que plusieurs hôtes se trouvent dans les limites de la villa (2); et cela n'est possible que si chacun d'eux a été installé sur un ager (3). Ainsi

(1) « Quicumque agrum aut colonicas tenent, secundum terrarum modum vel possessionis suæ ratam, sic silvam inter se noverint dividendam, Romano tamen de silvis medietate et in exartis servata. »

(2) On pourrait supposer qu'il s'agit ici des héritiers de l'hôte Burgonde primitif; mais il faut songer que l'hôte romain primitif pouvait aussi avoir des héritiers. Si la loi faisait ici allusion aux premiers, elle devrait aussi mentionner les seconds.

(3) M. Perrenot (*Les Établissements Burgondes dans le pays de Montbéliard*, conclusion, pp. 112-20) pense que le partage a porté sur toute l'étendue des terres de la villa. Il remarque, à l'appui de son opinion, que, dans le pays de Montbéliard, à chaque village actuel dont le nom est d'origine romaine correspondent deux villages dont le nom est d'origine burgonde; ces villages auraient été créés sur les deux tiers des terres labourables qui furent données aux nouveaux venus. Toutefois, il faut observer qu'il n'est pas sûr que dans cette région les nouveaux venus — bien que leur établissement ne date pas du temps d'Aetius — aient eu immédiatement les deux tiers des terres; il est possible qu'ici, comme ailleurs, ils aient reçu d'abord un tiers, puis la moitié; on comprend à la rigueur que pour le premier établisse-

sur chaque villa, le propriétaire primitif est incontestablement plus riche que chacun de ses hôtes; la situation n'est mauvaise que pour le propriétaire moyen qui, lui, ne possédait qu'un ager qu'il a dû partager. Mais, comme l'influence au v^e siècle appartenait à la classe sénatoriale qui possédait la terre, source principale de richesse, et qui détenait les hautes fonctions de l'Etat, l'établissement des Burgondes s'explique dès lors aussi aisément en 443 en Savoie qu'en 457 dans le Lyonnais.

La période de dix-huit ans, qui va de 425 à 443, est, dans la vie d'Aetius, celle qui est la plus remplie. Quand le patrice n'est pas à Ravenne pour surveiller ses intérêts, il est en Gaule, à l'armée; il ne se passe

ment des Burgondes un nouveau centre de population ait été créé; mais on ne voit pas pourquoi il se serait dédoublé après l'augmentation de part qui fut accordée. D'ailleurs, les deux tiers qui furent donnés en dernier lieu appartiennent à la même personne qui avait reçu le premier tiers; on s'explique difficilement comment, pour l'utilité de son exploitation, ce concessionnaire — qui n'avait qu'une famille — aurait créé deux centres d'exploitation. La proportion de noms Burgondes mentionnée par l'auteur doit être utilisée avec précaution, car le nom d'une localité ne fait pas connaître toujours la nationalité de ses habitants. Cette proportion est très forte sans doute; peut-être cela tient-il à ce que les Burgondes, dans la région frontière de Montbéliard, trouvèrent un pays dévasté et vide d'habitants?

L'hypothèse empruntée à M. Saleilles, qui résout beaucoup de difficultés, se heurte pourtant à un obstacle. Si l'on n'a partagé que les tenures dont l'ensemble constituait le domaine de la villa, il faut bien admettre que les deux tiers donnés aux Burgondes représentaient une surface modeste, une petite exploitation. Or, il est dit au titre 54 que les Burgondes reçurent le tiers des esclaves. Ceux-ci, d'après notre hypothèse, ne pouvaient être pris au propriétaire de la villa; ils ne peuvent donc être enlevés qu'au tenancier de l'ager, de la *colonica*. Mais celui-ci paraît avoir été un homme de peu, à qui on attribuera difficilement la possession d'esclaves.

guère d'années sans qu'il fasse une campagne ou qu'il ait à s'occuper des Barbares. Ses succès accrurent son autorité, non sans difficulté peut-être, car nous savons qu'en 440 il entra en conflit avec un haut fonctionnaire, Albinus, et que Placidie envoya alors en Gaule le diacre Léon — le futur pape — pour mettre fin à la querelle (1). La prépondérance d'Aetius devint telle que le gouvernement s'adressa à lui pour le charger de missions qui, semble-t-il, étaient plutôt du département du préfet du prétoire que du sien; en 445, il fut chargé de mettre un terme aux abus commis par Hilaire, évêque d'Arles, qui, sans consulter le pape, faisait des ordinations illégitimes et forçait les villes à recevoir ses créatures (2). Tant de succès valurent à Aetius, en 446, un troisième consulat (3). Sa renommée passa les mers, et les Bretons, que les Saxons poussaient à la mer et que la mer rejetait vers les Saxons, réclamèrent son appui (4). Mais il ne céda pas à la requête (5); en un temps où les

(1) Voir plus loin, p. 109.

(2) *Novelles de Théodose*, t. XVI (6 juin). Sur ce conflit, voir une lettre du pape Léon, *Epistolæ*, édit. Migne, *Patrologie latine*, t. LIV, 628-36.

(3) Ses collègues au consulat furent : en 432, Valerius; en 437, Sigisvultus; en 446, Aurelius Symmachus. Am. Thierry (*l. c.*, p. 305) a cru que le poème de Merobaudes (*Opera, l. c., panégyrique*) fut écrit à l'occasion du troisième consulat d'Aetius. Mais, comme il n'est pas fait allusion dans ce poème à un événement postérieur à l'année 435 (paix avec les Vandales), cette opinion est inacceptable. Voir Mommsen, *Aetius. Hermes, l. c.*, p. 516, note 5.

(4) « Agitio ter consuli gemitus Britannorum « repellant barbari ad mare, repellit mare ad barbaros ». Gildas, *De excidio et conquestu Britanniae*, édit. Mommsen, *M. G. H., Chronica minora*, III, p. 36.

(5) « Quibus dum Aetius minime annuisset, eo quod contra vi-

Barbares pénétraient au cœur de l'Empire, il ne croyait pas utile de reconquérir les portions extrêmes qui en étaient détachées.

cinus hostes occupatus existeret. » Paul Diacre, *Historia miscella*, XIV (dans Muratori, I, 96).

IV

AETIUS ET L'INVASION D'ATTILA

La Gaule fut en paix jusqu'en 450. En cette année, Attila quitta la vallée du Danube (1). Il avait d'abord hésité quelque temps avant de choisir sa route. A la mort de Théodose, il avait sommé le nouvel Auguste d'Orient, Marcien, de lui continuer le tribut consenti jusqu'alors par son prédécesseur. Mais Marcien lui fit une réponse telle qu'Attila et beaucoup de Barbares n'en avaient depuis longtemps reçue d'un Auguste : si Attila voulait la paix, il était prêt à lui accorder des présents; s'il voulait la guerre, il saurait lui opposer autant d'armes et de soldats que pouvaient en fournir les Huns. Attila renouça à une expédition dans la portion orientale de l'Empire, vers laquelle ne conduisait aucune route commode et que de nombreuses chaînes de montagnes, d'une traversée difficile, séparaient de la vallée du Danube.

Plusieurs motifs, au contraire, le poussaient vers la portion occidentale de l'Empire. Honoria, sœur de Valentinien, lui avait, dans sa jeunesse, pendant

(1) Voir, sur Attila : Am. Thierry, *Hist. d'Attila* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°) et H. Lichtenberger, *Le Poème et la légende des Niebelungen* (Paris, 1891, in-8°); et sur les préliminaires de cette guerre et les débuts de l'invasion, Wurm, *l. c.*, 66-80.

un moment de dépit, envoyé son anneau et demandé le mariage. Après la mort de Théodose, Attila envoya des ambassadeurs à Valentinien; il affirmait qu'Honorio n'avait pas démerité et qu'il irait la défendre si on ne lui donnait pas le diadème. On lui répondit qu'Honorio, déjà mariée, ne pouvait devenir sa femme, et que, femme, elle ne pouvait arriver à l'Empire. Mais Attila s'obstina, renouvela ses demandes, et, comme preuve de ses droits, envoya à Valentinien l'anneau qu'il avait reçu d'Honorio (1).

Ce conflit devait, semble-t-il, conduire Attila en Italie; toutefois, le roi des Huns se dirigea d'abord vers la Gaule où conduisait naturellement la haute vallée du Danube, route commode pour une armée de cavaliers encombrée de chariots. Vers ce pays, d'ailleurs, le poussaient d'autres motifs. Attila en voulait aux Wisigoths qui, au temps de leur entrée dans l'Empire, avaient échappé aux Huns; il les considérait comme des rebelles. Il était excité contre eux par Genséric, roi des Vandales, qui venait de renvoyer à Théodoric, roi des Wisigoths, son père, sa belle-fille à qui, sur un soupçon d'empoisonnement,

(1) Priscus, *l. c.*, fr. 16, p. 99. — « Attila Gallias ingressus quasi iure debitam poscit uxorem. » *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 451. — Il est possible aussi que l'expédition d'Attila ait été déterminée par une négociation manquée. Au moment où Sirmium était assiégée par les Huns, l'évêque de la ville avait remis les vases de l'église à Constantius, un Gaulois, secrétaire d'Aetius. L'évêque étant mort pendant le siège, Constantius s'appropriait le dépôt et l'engagea à un certain Sylvanus, prêteur sur gages qui, n'étant pas remboursé à l'échéance, les vendit à un évêque d'Italie. Attila fit mettre à mort Constantius et réclama à Valentinien ou Sylvanus ou les vases. On lui envoya une ambassade que rencontra Priscus et dont nous ne connaissons pas les travaux. Priscus, *Fragments des historiens grecs*, édit. Didot, t. IV, fr. 8, pp. 84-85.

il avait fait couper les narines, Lancer Attila sur les Wisigoths, c'était pour Genséric un moyen de se mettre à l'abri de leur vengeance (1). Attila prétendait faire cette guerre sans violer en rien son amitié pour la République, et engager avec Théodoric une lutte (2) à laquelle il désirait que l'empereur ne participât pas (3). Ajoutons deux motifs de moindre importance. Un roi des Francs ripuaires était mort, laissant deux fils qui se disputèrent sa succession. L'ainé demanda l'aide d'Attila ; le cadet demanda celle d'Aetius et vint à Rome où le vit l'historien grec Priscus. C'était un jeune homme à la barbe naissante, aux cheveux blonds et longs descendant sur les épaules. Aetius le reçut bien, l'adopta, fit avec lui un traité d'amitié et d'alliance et le renvoya avec les présents que lui et l'empereur lui avaient faits (4) ; le conflit de ces deux compétiteurs devait déterminer un conflit entre leurs protecteurs respectifs. D'autre part, un médecin nommé Eudoxe, homme pervers, membre actif de l'insurrection des Bagaudes, s'était enfui en 448

(1) Jordanès, *De reb. get.*, XXXVI.

(2) « Athila, . multa vicinarum sibi gentium milia cogit in bellum, quod Gothis tantum se inferre, tanquam custos romanæ amicitiae denunciabat. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 450.

(3) « Asserens se reipublicæ ejus amicitias in nullo violare, sed contra Theoderidum, Vesegotharum regem, sibi esse certamen... » Jordanès, *De reb. get.*, XXXVI.

(4) Priscus, *l. c.*, VI, frag. 16, p. 99. Le texte ne dit pas formellement qu'il s'agit des Ripuaires. Mais la lutte d'influence d'Aetius et d'Attila indique qu'il s'agit d'un roi étranger. Or, les autres Francs, les Saliens, étaient installés dans la Gaule, et par conséquent soumis à Rome. Fréret (*De l'Origine des Français et de leur établissement dans la Gaule. Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII (1868) p. 480), a cru, sans preuve, que le prince dont il s'agit était le fils de Clodion.

ché souvent à donner à son héros le mérite de s'être trouvé en face d'Attila (1), les détails sûrs que nous pouvons utiliser sont peu nombreux. Attila entra en Gaule par la vallée moyenne du Rhin; il passa le fleuve sur des barques qui furent construites avec les arbres de la forêt hercynienne (2); c'est d'ailleurs dans cette région seule que pouvait arriver une armée qui poussait devant elle les Francs du Neckar (3). De l'autre côté du Rhin, dans la Germanie, Attila dut rencontrer les Francs qu'Aetius y avait établis, et sans doute aussi les entraîner. De la Germanie, les envahisseurs passèrent dans la Belgique première (4). Ils se heurtèrent alors aux Francs Saliens. Un écho de ce choc se retrouve dans les plaintes de Grégoire de Tours qui accuse les Thuringiens — ils accompagnaient Attila — d'avoir dévasté le pays franc (5), et dans la chronique dite de Frédégaire qui rapporte que Wio-made, l'un des Francs les plus dévoués à Childéric I^{er}, aurait délivré celui-ci, ainsi que sa mère, tombés aux mains des Huns (6).

(1) Il y est souvent fait mention de l'invasion des Huns en Gaule pour dater d'autres événements; voir les vies de saint Severin, *AA. SS.*, janvier, I, p. 486, ch. I, § 1; saint Héliodore, *ibid.*, juillet, I, p. 648, ch. I, § 1; saint André, *ibid.*, août, IV, 543, ch. I, § 7; saint Adelphe, *ibid.*, août, VI, 508, ch. I, § 6; saint Sévère, *ibid.*, août, V, 150, ch. I, § 6; saint Firmin, *ibid.*, septembre, I, 179, § 6.

(2) Sid. Apoll., *Panég. d'Avitus*, v. 325-26.

(3) *Ibid.*, v. 320.

(4) Province voisine de la Germanie.

(5) « Recolite Thoringos quondam super parentes nostros violentar advenisse. » *Hist. Fr.*, III, 7.

(6) *Chronique dite de Frédégaire*, édit. Monod, p. 88. M. de Barthélemy a conjecturé que cette attaque fut une diversion opérée

Après cette première irruption, il y a une lacune dans nos connaissances. Le *Liber historiæ Francorum* mentionne le siège de Trèves qui aurait été détruite (1) ; c'est là un récit très suspect, car Trèves n'était pas sur la route qui menait de la région hercynienne à Orléans, et l'on ne voit pas pourquoi Attila aurait entrepris le siège difficile de cette ville excentrique ; peut-être a-t-on, par confusion, attribué aux Huns un siège antérieur, celui qu'en firent les Francs au début du v^e siècle (2). Rien ne confirme non plus la réalité des sièges de Tongres (3) et d'Arras, villes plus excentriques que Trèves. Rien n'établit le passage des envahisseurs à Reims ; cet événement, relaté par la vie de saint Nicaise qui aurait alors été massacré (4), doit être rapporté à une

rée par les Huns pendant que Mérovée avec son contingent allait rejoindre Aetius. En fait, Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 9) rapporte que, selon quelques-uns, Mérovée descendait de Clodion, et le *Liber Historiæ Francorum* (édit. Krusch, *M. G. H.*, *SS. rerum merovingicarum*, II, § 5, p. 246) place le règne de Mérovée, au temps de l'invasion d'Attila ; Sigebert de Gembloux, qui d'ailleurs écrit au x^e siècle, — ce qui rend son récit suspect, — va plus loin : il dit que Mérovée prit part à la bataille livrée par Aetius à Attila (*Hist. de Fr.*, III, 335), La vie de saint Loup mentionne aussi la présence de Mérovée à cette bataille (*AA, SS.*, juillet, VII, p. 77). Ces textes ne sont pas assez sûrs pour qu'on en puisse tirer une conclusion. Voir Barthélemy, *l. c.*, pp. 389-90.

(1) C. V, *Hist. de Fr.*, II, 544. Aimoin, en rapportant ces événements aux Vandales et au roi fabuleux Chrocus, écrit : « Treveris properat. Treverici in arenis civitatis præsidio locato, conatibus restiterunt. » *Hist. de Fr.*, III, 66). M. de Barthélemy (*l. c.*, pp. 383-84) pense que ce siège eut lieu pendant la retraite d'Attila.

(2) Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 9.

(3) Ibid., II, 5. Aimoin (*Hist. de Fr.*, III, 66) dit qu'ils dévastèrent le territoire de cette ville. Voir A. de Barthélemy, *l. c.*, pp. 391-92.

(4) Voir Frodoard, *Hist. Remensis ecclesiæ*, L. I, c. VI, qui

époque antérieure, car Nicaise était déjà mort alors. Il n'y a pas non plus de document sûr qui mentionne le passage des Huns à Châlons-sur-Marne (1). A. Thierry a prétendu qu'une partie de l'armée d'Attila était passée au sud de la Germanie par Vindonissa (Windisch), et qu'elle avait battu les Burgondes du roi Gundicaire (2) ; ce que nous avons dit de la défaite des Burgondes en 435 (3) nous autorise à rejeter cette hypothèse sans plus d'examen. Un seul fait est acquis : Metz fut prise et brûlée par les Huns le samedi de Pâques 8 avril ; encore cet événement est-il noyé au milieu de détails légendaires, dans le livre de Paul Diacre (4), et même dans celui de Grégoire de Tours (5).

attribue le massacre aux Vandales, et *Analecta Bollandiana*, I, §§ 4-6, pp. 611-613.

(1) Selon la vie de saint Alpin, Attila aurait enchaîné les habitants de Châlons ; la ville dont il méditait la ruine aurait été sauvée par saint Alpin. *AA. SS.*, septembre, III, p. 86, § 3. Le récit, qui mentionne deux faits inexacts : l'incendie de Reims et la mort de Nicaise, doit être rejeté. Voir A. de Barthélemy, *l. c.*, p. 385.

(2) *Hist. d'Attila*, I, p. 146. — La défaite des Bourguignons est rapportée deux fois par P. Diacre : « Attila itaque, primo impetu, mox ut Gallias introgressus est, Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protrivit. » *Historia miscella*, XV. Migne, XCV, pp. 963-64. « Attila rex Hunnorum omnibus belluis crudelior, habens multas barbaras nationes suo subjectas domino, postquam Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protriverat, ad universas deprimendas Gallias suæ sævitiae relaxavit habenas » *De ordine episc. Mettensium*. Migne, XCV, p. 715.

(3) Voir plus haut, p. 49.

(4) *De ordine episcoporum Mettensium*. Migne, *Patrologie latine*, XCV, 702.

(5) *Hist. Fr.*, II, 6. L'auteur dit tenir de quelques personnes qu'à Metz, avant l'arrivée des Huns, un saint homme eut une vision ; il aperçut le bienheureux diacre Etienne s'entretenant avec les apôtres Pierre et Paul et leur demandant que la ville de

Le pillage de Metz, qui nous est connu d'une manière particulière, et ceux qui nous sont connus d'une façon générale (1) déterminèrent dans le Nord de la Gaule une panique effroyable, en particulier à Paris que les habitants se disposaient à quitter avec femmes et enfants. Ici encore interviennent des légendes hagiographiques qui exaltent le rôle de sainte Geneviève. La réalité est plus simple : Geneviève s'efforça de dissuader les Parisiens de leur projet d'exode; elle ne fut pas écoutée; alors elle s'adressa aux femmes et aux enfants, les emmena prier dans le baptistère de la Cité et les décida à rester. Les hommes se consultaient pour se débarrasser d'elle en la lapidant ou en la jetant dans un gouffre, quand un diacre, venu d'Auxerre, intervint; il vanta aux Parisiens la sainteté de Geneviève qui lui avait été affirmée par saint Germain et leur commanda de lui obéir. Ils restèrent, et la ville ne fut pas autrement inquiétée (2). Peut-être les Huns n'étaient-ils pas nombreux aux environs de Paris, en supposant qu'ils se fussent rapprochés de la ville, hypothèse douteuse, car Paris, pas plus que Reims, ne se trouvait sur la route qui conduit de Metz à Orléans. Paris était d'ailleurs une petite agglomération, dont le pillage pouvait ne pas valoir les frais

Metz ou du moins son propre oratoire fussent préservés. Il fut exaucé. Ce récit a été imaginé pour expliquer la préservation de l'oratoire. Voir Aug. Prost, *Etudes sur l'histoire de Metz : les légendes*, pp. 271-340.

(1) « Sed cum transito Rheno sævissimos eius impetus multæ Gallicanæ urbes experirentur... » Prosp. Tiro, *Chron.*, an. 450.

(2) *Vie de sainte Geneviève*, édit. Ch. Kohler, §§ 9 et 10. Sur cet épisode, voir Ch. Kohler, *Etude critique sur le texte de la vie latine de sainte Geneviève de Paris. Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes*, fasc. 48 (1881), p. LXXXVIII.

d'une attaque; ses murs et les deux bras du fleuve en faisaient un endroit très fort dont le siège, entrepris par des soldats tels que les Huns, pouvait être long.

Après Metz, nous ne retrouvons d'une manière sûre les Huns qu'à Orléans où ils arrivèrent sans doute au mois de mai; on peut conjecturer que la route qu'ils suivirent pour passer de l'une à l'autre de ces villes fut la plus courte, analogue à celle qu'ils prirent dans leur retraite, et qu'en conséquence ils passèrent par Troyes et Sens. Orléans joua, en cette année 451, le rôle qu'elle a joué bien des fois depuis; elle commandait la route qui suit la vallée moyenne de la Loire et qui, jusqu'à Tours, constitue la voie d'invasion en Aquitaine; elle constituait la première ligne de défense des Wisigoths. On a cru que le danger qui menaçait la ville d'Orléans venait non seulement de l'approche des Huns, mais encore de la présence des Alains dont le roi avait promis de livrer la ville à Attila. Ce que nous avons dit plus haut de l'établissement des Alains en Gaule nous dispense de discuter ici cette question.

Examinons maintenant ce qu'avait fait Aetius pendant que les Huns venaient assiéger Orléans. Un premier fait à remarquer : c'est qu'Aetius se mit en route très tard. Les Huns avaient passé le Rhin vers la fin de l'hiver, au plus tard; or, le patrice n'arriva à Orléans qu'au milieu du mois de juin. On peut supposer qu'il fut retenu longtemps par prudence en Italie. Comme Attila avait d'abord menacé Valentinien, on pouvait craindre une invasion de la péninsule. C'est seulement quand il fut établi que les envahisseurs avaient passé le Rhin, que le patrice eut toute liberté pour s'occuper de la Gaule. Il n'amena pas avec lui beaucoup de

troupes (1) ; il en fallait toujours en Italie pour faire face à une surprise possible. D'ailleurs, les troupes de la portion occidentale de l'Empire se trouvaient, cela ressort de la *Notitia dignitatum*, surtout en Gaule (2) ; et c'est en Gaule, comme on sait, qu'on avait installé le plus grand nombre de barbares fédérés.

En sus des soldats romains réguliers, voici de quels éléments, établis en dehors des régions occupées par les envahisseurs, le patrice pouvait composer l'armée de défense : les lètes Teutoniques de Chartres (3), les lètes Bataves et les gentiles de Bayeux et de Coutances (4), les lètes et les gentiles Suèves du Mans (5), les lètes Francs de Rennes (6), les lètes Bataves d'Arras (7), les lètes Bataves de Noyon (8), les lètes et les gentiles de nation inconnue qui étaient à Senlis (9), les lètes Suèves d'Auvergne (10), les gentiles Sarmates et Taïfales de Poitiers (11), une partie des gentiles Sarmates ali-gués de Chora à Paris (12), les gentiles Sarmates éta-

(1) « Vix liquerat Alpes

Aetius tenue et rarum sine milite ducens

Robur in auxiliis. »

Sid. Apoll., *Panégyr. d'Avitus*, v. 328-330.

(2) Voir Bloch, *Hist. de Fr.* publiée sous la direction de Lavisser, t. I, 2^e partie, pp. 290-91.

(3) *Notitia dignitatum* (édit. Seeck), Oc., XLII, 33.

(4) Ibid., 34.

(5) Ibid., 35.

(6) Ibid., 36.

(7) Ibid., 40.

(8) Ibid., 41.

(9) Ibid., 42.

(10) Ibid., 44.

(11) Ibid., 65.

(12) Ibid., 66. Chora, station de la voie de Lyon à Boulogne par Autun, était entre Avallon et Auxerre ; aujourd'hui, commune

blis entre Reims et Amiens (1), peut-être aussi les gentiles Sarmates de Langres (2). A eux se joignirent, en vertu des contrats qui les liaient, les Francs et les Burgondes qui, vaincus récemment par Aëtius, ne pouvaient se dispenser de fournir leurs services et qui, d'ailleurs, avaient souffert des Huns. A ces deux peuples, Jordanès ajoute (3) les Sarmates, les Saxons (4), les Lititiani, les Ripari qu'il appelle auxiliaires, les Armoricains, les Olibrions (5) qui, dit-il d'une façon obscure, jadis soldats romains, étaient déjà rangés au nombre des auxiliaires, enfin quelques autres nations celtiques et germaniques (6). Mais, sans doute, à tous ces soldats Aëtius préférait les Goths; c'étaient les fédérés les plus nombreux, et, comme on a vu par la peine qu'ils lui avaient donnée, les plus redoutables.

Comme les Wisigoths étaient les Barbares les plus menacés par les Huns, il semble qu'ils eussent dû être les premiers à répondre à l'appel du patrice.

de Saint-Moré, canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon, département de l'Yonne.

(1) *Not. dignit.*, Oc., XLII, 67.

(2) *Ibid.*, 69.

(3) *De rebus get.*, XXXVI.

(4) Ce sont peut-être les Saxons des environs de Bayeux que Grégoire de Tours appelle « Saxones Bajocassini ». *Hist. Fr.*, II, 48, 19; X, 9. Il y a un « littus Saxonicum » dans le tractus Armoricanus (*Notitia dignit.*, édit. Seeck, Oc., XXXVII, 47) et dans la Belgique seconde (*Ibid.*, XXXVIII, 7). Voir sur les Saxons : Ammien Marcellin, XXXVII, 8; XXVIII, 2, 5; Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 6, 9; Longnon, *l. c.*, 172-73.

(5) Les Olibrions habitaient la Rhétie.

(6) Par nations germaniques, il faut sans doute entendre les lètes et les gentiles précités; parmi les peuples celtiques, je ne vois à mentionner que les Armoricains.

Il n'en fut rien (1) ; le retard vint d'eux, car ils furent longtemps irrésolus. Jordanès a donné de ce retard l'explication suivante, qui semble très acceptable : Attila, en même temps qu'il expliquait les motifs de son expédition à Valentinien, écrivait à Théodoric pour l'exhorter à rompre son alliance avec les Romains et à se rappeler les combats qu'ils lui avaient jadis livrés avec une férocité excessive (2).

Pour décider les Wisigoths à faire leur devoir, on dut négocier. Jordanès parle d'une lettre adressée par Valentinien à Théodoric et conçue en ces termes : « Il est digne de votre prudence, ô les plus courageux des nations, de conspirer contre le tyran de l'univers qui veut forcer le monde entier à le servir, qui ne s'inquiète pas des motifs d'une guerre, mais regarde comme légitime tout ce qu'il lui a plu de faire. C'est avec son bras qu'il mesure son cercle d'action ; c'est par la licence qu'il assouvit son orgueil. Méprisant le droit et l'équité, il se montre l'ennemi de tout ce qui existe. Celui-là mérite de la haine qui se pose comme l'ennemi des intérêts communs de tous. Réfléchissez à ceci et, certainement, vous ne pourrez l'oublier : c'est des Huns qu'est venu le malheur. Mais, où il agit sérieusement, il pousse ses prétentions par la ruse. Pour ne point parler de vous, comment pouvez-vous supporter sans

(1) « Vix liquerat Alpes

Aetius, tenue et rarum sine milite ducens
Robur, in auxiliis Geticum male credulus agmen
Incassum propriis præsumens adfore castris.
Nuntius at postquam ductorem perculit, Hunnos
Jam prope contemptum propriis in sedibus hostem
Exspectare Getas, versat vagus omnia secum
Consilia, et mentem curarum fluctibus urget. »

Sid. Apoll., *Panég. d'Avitus*, v. 328-335.

(2) Jordanès, *De rebus get.*, XXXVI.

vengeance tant d'orgueil ? Forts par les armes, écoutez vos propres ressentiments, et unissons en commun nos mains. Venez au secours de la République dont vous êtes un membre. Si vous voulez savoir combien notre alliance est désirable et nécessaire, interrogez les projets de l'ennemi (1) ». On peut croire que Valentinien s'adressa à Théodoric, quand ce n'eût été que pour lui rappeler les obligations militaires des auxiliaires. Mais le discours qui précède est très probablement l'œuvre de Jordanès. Il fallait d'autres arguments pour convaincre le roi des Wisigoths.

En effet, quand Aetius, après avoir franchi les Alpes, apprit que les Goths qu'il croyait déjà en marche attendaient les Huns chez eux, il s'adressa à Avitus. Cet ancien préfet du prétoire dans les Gaules se reposait à Avitacum, villa située près de Clermont, au-dessous d'un rocher couvert de sapins, au milieu d'eaux jaillissantes, sur le bord d'un petit lac (2). Avitus était un homme souple, qui, en 439, comme nous l'avons vu, avait obtenu du roi des Wisigoths un traité que celui-ci refusait aux généraux romains (3). Il était en bonnes relations avec Théodoric, au fils de qui il fit connaître Virgile (4). En présence de tous les grands, rapporte Sidoine, Aetius tint ce discours : « Avitus, salut du monde, tu as déjà une gloire ancienne; jadis tu as accédé

(1) Jordanès, *De rebus get.*, XXXVI ; trad. Savagner, p. 329.

(2) Sid. Apoll., *Lettres*, I, 2.

(3) Voir plus haut, p. 46.

(4) « ...Mihi Romula dudum

Per te jura placent, parvumque ediscere jussit

Ad tua verba pater, docti quo prisca Maronis

Carmines molliret Scythicos mihi pagina mōres ; »

Sid. Apoll., *Pan. d'Avitus*, v. 495-498.

aux prières d'Aetius et l'ennemi a cessé de nous nuire; aujourd'hui, si tu veux, il nous aidera. Tu disposes de milliers d'hommes esclaves de ta volonté; ton influence seule sert de barrière au peuple gothique. Après avoir été longtemps nos ennemis, ils sont, grâce à toi, en paix avec nous. Va, lève nos aigles victorieuses, fais en sorte, grand homme, que les Huns, dont la première déroute nous fut fatale (1), mis en fuite une seconde fois, assurent notre bonheur (2) ». Il n'est pas établi que le rude soldat qu'était Aetius ait salué l'ancien préfet du prétoire dans les termes élégants qu'emploie le poète aimable et flatteur qu'était Sidoine. Mais il est sûr qu'Avitus céda et s'adressa à Théodoric.

Il est douteux que des paroles insinuanes aient suffi pour déterminer Théodoric à prendre l'offensive. Il est probable, *a priori*, que l'on dut agir envers lui comme on avait procédé tant de fois à l'égard des peuples barbares puissants : lui offrir de l'argent. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est que la chronique dite de Frédégaire, après avoir raconté comment Aetius s'était débarrassé de Thorismond après la bataille de « Mauriacus », dit qu'il se vit réclamer par Thorismond, qui avait appris son stratagème, le prix de son concours. Aetius envoya alors à Thorismond, de mauvaise grâce, un bassin d'or enrichi de pierres précieuses. Vers 630, lorsque le roi Swintilla entra en lutte avec les grands, l'un de ceux-ci, Sisenand, réclama l'appui de Dagobert en lui promettant ce vase comme récompense; devenu roi, il ne voulut pas le livrer, mais il en donna à Dagobert l'équivalent, soit deux cent

(1) Allusion à la défaite de Litorius au siège de Toulouse.

(2) Sid. Apoll., *Panég. d'Avitus*, v. 339 346.

mille sous (1). Théodoric céda donc (2); Jordanès lui prête de fières paroles : « Romains, vos vœux sont accomplis; vous avez fait pour nous aussi un ennemi d'Attila. Nous le suivrons partout où il nous appellera, et, bien qu'il soit enflé de ses diverses victoires sur les peuples fiers, les Goths savent aussi combattre contre les peuples fiers (3) ». Les Goths se mirent en route avec joie; Théodoric emmena ses deux aînés, Thorismond et Théodoric, et laissa à Toulouse quatre autres fils : Frédéric et Turic, Rotermer et Himmeric (4). Les soldats, couverts de peaux de bêtes, vinrent se placer derrière les trompettes romaines (5), et Aetius put entrer en campagne avec des forces égales peut-être à celles d'Attila (6).

Pendant qu'Aetius réunissait son armée, Orléans avait été investi. Sur ce qui se passa alors dans la ville, Grégoire de Tours et la vie de saint Aignan nous fournissent beaucoup de détails; mais nous ne devons en user qu'avec la plus grande réserve. Aignan, au moment de l'invasion des Goths, serait allé à

(1) *Chron. dite de Frédégaire*, édit. Monod, p. 65. — *Gesta Dagoberti* (édit. Krusch, *M. G. H., SS. rerum merovingicarum*, II, § 29, p. 411).

(2) « Ad nomen currente Geta... Timet ære vocari
Dirutus, opprobrium non damnum Barbarus horrens;
Hos ad bella trahit jam tum spes orbis Avitus. »

Sid. Apoll., *Pan. d'Avitus*, v. 346-348.

(3) Jordanès, *De reb. get.*, XXXVI; trad. Savagner, pp. 329 et 331.

(4) Ibid.

(5) « Ibant pellitæ post classica Romula turmæ. » Sid. Apoll., *Pan. d'Avit.*, v. 349.

(6) « ...Cito et nostris et Gothis placuit, ut furori superborum hostium consociatis exercitibus repugnaretur, tantaque patricii Aetii providentia fuit, ut raptim congregatis undique bellatoribus viris adversæ multitudini non impar occurreret. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 451.

Arles trouver Aetius (1). Le patrice l'aurait bien accueilli et, sur son intervention, aurait reçu aussi plusieurs évêques qui attendaient depuis longtemps une audience; sur ses instantes prières, il lui aurait promis même de venir à Orléans le plus tôt possible (2). Revenu dans la ville, Aignan fit mettre en état les portes et les murs et le siège commença. A la suite d'un violent orage qui avait interrompu les travaux des assiégeants, Aignan alla trouver Attila et lui demanda la vie des habitants. Il fut mal reçu et la ville ouvrit ses portes. Les Huns entrèrent dans Orléans, commencèrent le pillage, se répartirent les captifs (3). Mais la ville fut délivrée par Aetius. Il livra aux bords du fleuve un combat aux Huns, dont plusieurs furent tués. Grégoire de Tours rapporte que pendant le siège, saint Aignan recommanda aux habitants qui lui demandaient conseil de prier et d'implorer le secours de Dieu; puis il leur dit : « Regardez du haut du rempart de la ville si la miséricorde de Dieu vient à votre secours »; il comptait sur l'arrivée d'Aetius qu'il était allé voir à Arles. Les Orléanais obéissent, mais ne voient rien. De nouveau, sur sa recommandation, ils se mettent en prières, regardent et ne voient rien. Pour la troisième fois, ils voient comme un nuage s'élevant de terre; les remparts ébranlés par le bélier allaient crouler. Aetius et Thorismond arrivent. « La ville,

(1) *Vie de saint Aignan* (édit. Krusch, *M. G. H., SS. rerum merovingicarum*, III, § 7, pp. 112-13).

(2) Plus tard, on ajouta qu'Aetius avait annoncé son arrivée pour la date de la prise de la ville. Voir de Barthélemy, *l. c.*, pp. 357-59.

(3) *Vie de saint Aignan*, *l. c.*, § 10, pp. 115-16.

conclut Grégoire, fut délivrée par l'intercession du saint évêque (1) ».

Il y a lieu de ne retenir que peu de chose de ces deux récits. Celui de Grégoire, avec les prières réitérées de l'évêque, l'attente du secours sur les remparts, l'arrivée miraculeuse d'Aetius et de Thorismond, contient un élément dramatique et artificiel évident; de plus, il renferme une inexactitude : les secours n'arrivèrent pas à temps, la ville fut prise. Le récit donné par la vie de saint Aignan ne paraît pas, dans sa rédaction actuelle, être antérieur au VIII^e siècle. Ses éléments sont peut-être empruntés partiellement à des actes antérieurs auxquels Grégoire paraît faire allusion quand il dit : « Le bienheureux Aignan, homme d'une éminente sagesse, dont les actions vertueuses sont pieusement conservées parmi nous ». Mais nous ne savons pas ce que valaient ces actes qu'il ne faut pas attribuer à Sidoine Apollinaire; l'évêque de Clermont fut sollicité par l'évêque Prosper d'écrire la guerre d'Attila et, par conséquent, de parler de saint Aignan; il la commença, mais, effrayé par l'entreprise, mécontent de ce qu'il avait écrit, il renouça à son dessein. En somme, il y a dans la première vie de saint Aignan des détails qui sont vraisemblables, comme l'intervention auprès d'Aetius, mais il nous est impossible de mettre de côté ceux qui sont vrais, si nous ne recourons pas à la lettre écrite par Sidoine à Prosper au sujet de saint Aignan, lettre qui, par malheur, est fort brève. Sidoine atteste l'intervention active de saint Aignan dans la guerre quand il dit : « Désirant voir célébrer par de solennelles louanges ce très grand et très parfait pontife saint

(1) *Hist. Fr.*, II, 6. — La première vie de saint Aignan reproduit une partie du récit de Grégoire de Tours.

Aignan... tu avais demandé que je te promisse de transmettre avec ma plume à la postérité la guerre d'Attila (1). » On parlait déjà au temps où cette lettre fut écrite d'une prophétie relative au sort de la ville (peut-être sa délivrance par Aetius). Orléans fut forcée, envahie, mais non saccagée. Il nous paraît dangereux de vouloir préciser davantage le rôle de l'évêque (2).

Il n'est pas naturel que des barbares pillards, tels qu'étaient les Huns, aient envahi une ville et, de propos délibéré, ne l'aient pas saccagée. Si Orléans fut épargnée, c'est que les secours amenés par Aetius arrêtaient les Huns; il y eut donc à Orléans, ou auprès de la ville, une rencontre. Les détails que donne sur elle la vie de saint Aignan ne sont pas sûrs. Mais l'écho de ce combat se retrouve dans d'autres documents : Sidoine Apollinaire, en appelant Aetius libérateur de la Loire, y fait allusion (3); la chronique dite de Frédégaire dit qu'Attila livra un combat aux Goths non loin d'Orléans : deux cent mille Goths, dont le roi Théodoric, furent tués; cent cinquante mille Huns succombèrent (4).

(1) Sid Apoll., *Lettres*, VIII, 10.

(2) La vie de sainte Geneviève, redigée, selon Ch. Kohler (*l. c.*, pp. LII-LXIV), dans la première moitié du VI^e s., mentionne brièvement le rôle de saint Aignan en ces termes : « Summi antistites Martinus et Anianus,... valde laudati sunt, eo quod. . alter (Aignan) vero Aurelianorum urbem ab exercitu Chunorum circumseptans, juvantibus se Aetio patricio cum Gothis, meritis orationum suarum ne periret promeruit. » Ibid., § 11.

(3) « Prætermisit (stylus noster) Attilam Rheni hostem, Thorismodum Rhodani hospitem, Aetium Ligeris liberatorem sola te dispositionum salubritate tolerasse... » Lettre à Ferreolus, VII, 12.

(4) *Chronique dite de Frédégaire*. Edit. Monod, p. 64. Disons toutefois que Théodoric serait mort dans les Campi Catalaunici

M. Cuissard (1), s'inspirant d'une indication de M. de Barthélemy, inclinerait à placer le combat à Mézières (2), à treize kilomètres au Sud-Ouest d'Orléans; le tombeau de Théodoric serait celui que l'on découvrit en ce village en 1836, dans le tumulus appelé Mont des Elus. On y trouva « des ossemens et une tête humaine ayant toute sa forme, deux lames d'épée, sept colliers, dont l'un est très remarquable : d'or fin et très pur, il n'a pu appartenir, en raison de son prix et de son travail, qu'à un chef ou à un personnage distingué (3) ». De telles hypothèses sont si gratuites qu'on manque même d'une base pour les combattre. La bataille livrée aux environs d'Orléans détermina Attila à se mettre en retraite; et c'est alors, probablement entre Orléans et Troyes, qu'eut lieu, entre les deux adversaires, un second combat sur l'emplacement exact duquel on a longuement, et jusqu'à présent, vainement discuté (4).

Sur la bataille elle-même, nous possédons un abondant récit de Jordanès (5). Après un premier combat livré entre les Gépides du côté d'Attila et les Francs du côté d'Aetius, et qui coûta quatre-vingt-dix mille morts aux combattants, Attila, la veille de la bataille, fit venir les haruspices qui suivaient son armée, et qui examinèrent les fibres et

selon Isidore de Séville (*Historia Gothorum. M. G. H., Chronica Minora*, édit. Mommsen, II, p. 277) et Jordanès (*De rebus geticis*, XL).

(1) *La Bataille de Mauriac* (451). *Revue de Champagne et de Brie*, t. XXIII (1887), pp. 102-105.

(2) Arrondissement d'Orléans, canton de Cléry-sur-Loire.

(3) Vergnaud Romagnesi, *Mémoire sur la bataille de Mézières*. Orléans, 1839. Cité par Cuissard, *l. c.*, pp. 102-103.

(4) Sur cette question, voir l'excursus, p. 117.

(5) *De reb. get.*, XXXVIII-XL.

les veines des victimes : il apprit d'eux que les Huns seraient vaincus, mais que le général des ennemis périrait dans le combat; il s'imagina que la prédiction visait Aetius.

Le combat se serait engagé à la neuvième heure du jour (trois heures de l'après-midi); Attila était avec ses Huns au centre de son armée; à sa droite, se trouvait Ardaric, avec les Gépides et d'autres sujets des Huns; à sa gauche, Valamir et les Ostrogoths. Aetius se plaça à l'aile gauche avec les troupes romaines, mit au centre les Burgondes, les Francs, les Alains de Sanguiban qu'il fit surveiller, et à sa droite les Wisigoths. Entre les deux armées se trouvait une colline qu'Aetius fit occuper, malgré les efforts d'Attila, par les Wisigoths de Thorismond; cet épisode découragea les Huns qu'Attila tenta de reconforter par un discours véhément.

Alors le combat redoubla. A l'aile droite, les Wisigoths attaquèrent les Ostrogoths d'Attila; le vieux roi Théodoric, en parcourant les rangs de ses soldats pour les exciter, fut tué (détail incertain, comme nous avons vu à propos du siège d'Orléans); au centre, les Huns enfoncèrent leurs ennemis. Mais ils furent attaqués en flanc par les Wisigoths vainqueurs et menacés par une semblable attaque d'Aetius. Attila se réfugia alors dans un camp formé de chariots, et ses soldats, à coups de flèches, écartèrent les assaillants. La nuit était venue; une grande confusion régnait. Thorismond, descendu de la colline de gauche, donna par mégarde contre le camp des Huns et fut blessé; Aetius, blessé aussi, erra quelque temps au milieu de ses ennemis (1). La

(1) A propos de la campagne et du combat livré par Aetius, Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 7) rapporte l'histoire extraordinaire que voici : La femme d'Aetius, sur le bruit que son mari cou-

bataille, selon Jordanès, fut atroce, multiple, épouvantable, acharnée, telle qu'aucune bataille de l'antiquité ne peut l'égaliser. Le ruisseau presque desséché, qui traversait la plaine, se gonfla tout à coup, grossi par le sang qui se mêlait à ses eaux, de sorte que les blessés ne trouvaient pour s'y désaltérer qu'une boisson horrible et empoisonnée, qui les faisait mourir aussitôt.

Tel est le récit de l'historien des Goths; il est suspect. La consultation des haruspices a été imaginée après coup pour expliquer maladroitement la mort de Théodoric qui, nous l'avons vu, est peut-être antérieure; ces sortes de détails sont d'ailleurs de style. Le discours d'Attila est trop éloquent pour être l'œuvre de ce barbare dans un moment difficile du combat. Il porte, d'ailleurs, la marque de fabrique de son rédacteur : « Courez sus aux Alains, lui fait-on dire, abattez-vous sur les Wisigoths : c'est sur le point où se concentrent les forces du combat que nous devons chercher une prompte victoire. Si les

rait de grands dangers, allait assidûment à la basilique des Saints-Apôtres demander pour lui la vie sauve. Un pauvre ivrogne s'étant réveillé la nuit dans cette église, où il s'était laissé enfermer, la vit resplendissante de lumière. Il aperçut deux personnages se saluant mutuellement avec respect ; le plus jeune dit à l'autre : « Je ne puis soutenir plus longtemps les larmes de la femme d'Aetius. Elle me supplie sans cesse de ramener des Gaules son mari sain et sauf, tandis que le jugement de Dieu en avait décidé autrement. Cependant, en faveur de sa singulière piété, j'ai obtenu la vie de son mari... » L'ivrogne redit à la femme d'Aetius ces paroles qu'il était interdit de rapporter, « et, lorsqu'il eut parlé, ses yeux se fermèrent à la lumière ». Une addition à la chronique de Prosper Tiro attribue la victoire d'Aetius à la protection de saint Pierre : « Hoc tempore, Attila Hunorum rex invadit Gallias. Contra hunc commendans se domno Petro Apostolo patricius Aetius perrexit Dei auxilio pugnaturus. » *M. G. H., Chronica Minora*, édit. Mommsen, I, p. 490.

nerfs sont coupés, les membres tombent, et un corps ne peut se tenir debout quand les os lui sont arrachés ». Ce souci de faire des Wisigoths le nerf de l'armée d'Aetius est instructif et doit nous mettre en défiance (1). Il en ressort clairement que Jordanès a enflé la valeur des Goths auxquels il a voulu donner dans la victoire le rôle principal. Il faut enfin relever dans la description du combat des détails inacceptables tels que la crue du ruisseau plein de sang, l'empoisonnement subit des soldats qui s'y abreuvent; ce sont des traits imaginaires, destinés à rendre le récit plus dramatique. Comme nous n'avons aucun moyen de séparer dans ce récit la réalité de la fiction, nous devons re-

(1) Si l'on excepte le récit de la bataille de « Mauriacus », on peut dire que le livre de Jordanès a une valeur moyenne ; c'est l'œuvre d'un homme qui avait de la bonne volonté, mais qui n'a pas fait tout ce qu'il fallait faire pour être bien informé. A Castalius, qui lui avait demandé de « résumer... les douze volumes du Sénateur [Cassiodore] sur l'origine et les actions des Goths... », il répondait : « C'est pour nous un fardeau trop lourd, parce que ces livres ne sont pas à notre disposition de manière que nous en suivions rigoureusement le sens. Mais, pour ne point mentir, j'ai relu naguère ces livres dans l'espace de trois jours, grâce à la faveur de son intendant. Bien que je n'en reproduise pas littéralement les termes, je crois cependant en conserver dans leur intégrité les pensées et les faits. J'y ai joint quelques détails qui s'y rapportent et que j'ai tiré des histoires grecques et latines, y ajoutant de moi-même le commencement, la fin et diverses choses dans le corps même de l'ouvrage ». *De rebus get.*, dédicace. En conclusion de son œuvre, l'auteur dit : « Et que l'on ne croie pas qu'en faveur de la nation dont nous avons parlé, et comme tirant d'elle mon origine, j'ai ajouté autre chose que ce que j'ai appris ou lu. Et cependant, je n'ai pas embrassé tout ce que l'on a écrit ou raconté sur les Goths, et j'ai exposé les faits moins à leur gloire qu'à la gloire de celui qui les a vaincus [Justinien]. » Parmi les auteurs dont s'est inspiré Jordanès quand il n'a pas résumé Cassiodore, il faut citer Priscus.

courir à d'autres documents. Or, ils sont tous très sommaires. Prosper Tiro mentionne la défaite des Huns après un incalculable carnage (inæstimabiles strages commorientium factæ) (1) ; une version de la chronique d'Hydace, qui n'est pas sûre, ne mentionne qu'une bataille et rapporte le bruit que trois cent mille hommes y furent tués « CCC ferme millia hominum in eo certamine occidisse memorantur... » (2).

La bataille livrée par Aetius à Attila ne fut pas décisive. Jordanès s'exprime d'une manière trop littéraire, mais non complètement inexacte, quand il dit : « Comme un lion poursuivi, s'agitant à l'entrée de sa caverne, n'osant s'élancer, mais ne cessant d'effrayer les alentours par ses rugissements, tel, ce roi belliqueux, dans sa retraite, épouvantait ses vainqueurs. » Aussi, dit-il, se résolut-on à le bloquer. Une autre preuve du demi-succès d'Aetius, c'est qu'Attila fut en mesure, l'année suivante, de passer en Italie et de prendre Aquilée (3) après s'être mis en retraite vers les Gaules supérieures (4).

Attila fut battu, suivi peut-être pendant quelque temps dans sa retraite (5), mais non poursuivi

(1) *Chron*, an. 450.

(2) *Chron.*, XXVIII, 150, à l'année 452, ce qui est inexact. — Jordanès parle de cent soixante-deux mille morts.

(3) Voir plus loin, p. 409.

(4) « Pugna facta in Galliis inter Aetium et Attilanum regem Hunorum cum utriusque populi caede. Attila fugatur in Gallias superiores. » Cont. de Prosper Tiro, *M. G. H., Chronica Minora*, édit. Mommsen, p. 490.

(5) La vie de saint Loup rapporte qu'Attila — évidemment après la bataille — emmena avec soi, dans sa retraite, jusqu'au Rhin, l'évêque de Troyes afin de profiter de sa protection (pro incolumitatis suæ statu, exercitusque sui salute). Saint Loup, revenu aux environs de Troyes, voyant la désolation du pays, songea

par Aetius (1). Trois chroniqueurs ont donné une explication de la prudence du patrice. Selon la chronique dite de Frédégaire, Aetius, « très prudent dans ses plans, vint trouver Attila pendant la nuit et lui dit : J'avais espéré que ton courage pourrait délivrer ce pays des perfides Goths, mais il n'en est rien. Jusqu'ici, tu as combattu contre des troupes médiocres, mais cette nuit, Théodoric, fils de Thorismond, arrive avec de nombreux soldats d'élite; ne cherche pas à résister et tâche de t'échapper ». Attila lui aurait, pour cet avis, donné une somme de dix mille sous. Aetius tint ensuite un discours analogue à Thorismond; il ajouta qu'il avait appris « que Théodoric, son frère, captait les Goths et voulait lui ravir la couronne »; Thorismond aurait remis à Aetius une somme de dix mille sous et se-

à transférer les habitants ailleurs, mais, par suite du peu d'enthousiasme de ses fidèles, il renonça à son projet. *AA. SS.*, juillet, t. VII, p. 69, § 6. Ce passage, en supposant qu'il soit ancien, ne peut correspondre à la réalité des faits. Le souci d'avoir l'évêque avec soi comme protecteur ne se comprend pas de la part d'Attila; ce détail n'a pu être imaginé que par un écrivain admirateur de saint Loup. Quant à l'essai de transportation de la population, il n'est guère compréhensible sous la forme qui lui est donnée dans la vie de l'évêque.

(1) La chronique dite de Frédégaire rapporte sans preuve, qu'Attila, avec les Francs, suivit les Huns jusqu'en Thuringe « usque Toringia ». Ed. Monod, p. 65. Le chemin que prit Attila dans sa retraite ne peut être déterminé avec exactitude. M. de Barthélemy a prouvé (*l. c.*, p. 384) que la mention que l'on fait de son passage à Chalon-sur-Saône ne repose sur aucun texte sérieux. Mais, comme les Huns ne reparurent en Italie qu'après être passés par les Pannonies (« Attila redintegratis viribus..., Italiam ingredi per Pannonias intendit... » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 452), il y a lieu de croire qu'ils se dirigèrent vers la vallée du Danube en suivant le chemin qu'ils avaient pris pour envahir la Gaule.

rait parti pour l'Aquitaine (1). Selon Grégoire de Tours, Aetius aurait dit à Thorismond : « Hâte-toi de retourner dans ton pays, de peur que ton frère n'usurpe le royaume de ton père et ne t'en dépouilles (2) ». Jordanès rapporte le même conseil (3).

Il est évident qu'Attila, qui venait de piller la Gaule, ne paya pas un conseil d'Aetius — s'il en reçut de lui — dix mille sous; cela est plus vrai encore de Thorismond qui, plus tard, fit payer ses services par Aetius. Mais les conseils donnés par Aetius à Thorismond sont établis par les affirmations concordantes de trois chroniqueurs indépendants. Ils ne sont pas invraisemblables. La victoire d'Aetius fut due en grande partie au concours des Goths (4); garder auprès de soi ces soldats qui, quelques années auparavant, avaient donné tant de preuves d'indiscipline était dangereux; Aetius ne pouvait que désirer leur départ. Thorismond, de son côté, fut peut-être bien aise de rentrer en Aquitaine pour recueillir l'héritage de son père. Grégoire de Tours a attribué à Aetius l'emploi d'un stratagème de même nature pour déterminer les Francs au départ (5). Rien de moins sûr; l'évêque de Tours a probablement cherché à montrer que les Francs, qu'il voyait maîtres de la Gaule au VI^e siècle, étaient déjà au V^e siècle placés, dans la pensée d'un Romain, sur la même ligne que les Goths. Per-

(1) *Chronique dite de Frédégaire*, édit. Monod, p. 64.

(2) *Hist. Franc.*, II, 7.

(3) *De reb. get.*, XLI.

(4) Dans Cassiodore (*Variae epistolæ*, III, 1), Théodoric écrit à Alaric : « Quamvis fortitudini vestrae confidentiam tribuat parentum vestrorum innumerabilis multitudo, quamvis Attilam potentem seminis.... Wisigotharum viribus inclinatam.... »

(5) Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 7.

sonne ne parle du rôle des Burgondes après le combat ; mais, comme on a vu, il n'est pas impossible que leur collaboration ne leur ait valu une récompense.

V

LA FIN D'AETIUS

La campagne de 451 constitue le meilleur de la gloire d'Aetius. Pourtant, à partir de cette époque, il semble que l'activité du patrice diminue, et même que sa défaveur commence.

Attila, après avoir refait son armée, était entré en Italie par les Pannonies (1). On accusa Aetius d'avoir manqué de vigilance en cette occasion, en ne gardant pas les passages des Alpes (2) afin de rendre ses propres services nécessaires. Nous ne savons pas dans quelle mesure ce reproche est fondé; Aetius pouvait, au moment du retour offensif des Huns, être encore occupé en Gaule. Attila fit le siège d'Aquilée qui commandait au Nord-Est l'entrée de

(1) « Attila, redintegratis viribus quas in Gallia amiserat, Italiam ingredi per Pannonias intendit..., » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 452. Jordanès (*De reb. get.*, XLIII) mentionne une seconde expédition d'Attila en Gaule contre les Alains; Thorismond aurait battu les Huns de même qu'il les avait défaits une première fois aux « champs Catalauniques ». Cette seconde expédition résulte d'une confusion de l'auteur : Attila alla en Italie, et Thorismond se contenta de soumettre les Alains établis au delà de la Loire (peut-être ceux de l'Armorique).

(2) « Nihil duce nostro Aetio secundum prioris belli opera prospiciente, ita ut ne clausuris quidem Alpium, quibus hostes prohiberi poterant, uteretur... » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 452.

l'Italie; il finit par s'emparer de cette ville (1), et son armée fit irruption dans la plaine du Pô. On eut peur dans la péninsule (2); l'empereur, menacé à Ravenne, s'était transporté à Rome (3). Il n'est pas douteux qu'Aetius ne fût disposé à la résistance, de même que l'année précédente; mais il voulait entraîner Valentinien en Gaule (4) afin, peut-être, d'être plus libre en Italie dans ses opérations militaires. Son plan ne fut pas accepté (5); l'empereur préféra négocier, soit qu'il jugeât ce procédé moins coûteux, soit qu'il fût fatigué enfin de la tutelle d'Aetius. On envoya à Attila deux sénateurs illustres, le consulaire Gennadius Avienus et le préfet Trigetius, ainsi que le pape Léon (6) qui, du temps qu'il était diacre, avait négocié la paix entre Aetius et Albinus. Le 6 juillet, près de Mantoue, fut consommée la honte de l'Empire; Attila s'engagea à quitter l'Italie moyennant le paiement d'un tribut. Il est probable que la menace d'une attaque de l'empereur Marcien, à qui Aetius avait demandé des secours (7),

(1) Cassiodore, *Chron.*, an. 452; *Chron. Gall. a. DXI, M. G. H., Chronica Minora*, édit. Mommsen, p. 663; Jordanès, *De rebus geticis*, XLII.

(2) « ...Quam (Italiam) incolæ, metu solo territi, præsidio nudavere. » *Chron., gall. a. CCCCLII*, an. 452.

(3) Plusieurs constitutions sont données alors par Valentinien à Rome : Nouvelles XXX, XXXI, XXXII, pridie Kal. Febr. (31 janvier 451), la dernière étant envoyée à Aetius; nouvelle XXXIII, III id. juli (13 juillet 451); nouvelle XXXIV, XVII kal. maii (15 avril 452); nouvelle XXXV, III kal. juli (29 juin 452).

(4) « Hoc solum spebus suis superesse existimans, si ab omni Italia cum imperatore discederet ». Prosper Tiro, *Chron.*, an. 452.

(5) « Sed cum hoc plenum dedecoris et periculi videretur, continuit verecundia metum. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 452.

(6) Cassiodore, *Chron.*, an. 452.

(7) « Missis etiam per Marcianum principem..., Aetio duce, auxiliis. » Hydace, *Chron.*, XXVIII, 154.

Il détermina à se montrer relativement modéré. Puisqu'on était décidé à céder le pas aux Barbares, un homme tel qu'Aetius devenait gênant et devait passer au second rang. D'ailleurs, Attila disparut bientôt. On accusa Aetius de l'avoir fait assassiner par Hildico, la nouvelle femme du roi des Huns (1). Mais les témoignages les plus sûrs ne parlent pas de crime et mentionnent seulement une mort naturelle (2).

Aetius resta en Italie, peut-être pour surveiller ses affaires à la cour impériale. En 453, quand le nouveau roi des Goths, Thorismond, reprit les tentatives de son prédécesseur et s'avança jusqu'à Arles qu'il assiégea, Aetius ne parut pas. Ce fut le préfet du prétoire des Gaules, Tonnantius Ferreolus, qui intervint; il alla trouver Thorismond, lui fit sans doute des promesses, l'emmena dîner dans la ville et le détermina à abandonner le siège ().

Aetius ressentit peut-être son isolement; il essaya de reconquérir son influence. Il avait obtenu de Valentinien la promesse que celui-ci marierait sa fille aînée Eudoxie à son fils, Gaudentius. Comme l'empe-

(1) Attila, Aetii hortatu, noctu... mulieris manu cultroque confoditur... Comte Marcellin, *Chron.*, an. 453.

(2) Prosper Tiro mentionne seulement sa mort en ces termes : « Attila in sedibus suis mortuo. » *Chron.* an., 453. — « Attila in sedibus suis moritur, fluxu sanguinis e naribus subito erumpente. » Cassiodore, *Chron.*, an. 453. — Voir aussi Victor Tonnennensis, *Chron.*, an. 453.

(3) « Prætermisit (stylus noster) regem Gothiæ ferocissimum, inflexum affatu tuo melleo, gravi, arguto, inusitato : et ab Arelatensium portis, quem Aetius non potuisset prælio, te prandio removisse. » Sid. Apoll., *Lettres*, VII, 12. Lettre à Tonnantius Ferreolus. Sur ce préfet du prétoire, voir Aug. Charaux, *Tonnantius Ferreolus, provinciæ Galliæ præfectus, imp. Valentiniano III.* Paris, 1876

reur n'avait pas de fils, Gaudentius, en cas de mort de Valentinien, se trouverait le personnage le plus en vue de l'Empire par son alliance, et le plus puissant par l'appui de son père. Aetius somma Valentinien de tenir sa parole (1).

L'ambition d'Aetius dut inquiéter Valentinien (2). Que fallait-il attendre d'un homme qui s'était débarrassé de Félix et de Boniface de la façon que l'on sait ? Les craintes de l'empereur furent entretenues par deux personnages : Petronius Maximus, deux fois consul (3), et l'eunuque Heraclius (4). Celui-ci encouragea Valentinien, sans doute encore hésitant et craintif; il lui montra peut-être l'alternative du crime à ordonner ou de la déposition à subir. Valentinien se décida; et comme on ne pouvait songer à une attaque ouverte contre un homme qui s'était attaché ses soldats, on eut recours à un guet-apens. On appela Aetius au

(1) « Inter Valentinianum Augustum et Aetium patricium post premissæ invicem fidei sacramenta, post pactum de coniunctione filiorum, diræ inimicitiae convaluerunt ... » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 454.

(2) « Adultus autem Valentinianus imperator, metuens ne se per tyrannidem Aetius opprimeret, eum, nullis causis existentibus, interemit. » Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 8. — L'ambition d'Aetius fut probablement entretenue par sa femme qui était de naissance royale et qui rêvait pour son fils Gaudentius d'une brillante carrière. (Voir les plaintes que lui prête Sidoine Apollinaire, *Panégyr. de Majorien*, v. 203-206.)

(3) En 433 et 443.

(4) « Incentore, ut creditum est, Heraclio spadone, qui ita sibi imperatoris animum insincero famulatu obstrinxerat, ut eum facile in quæ vellet impelleret. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 454. — « Valentinianus autem, occidentalis imperator, dolo Maximi patricii, cujus etiam fraude Aetius perierat..., truncatus est. » Jordanès, *De summa temporum...*, » édit. Mommsen, p. 43.

palais; il vint avec son meilleur ami, le préfet du prétoire Boèce, et quelques personnes. Il entra d'abord seul et causa avec l'empereur du mariage projeté entre leurs enfants. La discussion prit vite un tour très vif (1); tout à coup, Valentinien saisit son épée et en porta un coup mortel à Aetius. On fit entrer ensuite et successivement Boèce et son entourage, et on les massacra (2). Les biens du patrice furent sans doute confisqués, car nous voyons que Genséric les demanda plus tard à l'empereur (3). Il n'y eut ni révolte ni mouvement dans l'armée. Mais cet assassinat éveilla chez des gardes d'Aetius des désirs de vengeance; peu après, deux d'entre eux, Ocylla et Thraustila, tuèrent Valentinien au Champ de Mars (mars 455) (4).

(1) « Dum ergo Aetius placita instantius repetit et causam filii commotius agit. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 454. Cette leçon n'est pas donnée par tous les manuscrits.

(2) « Unde Aetius imperatoris manu et circumstantium gladiis intra palatii penetralia crudeliter confectus est, Boetio prætorii præfecto simul perempto, qui eidem multa amicitia copulabatur. » Prosper Tiro, *Chron.*, an. 454. — « Aetius dux et patricius fraudulenter singularis accitus intra Palatium manu ipsius imperatoris Valentiniani occiditur, et cum ipso per spatharium ejus aliqui singulariter intromissi, jugulantur honorati. » Hydaee, *Chron.*, XXX, 160. — « Aetius patricius in palatio manu Valentiniani imp. extinctus est, Boetius vero præfectus prætorio amicus ejus circumstantium gladiis interemptus. » Cassiodore, *Chron.*, an. 454. Voir aussi : Sid. Apoll., *Panégyr. d'Aëtius*, v. 359, *Pan. de Majorien*, v. 305-306; Comte Marcellin, *Chron.*, an. 454; *Chron. gall. a. CCCCLII*, an. 454; Victor Tonnennensis, *Chron.*, an. 454; Jean d'Antioche, *Fragments des historiens grecs*, t. IV, fr. 200, p. 614; Procope, *Guerre des Vandales*, I, 4; Evagrius, *Hist. ecclés.*, II, 7. — La date de l'assassinat est donnée par la continuation de P. Tiro : XI Kal. oct. = 21 septembre. *Chronica minora*, I, p. 303.

(3) Priscus, *Fragm. des hist. grecs*, t. IV, fr. 30, p. 104.

(4) Sur la mort de Valentinien, voir : Sid. Apoll. *Panégyr. de*

Majorien, v. 310-311 ; Prosper Tiro, *Chron.*, an. 455 ; Cont. de P. Tiro, édit. Mommsen, p. 303 ; Hydace, *Chron.*, XXXI, 162 ; Comte Marcellin, *Chron.*, an. 455 ; Cassiodore, *Chron.*, an. 455 ; Sozomène, *Hist. ecclés.*, VII, 22 ; Evagrius, *Hist. ecclés.*, II, 7 ; Procope, *Guerre des Vandales*, I, 4 ; Jordanès, *De reb. get.*, xlv ; Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 8 ; Victor Tonnensis, *Chronica*, an. 455 ; Jean d'Antioche, *Fragments des hist. grecs*, IV, fr. 201, pp. 614-615.

VI

CONCLUSION

Le trait dominant de la carrière d'Aetius, ce qui donne à sa vie son caractère propre, c'est l'activité militaire. Fils d'un soldat, il a suivi la carrière de son père; jeune homme, il a fait son éducation militaire à l'étranger. Il a subi peu d'échecs dans ses campagnes; il a remporté de nombreux succès. Tant que l'on a eu besoin de ses services, il a été en faveur; l'abandon d'une politique vigoureuse à l'égard des Barbares a déterminé son effacement d'abord, puis sa chute.

Aetius a été surtout un chef de Barbares. Les meilleurs éléments de son armée étaient constitués par eux; c'est à eux qu'il doit une bonne partie des succès de sa carrière. De son contact prolongé avec eux, il a gardé des habitudes de brutalité, auxquelles le prédisposait peut-être son tempérament. Il était violent; il n'a pas hésité à employer l'assassinat ou le combat singulier pour se débarrasser de ses ennemis. Mais il n'était pas fourbe; on ne peut lui attribuer la mort d'Attila; et, d'autre part, on ne peut dire qu'il s'est montré perfide à l'égard de Boniface.

Mais ce Barbare a pourtant été un Romain qui a parcouru une carrière romaine brillante. Rien n'indique qu'il ait eu du mépris pour l'Empire; ses efforts pour faire de son fils le gendre de Valentinien montrent plutôt que la dignité impériale exer-

gaît sur lui une forte impression et qu'il a été séduit par elle. Intéressés ou généreux, ses desseins ont servi l'Empire. Il en a bien défendu les frontières; il a presque réussi à y ramener la sécurité; il a sauvé la Gaule d'un pillage effroyable. Sans doute, il a continué à employer les procédés de ses prédécesseurs et établi des Barbares dans l'Empire; mais il l'a fait par nécessité et en réduisant au minimum les inconvénients de cette mesure. Mais ce n'est qu'avec des Barbares qu'il a pu sauver l'Empire romain. Quel contraste avec la carrière de Boniface qui, par ses vertus et par sa culture, lui était si supérieur ! Quand le temps des triomphes d'Aetius fut passé et que ses ennemis personnels eurent disparu, à mi-chemin entre l'enthousiasme de Merobaudes et les imputations de 452, un Grec, Procope, qui pourtant ne le peint pas sous un jour favorable, a dit de lui le mot le plus juste : il fut, avec Boniface, le dernier des Romains (1).

(1) *Guerre des Vandales*, I, 3. Le même Procope rapporté (ibid., I, 4) qu'une personne interrogée par Valentinien avait appelé Aetius la main droite de l'empereur. Le vide produit par la mort d'Aetius a été bien senti par le Comte Marcellin qui dit : « Aetius, magna occidentalis rei publicæ salus et regis Attilæ terror, a Valentiniano imperatore cum Boethio amico in palatio trucidatur, atque cum ipso Hesperium cecidit regnum nec regnum hactenus valuit relevari. » *Chron.*, an 454. Jordanès (*De reb. get.* XXXIV) dit qu'il était l'homme qu'il fallait à la République romaine : « Reipublicæ Romanæ singulariter natus. »

EXCURSUS

SUR L'EMPLACEMENT DU SECOND COMBAT

LIVRÉ PAR AETIUS A ATTLA

Neuf textes localisent le combat qui fut livré par Aetius à Attila en retraite. Les voici par ordre chronologique : « omnes omnino causæ quæ inter Burgundiones habitæ sunt et non sunt finitæ ad pugnam Mauricensem habeantur abolitæ », dit le titre 17 de la loi des Burgondes rédigée avant la fin du v^e siècle ; « Aetius, patricius, cum Theoderico, rege Gothorum, contra Attilam regem Hugnorum Tricassis pugnat loco Mauriacos, ubi Theodericus a quo occisus incertum est et Laudaricus cognatus Attilæ : cadavera vero innumera », lit-on dans la chronique de 511 (1) ; « campi Catalaunici qui et Mauriaci nominantur », rapporte Jordanès (2) ; « Romani, Aetio duce, Gothis auxiliantibus, contra Attilam in campo Catalaunico pugnaverunt, qui virtute Gothorum superatus abscessit (3) », lit-on dans la chronique de

(1) *Chron. gall., an. DXI.* Edit. Mommsen, *M. G. H., Chronica minora*, I, p. 663.

(2) *De reb. get.*, XXXVI.

(3) *Chron.*, an. 451.

Cassiodore ; « liberata obtentu beati antestitis (saint Aignan) civitatem (Orléans), Attelanem fugant. Qui Mauriacum campum adiens, se præcingit ad bellum (1) », écrit Grégoire de Tours ; « in campis Catalaunicis (2) », dit Isidore de Séville ; « pugnatum est in quinto miliario de Trecas loco nuncupato Maurica in Campania (3) », dit la continuation de Prosper Tiro ; « Chuni repedantes Treccassis in Mauriacensem consedentes campaniam. Thoresmodus filius Theodorici qui ei successit in regnum, collecto Gothorum exercito, patrem ulcisci desiderans cum Attilane et Chunis Mauriaco configit certamine (4) », rapporte la chronique dite de Frédégaire ; « in loco qui vocatur Mauriacus (5) », voit-on, enfin, dans la vie de saint Aignan. — Toutefois, si l'on tient compte des sources d'un de ces textes, on pourra reculer la continuation de Prosper Tiro, parce que ce document paraît utiliser des renseignements anciens.

Il résulte de cette énumération que deux étrangers, Cassiodore, qui écrivait à la cour de Théodoric, et l'Espagnol Isidore de Séville, ont placé la bataille dans les champs Catalauniques ; mais ces deux écrivains ne sont pas des contemporains. Une version d'Hydace (6) mentionne aussi les champs Catalauni-

(1) *Hist. Fr.*, II, 7.

(2) *Historia Gothorum*. Edit. Mommsen ; *M. G. H., Chronica minora*. II, p. 277.

(3) Edit. Mommsen, *M. G. M., Chronica minora*, I, p. 303.

(4) *Hist. de Fr.*, II, 462.

(5) *Hist. de Fr.*, I, 646.

(6) « In campis Catalaunicis, haud longe de civitate quam effregerant Mettis, Aetio duci et regi Theodorici, quibus erat in pace societas, aperto Marte confligens... » Le ms. F. ne contient pas cette leçon. Hydace, édit. Mommsen, *l. c.*, XXVIII, 150.

ques; mais M. de Barthélemy, qui en a fait une critique sévère, a eu des raisons sérieuses de penser qu'elle fut interpolée par un moine austrasien, parce que Metz est cité à propos des « campi Catalaunici » et que le manuscrit est « d'origine messine (1) ». Toutefois, la remarque de Barthélemy n'explique clairement que la phrase « haud longe de civitate quam effregerant Mettis »; elle ne détruit par la mention « in campis Catalaunicis », de quelque origine qu'elle provienne; on ne voit pas, en effet, « en quoi la vanité d'un moine messin aurait dû être flattée par la pensée que la bataille se serait livrée à Châlons-sur-Marne plutôt qu'à Mauriacus; et, si l'on pouvait dire que Châlons-sur-Marne était situé près de Metz, quel obstacle empêchait d'en dire autant de Mauriacus ? », comme le remarque très bien M. d'Arbois de Jubainville. Nous devons donc considérer la mention « campi Catalaunici » comme acquise et essayer d'en expliquer l'emploi; la solution de la difficulté nous est, semble-t-il, fournie par Jordanès; cet historien dit en effet que les « champs Catalauniques, appelés aussi « Mauriaci », s'étendent sur cent lieues (comme les Gaulois appellent cette mesure) en longueur, et sur soixante-dix en largeur. La lieue gauloise se mesure par mille cinq cents pas (2) ». Nous croyons que les chroniqueurs étrangers ont employé cette expression très large parce qu'elle englobait implicitement le lieu de

(1) De Barthélemy, *l. c.*, pp. 396-97. Suivant l'auteur, on aurait été amené à placer « Mauriacus » dans les champs catalauniques par le souvenir des combats livrés dans cette région aux III^e et IV^e siècles. *Ibid.*, pp. 397-98.

(2) *De reb. get.*, XXXVI.

Mauriacus et qu'elle avait l'avantage d'être parlante pour des étrangers. Mais la bataille eut lieu réellement à l'endroit nommé Mauriacus, comme l'indiquent le texte officiel et contemporain de la loi des Burgondes et tous les chroniqueurs de Gaule.

Toutefois, on a voulu donner à l'expression « campi Catalaunici » un sens assez étroit, en essayant de localiser l'engagement final de l'expédition d'Attila (1). Sans parler des localisations fantaisistes qui placent le combat à Escatalens près de Toulouse (2), à Mauriac (3), en Sologne (4), nous devons nous arrêter à celle qui le fixe aux environs de Châlons (5) et qui l'identifie avec le camp de la Cheppe (6), situé à quinze kilomètres de cette ville; telle est la conclusion de Grangier (7), de Saba-

(1) Sur l'invasion d'Attila, et particulièrement sur la grande bataille qui mit fin à la campagne, voir la bibliographie donnée par A. de Barthélemy, *l. c.*, pp. 337-38.

(2) Escatalens aurait d'abord été « Catalents » qui viendrait de Catalauni. Voir Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e s.*, p. 335.

(3) H. Crouzet, *Essai géographique et historique sur la bataille Catalaunique*. Nevers, 1861.

(4) Mezeray, *Hist. de Fr.* (édit. de 1643), I, 17. Voir Cuissard, *l. c.*, pp. 97 et 99. On a aussi placé la bataille à Montech (Tarn-et-Garonne, arrond. de Castel-Sarrasin) qui viendrait de Mons Aetii (Voir Fauchet, *Les Antiquités gauloises et françaises* (édit. de 1611), pp. 97-98), et même près de Bois-le-Duc (Pays-Bas) (Wassembourg, *Antiquitez de la Gaule Belgique*, cité par Longnon, *l. c.*, p. 335).

(5) Fauriel (*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, t. I, p. 228) place le combat aux environs de Châlons, sans préciser davantage.

(6) Marne, arrondissement de Châlons-sur-Marne, canton de Suippes.

(7) *De loco ubi victus Attila fuit olim ; dissertatio Joannis Grangierii regis professoris*. Parisiis, 1641, in-8°.

thier (1), de Tourneur (2), de Savy (3), de Garinet (4), d'Am. Thierry (5), et de Chanoine (6), ces trois derniers auteurs faisant toutefois précéder la grande bataille d'un engagement à Méry-sur-Seine. Or, le camp de la Cheppe est un ancien oppidum de forme elliptique d'origine gauloise, dans lequel on a trouvé surtout des monnaies gauloises, mais peu de monnaies romaines. Il commande la route de Reims à Toul, et l'on ne voit pas comment Attila, qui venait des environs de Troyes, aurait été amené à passer par là pour gagner le Rhin. Aucune appellation ancienne donnée à cet oppidum ne peut rappeler, même de très loin, le mot Mauriacus. Quant à son nom actuel, « camp d'Attila », il n'est pas antérieur au XVII^e siècle, comme l'a montré M. de Barthélemy; il a remplacé l'ancienne appellation « Vieux-Châ-

(1) *Mémoire manuscrit sur le lieu où Attila fut défait par l'armée d'Aetius*, lu à la Société littéraire de Châlons-sur-Marne. Voir *Mercur de France*, avril 1765, pp. 163-67.

(2) *Attila dans les Gaules en 451*. Châlons-sur-Marne et Paris, 1834, in-8°.

(3) *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres de la Marne*; an. 1859, pp. 100-116, et 1860, pp. 215 et suiv.

(4) *Etude sur l'invasion des Gaules par Attila. Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres de la Marne*, an. 1866, p. 211.

(5) *Hist. d'Attila*, I, pp. 180-82. L'auteur, qui n'était pas difficile, pensait que sa solution mettait « d'accord, sans grands frais d'hypothèse, la tradition locale et le bon sens ».

(6) *Note relative à l'invasion d'Attila dans les Gaules. Mémoires de la Société Académique de l'Aube*, t. LXVI (1902), pp. 143-47. — Voir aussi Combes (*Attila et la bataille de Châlons-s-Marne*, Bordeaux, 1871), qui place la bataille à Châlons, et Camut-Chardon (*Notice sur la bataille d'Attila en 451. Mémoires de la Société d'Agriculture de l'Aube*, an. 1854, pp. 390-88), qui la place à Mailly (Aube, arrond. et canton d'Arcis-sur-Aube).

lous »; il a probablement son origine dans l'hypothèse de l'historien Grangier (1).

Il faut donc en revenir à Mauriacus. On sait qu'Attila fuyait Orléans au moment de l'engagement; la chronique dite de Frédégaire précise et dit : « Chunis repedantes Trecassis in Mauricensem consedentes campaniam »; c'est donc entre Orléans et Troyes que nous devons chercher le lieu du combat. En cette circonstance, les érudits se sont partagés; les uns l'ont placé plus près de la première ville, les autres plus près de la seconde. Commençons par la première hypothèse.

M. de Barthélemy, après avoir examiné et rejeté les diverses identifications proposées aux environs de Troyes, s'était résolu à chercher l'emplacement de la bataille « sur une ligne qui passe entre Joigny et Auxerre ». Il avait songé à Vimory (Loiret), à cause de l'allure de ce vocable, et à Triguères (Loiret), « où l'on remarque des travaux militaires »; toutefois, il estimait sagement qu'avant de conclure il y avait lieu de multiplier encore les recherches (2). M. Cuissard, il y a une vingtaine d'années, a repris

(1) La critique de l'identification précédente a été très bien faite par A. de Barthélemy, *l. c.*, pp. 393-96. Aux environs de Châlons-sur-Marne, on a cherché le lieu de la bataille entre Arcis, Troyes, Méry (Peigné-Delacourt, *Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila en 451*), hypothèse qui ne mérite pas d'être discutée. On a voulu identifier Mauriacus avec deux villages voisins situés à peu de distance et dans le diocèse de Châlons : Maurupt et Heiltz le Maurupt (Voir Fauchet, *Les Antiquités gauloises et françaises* (édit. de 1611), p. 97). Mais M. Longnon (*Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, pp. 335-36) a montré que Maurupt, qui se disait « Malus Rivus », n'existait pas avant le XI^e siècle, et que Heiltz-le-Maurupt vient de Hesum Amalrici, Amalricus étant le nom du seigneur de l'endroit.

(2) *L. c.*, pp. 403-404.

l'hypothèse (1) ; tout d'abord, il propose de fixer un premier combat entre les Gépides et les Francs, mentionné par Jordanès, au nord de Châteauneuf-sur-Loire, dans un endroit qui autrefois s'appelait le Chalengois (2) ; puis, comme ce mot ne peut que très difficilement se tirer de Catalaunici, l'auteur revient à la première supposition de Barthélemy et propose à vingt-deux kilomètres de là un village, Chailly, qui, avec trois autres villages, Thimory, Vimory, Saint-Maurice, forme un parallélogramme ; Chailly viendrait de Catalagum, Vimory (Villemory) de Villa Moriacus (!), Saint-Maurice de Sanctus Mauricius. Et l'auteur conclut : « Peut-on attribuer au hasard une telle ressemblance entre ces trois pays ? Où trouver sur la carte un emplacement qui reproduise mieux le « Mauriacum » de nos vies de saint Aignan ou les « Campi Mauricii » signalés par les historiens ? » L'auteur remarque d'ailleurs dans cette région un ruisseau, le Solin, une immense plaine, plusieurs éminences qui correspondent au récit de la bataille donnée par Jordanès (3). Sans insister sur ces ressemblances topographiques, il nous suffira de dire que les conclusions de M. Cuisard sont négligeables, parce qu'elles reposent sur des remarques toponomastiques inexactes ; en effet, le nom ancien de Chailly est Chailliacum (4), ce qui ne rappelle en rien le mot Catalaunici, Saint-Maurice se disait naturellement Sanctus Mauritius (5) ;

(1) *La Bataille de Mauriac (451)*. *Revue de Champagne et de Brie*, t. XXIII (1887), pp. 4-12, 89-108.

(2) *Ibid.*, p. 107.

(3) *Ibid.*, pp. 107-108.

(4) Longnon, *Pouillés de la province de Sens* (rédigés vers 1350), p. 51 D.

(5) *Ibid.*, 54 D.

Thimory et Vimory s'appelaient Thimoriacum (1) et Vimoriacum (2). Le lieu dit donné par les textes précités ne se trouve ici mentionné que deux fois, et non trois, et d'ailleurs il est trop transformé pour qu'il soit possible d'en induire quelque chose.

Dans les environs de Troyes s'est concentrée l'attention des érudits. Plusieurs hypothèses ont été émises; elles méritent toutes un examen. On a d'abord songé, comme on a vu, à Méry-sur-Seine (3), situé à près de trente kilomètres en aval de Troyes (4). Attila, selon Amédée Thierry, aurait passé l'Aube à Arcis et laissé son arrière-garde, composée de Gépides, dans la plaine triangulaire située entre l'Aube et la Seine; ces Gépides, qui protégeaient le passage de la rivière, auraient été battus par les Francs de l'avant-garde d'Aetius. Amédée Thierry se trompe dans son récit, tout en s'inspirant de Jordanès; selon celui-ci, en effet, ce n'est pas un petit combat qui aurait eu lieu à Mauriacus, c'est la grande bataille que notre historien a placée, comme on a vu, à la Cheppe, sans raison suffisante. Constatons d'ailleurs qu'il y a une grande difficulté à

(1) Longnon, *Pouillés de la province de Sens*, 53 D.

(2) Ibid., 53 D.

(3) Aube, arrond. d'Arcis-sur-Aube.

(4) Voir Frasse (chanoine), *Dissertation historique et critique sur l'invasion d'Attila, roi des Huns,...* *Mercure de France*, an. 1753, avril, 16-47, mai, 14-35. — Grosley, *Recherches qui fixent en Champagne, à quatre lieues de Troyes, le lieu de la grande défaite d'Attila. Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes*, 1774, 127-158. — Paillard, *L'Armée d'Attila en Champagne, relations entre saint Loup et le roi des Huns. Congrès archéologique de France*, t. XX (1853-54), 403-410. — Lapérouse (G.), *Etude sur le lieu de la défaite d'Attila dans les plaines de la Champagne. Mémoires de la Société Académique de l'Aube*, t. XXVI, 1862, 127-35.

faire venir Méry de Mauriacus (1), et qu'enfin cette ville se trouve fort au Nord de la ligne qui joint Orléans à Troyes, par suite de la zone qui, dans les textes, est indiquée comme lieu du combat.

En faisant la critique de l'identification précédente (2), M. d'Arbois de Jubainville était amené à formuler ainsi le problème : Existe-t-il dans l'ancien diocèse de Troyes une localité : « 1° dont le nom actuel dérive de Mauriacus; 2° qui, au moyen-âge ait conservé ce nom antique; 3° où l'on trouve soit des traces, soit un souvenir quelconque de la bataille qui commença la défaite du fameux roi des Huns (3) ? » Et il répondait affirmativement. Moriacus serait représenté aujourd'hui par Moirey, lieu dit situé sur le finage méridional de la commune de Dierrey-Saint-Julien; ce lieu dit était encore un

(1) M. d'A. de Jubainville a d'abord pensé qu'il était impossible de faire venir Méry de Mauriacus (*B. E. Ch.*, t. XXI, an. 1860, p. 371) ; plus tard, il est revenu sur son opinion (*Comptes rendus de la Société française d'Archéologie et de Numismatique*, II, 258.) M. Bonnardot (*Ibid.*, II, 303-307) adopte l'opinion première de M. de Jubainville. Les dénominations latines de Méry sont Meriacum, Mairiacum et Mariacum (*B. E. Ch.*, l. c., p. 372) Pour identifier Mauriacus avec Méry, M. Lapérouse fait appel à la vie de saint Mesmin qui fut envoyé par saint Loup à Attila à Brolium (aujourd'hui Saint-Mesmin) afin de lui demander d'épargner la ville de Troyes, et mis à mort le 7 septembre (*AA. SS.*, sept. t. I, p. 70, § 2.) Mais, comme la délivrance d'Orléans a eu lieu au milieu de juin, on ne peut admettre que le 7 septembre les Huns se trouvent encore en maîtres au nord-ouest de Troyes. A ce moment, la bataille de « Mauriacus » doit être livrée ; or, la vie de saint Mesmin ne la mentionne pas. D'autre part, comment peut-on supplier alors Attila d'épargner Troyes ? Si le roi des Huns est à Saint-Mesmin, c'est qu'en venant d'Orléans il s'est détourné de la ville.

(2) *Nouvelle hypothèse sur le Campus Mauriacus. B. E. Ch.*, t. XXI (1860), pp. 370-73.

(3) *Ibid.*, p. 372.

village au XVIII^e siècle; et ce village, en 1407, s'appelait Moriacum. Enfin, au sud de Moirey, sur le finage de la commune de Fontvannes, est une section dite des « Batailles », située à 16 kilomètres de Troyes, à quelques centaines de mètres au nord de la voie romaine qui mène d'Orléans à Troyes en passant par Sens, route naturelle de la retraite d'Attila.

L'hypothèse de M. d'Arbois de Jubainville a paru être une solution élégante de la question jusqu'à la découverte du texte de la continuation de Prosper Tiro. Son auteur a prolongé la chronique de Prosper de l'année 455 à l'année 641; de plus, il a inséré dans la chronique même des compléments empruntés sans doute à une chronique italienne plus ancienne (1). Or ce nouveau texte, à la suite de la mention de la bataille par Prosper, ajoute ce détail : « Pugnatum est quinto miliario de Trecas, loco nuncupato Maurica in Campania (2) ». Rien ne permet de supposer que cette mention soit une glose ajoutée à la continuation de Prosper au XI^e siècle, quand le seul manuscrit qui en subsiste fut rédigé; il faut donc compter avec cette nouvelle donnée et l'interpréter.

M. d'Arbois de Jubainville remarque la coïncidence frappante qu'il y a « entre cette indication géographique « Maurica in Campania », et la seconde indication géographique fournie par l'histoire des Goths de Cassiodore, telle que nous l'a conservée

(1) Sur cette chronique, voir surtout Hille, *De continuatore Prosperi ann. 640 Havniensi dissertatio*. Berlin, 1866.

(2) Sur ce texte, voir d'Arbois de Jubainville, *Encore un mot sur la bataille de Mauriacus*. *B. E. Ch.*, t. XXXI (1870), pp. 210-16 et spécialement pp. 212-13, et *Mémoires de la Société Académique de l'Aube*, t. XXXIV (1870), pp. 109-116.

Jordanès : « Mauricii [campi] (1) » ; cette concordance n'existe pas, car les meilleurs manuscrits de Jordanès disent « Mauriaci » et non « Mauricii campi » (2) ; Maurica est donc une forme unique. Que représente-t-elle ? Selon M. d'Arbois (3), c'est une faute pour Mauriaca, et Mauriaca est un adjectif et ne diffère de Mauriacus que par le genre. Cette conclusion nous semble inacceptable ; si Mauriaca était un adjectif, le continuateur de Prosper aurait écrit « loco nuncupato Mauriaco » ; s'il ne l'a pas fait, c'est que nous avons affaire à un substantif. Il n'existe pas de raison suffisante pour abandonner la forme Maurica ; mais ceci complique le problème, bien loin de le faciliter.

La continuation de Prosper Tiro nous présente une seconde difficulté en précisant le lieu du combat : « quinto miliario de Trecas ». Comment devons-nous entendre ces mots ? Dans le sens de banlieue, dit M. de Barthélemy, en s'appuyant sur du Cange. Cela n'est pas possible ; du Cange cite bien, dans son glossaire, l'expression « quintum miliarium » dans ce sens, mais elle est alors précédée des mots « infra » ou « intra » (4). Il faut donc chercher le sens propre de miliarium. M. d'Arbois de Jubainville pense qu'il s'agit ici non pas du mille romain qui était de 1.481 mètres, mais de la mesure qui dans la Gaule le remplaçait (5) : la lieue gauloise, qui valait un mille et demi, soit 2.221 mètres. Il se pourrait qu'un écrivain local eût employé à propos de ce combat une mesure locale ; mais nous ne voyons pas pourquoi un

(1) A. de Jub., *l. c.*, p. 213.

(2) Voir Cuissard, *l. c.*, p. 94.

(3) A. de Jub., *l. c.*, p. 213.

(4) Glossarium infimæ et mediæ latinitatis, vº quinta.

(5) A. de Jub., *l. c.*, p. 213.

auteur, qui écrivait d'après des sources italiennes, n'aurait pas employé la mesure ordinaire romaine, c'est-à-dire le mille de 1.481 mètres. Qu'on le remarque d'ailleurs : ni l'interprétation de M. de Barthélemy (1), ni celle de M. de Jubainville, ni l'interprétation ordinaire qui nous semble la seule correcte, ne sont favorables à l'identification du champ de bataille avec Moirey : ce village se trouvait à vingt kilomètres de Troyes ; la banlieue est à moins de 7.500 mètres ; enfin cinq lieues gauloises ne font que 11 kilomètres 105 mètres. Cette difficulté a amené M. Longnon à proposer une correction au texte de la continuation de Prosper ; il lirait volontiers « in quinto decimo miliario » (2). Mais si l'on corrige un texte pour le mettre d'accord avec une hypothèse toponomastique, on entre dans une voie dangereuse. Constatons d'ailleurs que la lecture de M. Longnon ne donne pas un texte pleinement satisfaisant, car quinze milles font 22 kilomètres 215 mètres ; or, Moirey était à vingt kilomètres de Troyes et le lieu dit les « Batailles » ne s'en trouve qu'à 17 ou 18.

On est donc conduit à chercher ailleurs. Or, M. Girard dit avoir fait les constatations suivantes : « A la distance de 7.400 mètres de Troyes à l'Ouest... un peu à droite de la grande voie militaire qui menait de cette ville à Sens, au pied de la colline de Montgueux, versant Sud-Est, existe une contrée d'une étendue mal définie, nommée traditionnellement « les Maures ». De là s'étend vers l'Est, sur la lisière de la forêt d'Othe, une plaine immense. Deux voies romaines, celle de Sens et la voie connue dans le pays sous le nom de voie Riot, bordent les Maures à quelque distance, à l'Est et au Nord. Un

(1) A. de Barthélemy, *l. c.*, p. 402.

(2) Longnon, *Géogr. de la Gaule au VI^e s.*, p. 340.

ancien chemin y mène en droite ligne depuis Troyes. Un premier tronçon de ce chemin, entre Troyes et le village des Noës, porte encore officiellement de nos jours le nom de voie des Maures. Ce chemin..., au delà [du village],... reprend sa direction première... Un peu en avant de la voie Riot, il se bifurque : les deux branches viennent toutes deux se terminer brusquement à la contrée des Maures, en l'abordant par deux côtés différents. L'une de ces branches porte aussi... le nom de véon [voie] des Maures (1) ». La conclusion de M. Girard est que les Maures, qui, suivant lui, dérivent du substantif *Maurica*, sont le lieu de rencontre d'Aetius et d'Attila. Pour affermir son hypothèse, l'auteur a tenté d'utiliser la topographie de la région des Maures, en la confrontant avec la description que Jordanès a donnée du champ de bataille. Il croit y retrouver le ruisseau qui, suivant l'historien Goth, s'emplit de sang, la plaine qu'occupaient les Huns et « cette pente douce qui s'élève en forme de colline « *excrescit in modum collis* », qui devient une crête allongée « *jugum* », et, en dernier lieu, une vraie montagne « *mons* »... (2) ». Ces hypothèses topographiques sont extrêmement imprudentes, car il est peu de régions en France qui ne puissent offrir une plaine, une colline, un ruisseau desséché en été. Toute l'importance de l'identification précitée réside dans l'affirmation de l'existence, à 7.400 mètres de Troyes, d'une région appelée « les Maures ».

Or, cette affirmation est inexacte; il n'existe à l'Ouest de Troyes ni lieu dit « les Maures (3), » ni

(1) *Le Campus Mauriacus*, *Revue historique*, t. XXVIII (1885), p. 325.

(2) *Ibid.*, pp. 328-29.

(3) La région que M. Girard appelle les Maures s'appelle en

« véon des Maures » ; on trouve une voie « des Maures » ; mais elle commence à Troyes, rue des Marots ou des Maraoux, et prend fin dans le village voisin des Noës (1), à quelque distance de Montgueux. Disons aussi qu'on n'a trouvé à Montgueux, ou aux environs, aucun objet, aucune arme qui permette d'y placer une grande bataille (2).

L'une des constatations précédentes a amené M. Le Clert (3) à chercher une autre solution, dont il reste à dire un mot. Suivant cet écrivain, le mot Mauriacus ne désigne pas un vicus, mais un locus, un lieu topographique, parce qu'il est accompagné des expressions campus, campi ; pour l'identifier, il faut donc essayer de trouver une région, une campagne. Rappelant que la Champagne se divise en deux régions : la Champagne sèche et la Champagne humide, l'auteur recherche le sens des mots Mauriacensis, Mauriacus, Maurica ; il y trouve le radical Maur ou Mor qui a le sens de « lac, étang, marais, mare » ; d'ailleurs, ajoute-t-il, « dans le patois de nos campagnes (aux environs de Troyes), le nom de Maure sert encore de nos jours à désigner des trous remplis d'eau dormante, alimentés par des infiltrations qui se produisent dans les grèves formant le

réalité la région des « Corps » desservie par la voie de ou des « Corps ».

(1) Cette voie des Marots paraît avoir le sens de voie des Marais ; le village des Noës où elle prend fin, et dont le nom doit être rapproché du mot « Noues » marais, n'était autrefois qu'un vaste bourbier.

(2) Les renseignements qui précèdent nous ont été communiqués par M. Louis Morin, de Troyes. — Voir aussi du même auteur : *Excursions troyennes* ; *Montgueux*, p. 16.

(3) Le Clert, *Etude sur l'emplacement du Campus Mauriacus lieu de la défaite d'Attila par les Romains. Mémoires de la Société Académique de l'Aube*, t. XCIX (1885), pp. 209-225.

fond des vallées (1) » ; en conséquence, il faut « traduire *campania Mauriacensis*, *Mauriacus*, *Maurica* par la Champagne marécageuse, les lieux marécageux, les Maures » ; par suite, la voie des Maures mentionnée par M. Girard ne serait que la voie des Marais. La conclusion de M. Le Clert est celle-ci : Attila se trouvait dans la Champagne marécageuse entre Troyes et Châtres, plaine de trente-cinq kilomètres sur huit au moins, limitée à l'Est par la Seine, à l'Ouest par les montagnes du pays d'Othe ; son camp était aux environs de Payns, non loin de Brolium (Saint-Mesmin) ; « c'est de cet endroit que le roi des Huns, apprenant l'arrivée des Wisigoths et des Romains par les voies d'Autun et de Sens à Troyes, s'élance à leur rencontre et leur dispute les hauteurs de Montgueux (2) ». Cette solution a, suivant l'auteur, l'avantage « de ne contredire aucun des auteurs ; elle les met tous d'accord et donne raison aussi bien à ceux qui placent la défaite d'Attila près de Troyes qu'à ceux qui voient dans les environs de Méry le théâtre d'un combat de cette mémorable campagne » (3). Participant de plusieurs solutions antérieurement discutées, la solution de M. Le Clert comporte des critiques analogues à celles que nous avons adressées aux mémoires qui identifient le champ de bataille avec Méry et les Maures. Toutefois, cette identification nouvelle, en appelant l'attention sur un sens possible du mot *Mauriacus*, fait penser que le champ de bataille a été peut-être plus vaste que ne l'ont imaginé MM. d'Arbois de Jubainville et Am. Thierry ; mais ces considérations ont pour résultat d'affaiblir la valeur du témoignage précis du conti-

(1) Le Clert, *l. c.*, p. 215.

(2) *Ibid.*, pp. 221-22.

(3) *Ibid.*, p. 225.

nuateur de Prosper Tiro et de laisser malgré tout le problème en pleine obscurité. Avec les données que nous possédons, la question reste, selon nous, insoluble; il faut attendre la découverte possible d'un texte plus précis, et surtout des découvertes archéologiques; dans la région vague et vaste où l'on peut circonscrire les recherches d'identification, les trouvailles de ce genre ne peuvent être le résultat de recherches systématiques, mais seulement de travaux accidentels.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Adriatique, 21.
 Africa, voir Afrique.
 Afrique, 16, 20, 21, 25-34, 47.
 Aignan (saint), 96-99, 117, 118.
 Alains, 30, 37-39, 52-55, 76, 90, 101, 102.
 Alamanie, 56.
 Alania, 39.
 Alarie, 16, 18.
 Alaricus, v. Alarie.
 Albinus, 80, 109.
 Allaines, 39.
 Alpes, 47, 56, 94, 108.
 Alpin (saint), 88.
 Alype, 26.
 Amalricus, 122.
 Amiens, 92.
 Ammien Marcellin, 55.
 Anaolsus, 42.
 Aquilée, 20-22, 26, 104, 108.
 Aquitaine, 63, 90, 106.
 Aquitaine seconde, 41.
 Arbois de Jubainville (d'), 119, 125-128, 131.
 Arcadius, 57.
 Arcis, 122, 124.
 Ardaburius, 21, 22.
 Ardaric, 101.
 Ariminum, v. Rimini.
 Arles, 42, 97, 110.
 Armoricaains, 44, 54, 92.
 Armoricanus tractus, 53, 54, 92.
 Armorique, 54, 55, 108.
 Arras, 87, 91.
 Arras (diocèse (d')), 39, 40.
 Artois, 40.
 Aspar, 16, 21-23.
 Ataulf, 25.
 Atlas, 29.
 Attale, 16.
 Attila, 16-18, 25, 26, 48, 53, 57, 73, 82-89, 93, 96-102, 106, 109, 114, 115, 117, 118, 120-122, 124, 126, 129, 131.
 Atrebatas, 39, 40.
 Atrebat, v. Atrebatas.
 Aube, 124.
 Augustin (saint), 26, 30, 32, 33.
 Aurélien, 47.
 Autun, 131.
 Auvergne, 41, 91.
 Auxerre, 89, 91, 122.
 Avallon, 91.
 Avenches, 56.
 Avitacum, 94.
 Avitus, 42, 46, 74, 96.
 Bacaudæ Terraconenses, 52.
 Bagaudes, 37, 38, 47, 50, 51, 84, 85.
 Bagaudie, 50.
 Barbares, 57, 80-82, 85, 92, 110, 114, 115.
 Barcelone, 47.
 Barthélemy (de), 100, 119, 121-123, 127, 128 .

- Bataves (lètes), 91.
 Bayeux, 91, 92.
 Bazas, 44, 50, 52.
 Belgique, 49.
 Belgique première, 48, 86.
 Belgique seconde, 92.
 Belley (pays de), 56.
 Bétique, 29.
 Bleda, 17.
 Boèce, 112, 115.
 Bois-le-Duc, 120.
 Bône, 33.
 Boniface, comte, 15, 18, 20,
 21, 25, 26, 28-35, 37, 42,
 111, 115, 116.
 Boulogne, 91.
 Bourgogne, 56.
 Bretagne, 54.
 Bretons, 57, 80.
 Brolium, 131.
 Burgondes, 30, 37, 38, 43, 47-
 50, 55-57, 60-64, 66-78,
 85, 88, 92, 101, 107, 117,
 120.

 Cambrai, 41.
 Campania, 118, 126.
 Cange (du), 127.
 Carpilion, 18.
 Carpilion, fils d'Aetius, 18, 24,
 25.
 Cassiodore, 103, 118, 126.
 Cassius, 42.
 Castalius, 103.
 Castinus, 20, 21, 25, 26, 28.
 Catalaunici campi, 99, 117-
 120.
 Censorius, 38.
 Challiacum, v. Chailly.
 Chailly, 123.
 Chalençois, 123.
 Chalon-sur-Saône, 105.
 Châlons-sur-Marne, 88, 119,
 121, 122.
 Champagne, 130, 131.
 Champ de Mars, 112.

 Chanoine, 121.
 Chartres, 91.
 Chateaufort-sur-Loire, 123.
 Châtres, 131.
 Cheppe (la), 120, 121, 124.
 Childéric I, 86.
 Chilpéric, roi des Burgondes,
 57, 71.
 Chora, 91.
 Chrocus, 87.
 Chuni, 18, 23, 36.
 Claudia undecima legio, 15.
 Clermont, 94.
 Clodion, 38, 40, 41, 54, 84.
 Cloio, v. Clodion.
 Constance, 22, 63.
 Constantin, 37.
 Constantinople, 21, 22, 33, 36,
 72.
 Constantius, Gaulois, 17, 83.
 Corps (voie de), 130.
 Coutances, 91.
 Cuissard, 100, 122, 123.

 Dagobert, 95.
 Dalmatie, 21, 36.
 Danube, 47, 49, 82, 83, 105.
 Darius, comte, 32, 33.
 Dierrey-Saint-Julien, 125.
 Donatistes (les), 31.
 Durostorum, 15.

 Eleu (mont), 39.
 Elus (mont des), 100.
 Empire, 15, 20, 30, 33, 34, 37,
 45, 47, 57, 60, 70, 72, 75, 81,
 83, 91, 109, 111, 114, 115.
 Eocharich, 53, 54, 55.
 Escatalens, 120.
 Espagne, 25, 26, 28-31, 57, 63,
 85.
 Etienne, 88.
 Eudoxe, médecin, 52, 84.
 Eudoxie, 111.
 Evin, 40.

Félix, patrice, 26, 28, 31-34, 37, 111.
 France, 39, 129.
 Franche-Comté, 61.
 Franci, v. Francs.
 Francs, 37-41, 42, 54, 85, 87, 92, 100, 101, 105, 106, 123, 124.
 Francs (lètes), 91.
 Francs ripuaires, 38, 84, 86.
 Frédégaire (chronique dite de), 74, 86, 95, 99, 105.
 Frédéric, fils de Théodoric, roi des Wisigoths, 52, 96.
 Frigeridus (Renatus Profutius), 18, 19.
 Fustel de Coulanges, 64, 65, 68, 75.

 Gadès (détroit de), 31.
 Galice, 42, 43.
 Galiciens, 43.
 Galli, 28.
 Gallia, v. Gaule.
 Gallo-Romains, 77.
 Gariérie, 44.
 Garinet, 121.
 Gaudentius, 15, 26, 111.
 Gaudentius, fils d'Aetius, 18.
 Gaule, 15, 17, 23, 26, 30, 32, 37, 38, 42, 43, 45, 47, 48, 50, 52, 55, 68, 72-74, 76, 80, 82-86, 88-91, 102, 105, 106, 108-110, 115, 120, 127.
 Gaules supérieures, 104.
 Gaule ultérieure, 51, 53, 54.
 Gaupp, 53, 66, 68, 70.
 Gérons, 85.
 Genève, 56.
 Geneviève (sainte), 89.
 Gennadius Avienus, 109.
 Genséric, 29, 31, 33, 47, 83, 84, 112.
 Gépides, 85, 100, 123, 124.
 Germain (saint), 53, 54, 89.
 Germanie, 47, 86, 88,

Germanie première, 48.
 Getici, v. Goths.
 Girard, 128, 129, 130.
 Gizerichus, v. Genséric.
 Gombette (loi), 63.
 Gondebaud, 71.
 Gondicaire, 88.
 Gondioe, 57, 71.
 Goths, 16, 29, 36-38, 41-43, 45-47, 52, 57, 64, 92, 96, 99, 102, 105, 106, 117, 118, 126.
 Grangier, 120, 122.
 Grégoire de Tours, 18, 86, 88, 96-98, 106, 117, 122.
 Grenoble, 56.
 Grunnitus, diacre, 26, 32.

 Heiltz-le-Maurupt, 122.
 Helena vicus, 39, 40.
 Helesmes, 40.
 Heraclius, 111.
 Hereynienne (forêt), 86.
 Hesdin-le-Vieux, 40.
 Hesdinum, Hesdinum, Hisdinum, v. Hesdin-le-Vieux.
 Hilaire, évêque d'Arles, 80.
 Hildico, 110.
 Himméric, 96.
 Hispania, v. Espagne.
 Honoria, 82, 83.
 Honorius, empereur, 16, 20-22, 31, 42, 58, 59.
 Houdain, 40.
 Hunéric, 47.
 Huns, 16-18, 21, 23, 24, 30, 36, 44, 45, 49, 52, 82, 83, 87-90, 92, 95, 97, 99, 101, 104, 105, 108, 110, 117, 118, 122, 125, 129, 131.
 Hydace, 42, 43, 45, 49, 118.

 Isidore de Séville, 117, 118.
 Itala, 16.
 Italie, 18, 20, 23, 24, 28, 29, 31, 34, 36, 52, 55, 57, 63, 72, 74, 90, 91, 104, 105, 108-110.

- Johannes, 20-26, 30, 49.
Joigny, 122.
Jordanès, 46, 55, 93, 94, 96,
100, 102-104, 106, 117, 119,
123, 124, 127.
Jovius, 16.
Jura, 56.
Juthungi, 47, 48.
- Langres, 92.
Laudaricus, 118.
Le Clert, 130, 131.
Léman (lac), 55.
Lenis, v. Lens.
Lens, 39.
Léon, pape, 80, 109.
Lititiani, 92.
Litorius, comte, 43-46, 49, 95.
Loire, 53, 54, 90, 99, 108.
Longnon, 39, 40, 128.
Loup (saint). 87, 104, 105,
125.
Lugdunensis provincia, 74.
Lupicin, 56.
Lyon, 72, 91.
Lyonnais (le), 74, 79.
Lyonnais (les), 74, 76.
Lyonnaise (la), 56.
- Mailly, 122.
Majorien, 32, 38, 39, 41, 54,
72, 74.
Mans (le), 91.
Mantoue, 109.
Maraux (rue des), 130.
Marcellin, comte, 35.
Marcien, empereur, 82, 109.
Marius d'Avenches, 74.
Marseille, 25.
Martinus, 99.
Maures (les), 128-130, 131.
Mauriac, 120.
Mauriaca, 127.
Mauriaci campi, 127.
Mauriacus, 55, 73, 95, 103,
117-127, 130, 131.
- Maurica, 118, 126, 127, 129-
131.
Mauricensis campania, 118,
122.
Mauricensis pugna, 117.
Mauricii campi, 117, 123, 127.
Mauritanie, 29.
Maurupt, 122.
Mavortius, 28.
Maximus, 111.
Mayence, 53.
Merobaudes, 115.
Mérovée, 86, 87.
Méry-sur-Seine, 121, 122,
124, 129, 131.
Metz, 88-90, 118, 119.
Mézières, 100.
Mésie seconde, 15.
Mœsii, 15.
Moirey, 125, 126, 127.
Montbéliard (pays de), 78.
Montech, 120.
Montgueux, 128, 130, 131.
- Nanterre, 89.
Narbonnaise, 41.
Narbonne, 43.
Neckar, 86.
Neuri, 85.
Nicaise (saint), 87, 88.
Noës (les), 129, 130.
Nori, 47, 48.
Norique, 48.
Noyon, 91.
- Oceylla, 112.
Olibrions, 92.
Olympiodore, 25.
Orens (saint), 44.
Oreste, 24.
Orient, 17, 63, 82.
Orléanais (les), 97.
Orléans, 55, 87, 89, 90, 96,
97, 99-101, 117, 122, 125,
126.
Ostrogoths, 71, 72, 101.
Othe (pays d'), 128, 131.

- Padusa, 26, 32.
Pannonies, 24, 36, 105, 108.
Paris, 89, 91.
Parisiens, 89.
Paul Diacre, 88.
Paulin de Pella, 50, 77.
Payns, 131.
Pélagie, 26, 30, 35.
Philostorge, 22.
Pierre (saint), 102.
Pierre et Paul (apôtres), 88.
Placidie, 20-24, 26, 28, 29, 31,
33, 34, 36, 80.
Pô, 109.
Poitiers, 91.
Priscus, 17, 18, 84, 103.
Procopé, 26, 32, 34, 115.
Promotus, commandant de la
Pannonie, 17.
Prosper, évêque, 98.
Prosper Tiro, 26, 45, 49, 53,
104, 118, 126-128, 131.
Ravenne, 22, 23, 32, 54, 109.
Reims, 87-89, 92, 121.
Rennes, 91.
Rhenus, v. Rhin.
Rhétie, 92.
Rhin, 38, 48, 49, 85, 86, 89,
90, 99, 104, 121.
Rhodanus, v. Rhône.
Rhône, 46, 55, 99.
Rimini, 35.
Riot (voie), 128, 129.
Ripari, 92.
Romains (les), 24, 31, 36, 39,
41, 46, 48, 56, 57, 61, 62,
64-68, 70-73, 74, 76, 78, 93,
97, 103, 106, 114, 115, 117, 131.
Romani, v. Romains.
Romanus, officier, 17.
Rome, 22, 23, 36, 51, 84, 109.
Romulus, comte, 17.
Roas, 16, 17, 36.
Rotemer, 96.
Rugi, 85.
Rugila, v. Roas.
Sabathier, 121.
Sabaudia, v. Savoie.
Saint-Maurice, 123.
Saint-Mesmin, 125, 131.
Saleilles, 77, 79.
Salone, 21.
Salvien, 33, 45, 50, 51.
Sambida, 52, 55.
Sanctus Mauritius, v. Saint-
Maurice.
Sangatte, 39.
Sanguiban, 55, 101.
Sarmates (gentiles), 91, 92.
Save, 24.
Savoie, 55-57, 60, 63, 75, 79.
Savy, 121.
Saxones Bajocassini, 92.
Saxonicum littus, 92.
Saxons, 80, 92.
Seyri, 85.
Scythica provincia, 15.
Sebastianus, 24, 36, 46, 49.
Seine, 124, 131.
Segisvultus, 21, 28, 29.
Sénat, 16, 45.
Senlis, 91.
Sens, 90, 128, 131.
Séquanes, 55.
Sidoine Apollinaire, 39, 40, 65,
94, 95, 98.
Silistrie, 15.
Sinox, 28.
Sirmium, 83.
Sisenand, 95.
Socrate, 22.
Soissons, 39.
Solin, 123.
Sologne, 120.
Somme, 39, 41.
Suèves, 38, 41-43, 57.
Suèves (lètes et gentiles), 91.
Suevi, v. Suèves.
Stilicon, 16.
Swintilla, 95.
Sylvanus, 83.

- Taïfales (lètes), 91.
Teutoniques (lètes), 91.
Théodore, 42.
Théodoric, 44, 46, 47, 52, 57,
83, 84, 93-96, 99, 101, 102,
118.
Théodoric, fils de Thorismond,
105.
Théodose, empereur, 17, 21,
22, 31, 59, 82, 83.
Théodosien (code), 73.
Thierry (Am.), 88, 121, 124,
131.
Thimoriacum, v. Thimory.
Thimory, 123, 124.
Thorismond, 54, 95-98, 101,
103, 105, 106, 108, 110, 118.
Thrace, 17, 25.
Thraustila, 112.
Thuringe, 105.
Thuringiens, 85, 86.
Tibatto, 51.
Tobna, 26.
Tongres, 87.
Tonnantius Ferreolus, 110.
Toul, 121.
Toulousains, 45.
Toulouse, 44, 49, 95, 96, 120.
Tournai, 38.
Tourneur, 121.
Tours, 54, 90.
Trèves, 87.
Trigetius, 109.
Triguères, 122.
Troyes, 90, 100, 104, 118, 121,
122, 125-131.
Tubunes, v. Tobna.
Turic, 96.
Valence, 52, 53, 55.
Valentinien, empereur, 23-25,
28, 29, 32, 34, 37, 42, 47,
54, 82, 83, 90, 93, 94, 109,
111, 112, 114, 115.
Vandales, 25, 26, 29-31, 33,
47, 80, 83, 87, 88.
Vandali, v. Vandales.
Vetto, 43.
Viennoise, 56.
Vieux-Châlons, 121.
Vimoriacum, v. Vimory.
Vimory, 122-124.
Vindéliciens, 48.
Vindonissa, 88.
Virgile, 94.
Windisch, 88.
Wiomade, 86.
Wisigoths, 30, 61, 63, 66, 84,
90, 93, 94, 101, 102, 103,
131 (v. aussi Goths).
Yverdon, 56.
Zercon, 17.

Vu,

Le 10 novembre 1909,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

Vu

et permis d'imprimer,

*Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.

ERRATA

Page 21, ligne 30. — Au lieu de 423, lire 424.

Page 22, ligne 34. — Au lieu de 15, lire 14 novembre.

Page 23, ligne 24. — Au lieu de 48, lire 47 novembre.

Page 59, ligne 17. — Au lieu de cœnaticum, lire cenaticum.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des ouvrages cités et consultés.....	7-14
Ch. I.... Aetius jusqu'à son conflit avec Boniface....	15-19
Ch. II... Aetius et Boniface.....	20-36
Ch. III... Aetius en Gaule	37-81
Ch. IV... Aetius et l'invasion d'Attila.....	82-107
Ch. V.... La fin d'Aetius	108-113
Ch. VI... Conclusion.....	114-115
Excursus. — Sur l'emplacement du second combat livré par Aetius à Attila.....	117-132
Index des noms propres.....	133-138

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT GALLOT, RUE DE PARIS, 47
